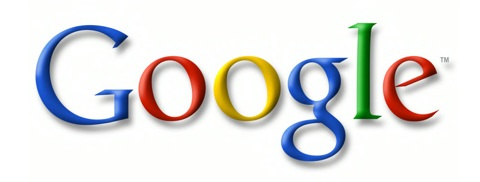
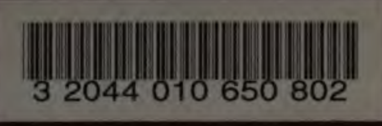
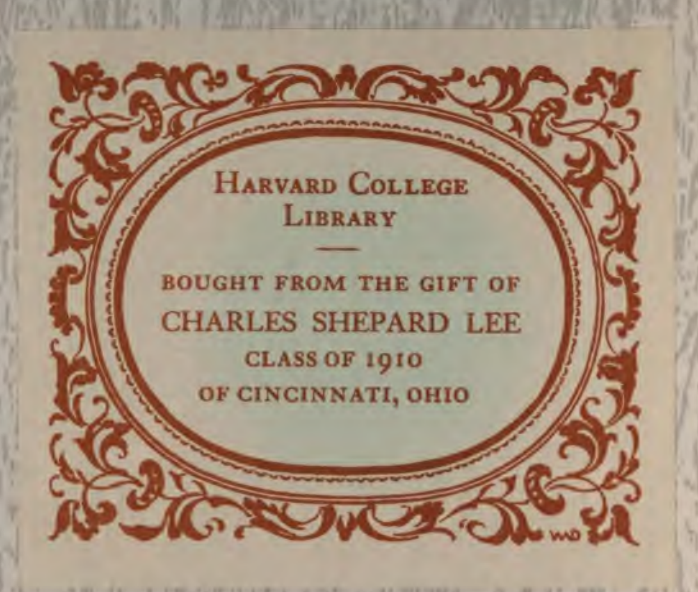



3 2044 010 650 802


HARVARD COLLEGE
LIBRARY
BOUGHT FROM THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
CLASS OF 1910
OF CINCINNATI, OHIO

HISTOIRE

DE L'EXPÉDITION

D'ÉGYPTE

ET DE SYRIE,

PAR M. ADER.

REVUE, POUR LES DÉTAILS STRATÉGIQUES,

PAR

M. LE GÉNÉRAL BEAUVAIS.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET C[ie], LIBRAIRES,

RUE VIVIENNE, N. 16, EN FACE DE L'ARCADE COLBERT.

1826

HISTOIRE MILITAIRE
DES FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

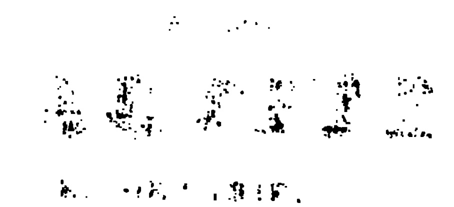
HISTOIRE

[illegible]

D'ÉGYPTE

ET DE SYRIE


Gravé par Couché fils.





1826

EXPÉDITION

D'ÉGYPTE

ET

DE SYRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Bonaparte et le Directoire. — Préparatifs de l'expédition.
(An VI. — 1798.)

La situation de la république avait changé; une seule campagne venait de replacer la France à la tête des nations; et la ligue des rois de l'Europe, vaincue à Montenotte, à Millésimo, à Castiglione, terrassée, après une lutte de trois jours, aux champs d'Arcole, avait été

obligée de subir le traité de Campo-Formio; la révolution était sanctionnée par des signatures royales; la monarchie et la démocratie venaient, pour ainsi dire, de contracter ensemble. L'enthousiasme que ce triomphe fit éclater dans les diverses parties de la France ne peut se décrire; ce fut une commotion électrique qui frappa au même instant tous les cœurs : la nation en masse se leva spontanément pour saluer le héros vengeur de la patrie.

Il était noble et touchant ce spectacle d'un peuple entier pressé autour de celui qui avait conquis la victoire et sauvé la liberté! Bonaparte était alors à peine âgé de vingt-huit ans; au sortir de l'école, il avait battu les vieux généraux de l'Europe; la routine militaire avait pâli devant les conceptions de son génie; il entrait dans la carrière, et du premier pas il avait atteint le but.

Au milieu de l'ivresse universelle, le Directoire paraissait inquiet, soucieux; il ordonnait

des réjouissances, et tremblait; seul il ne prenait point de part aux fêtes préparées par ses soins. Eh! comment ce gouvernement, abandonné de l'opinion, aurait-il envisagé avec calme l'homme nouveau qui marchait poussé par la faveur publique? Il sentait toute sa faiblesse en face de ce géant; une élévation si *rapide* était le présage de sa chute.

De-là, des dehors de confiance et des démêlés secrets: les directeurs soupçonnaient Bonaparte d'ambition; celui-ci les accusait d'ingratitude; l'aigreur se mêla aux discussions, et quelquefois même la menace.

On dit que le projet de la conquête de l'Égypte naquit de cet état d'hostilité; une expédition lointaine délivrait le gouvernement de ses craintes, en même temps qu'elle ouvrait à l'activité du général une vaste carrière; mais ce n'est là qu'une conjecture, et il est certain que, long-temps avant, Bonaparte avait tourné son attention vers cette contrée. Durant les

négociations de Campo-Formio, il avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambroisienne relatifs à l'Orient, et l'on remarqua que les marges étaient surchargées de notes aux pages qui traitent particulièrement de l'Égypte. Peut-être pressentait-il déjà les embarras de sa position, et voulait-il, en cherchant la victoire sous d'autres climats, rassurer le Directoire, sans laisser reposer l'admiration des Français; son ambition s'immolait à la nécessité du présent dans l'intérêt de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il communiqua son plan aux chefs du pouvoir, ils s'empressèrent de l'adopter. A la vérité, Bonaparte fit ressortir avec chaleur tous les avantages de l'entreprise : la possession de l'Égypte procurait à la France une riche colonie, servait d'entrepôt au commerce de l'Inde, et portait un coup mortel aux relations des Anglais avec cette partie du monde. Les sciences et les

beaux-arts ne devaient pas moins en profiter que la politique : nous allions être maîtres de la contrée qui fut le berceau des connaissances humaines.

Le gouvernement se hâta de donner des ordres pour rassembler dans le golfe de Lyon toutes les troupes nécessaires à l'embarquement ; le 5 mars 1798 (15 ventose an VI), Bonaparte reçut lui-même la lettre suivante :
« Vous trouverez ci-jointes, général, les ex-
» péditions des arrêtés pris par le Directoire
» exécutif, pour remplir promptement le
» grand objet de l'armement de la Méditer-
» ranée; vous êtes chargé en chef de leur
» exécution. Vous voudrez bien prendre les
» moyens les plus prompts et les plus sûrs.
» Les ministres de la guerre, de la marine et
» des finances sont prévenus de se conformer
» aux instructions que vous leur transmettrez
» sur ce point important dont votre patrio-
» tisme a le secret, et dont le Directoire ne

» pouvait mieux confier l'exécution qu'à votre
» génie et à votre amour pour la vraie gloire.

» *Signé :* RÉVEILLÈRE-LEPEAUX,
» MERLIN, P. BARRAS. »

Jamais Bonaparte ne déploya plus de vigilance et de talent que dans les soins qu'il apporta aux préparatifs de l'expédition; il se multipliait par son infatigable activité : de Paris, ses ordres dirigeaient tous les mouvemens de l'armée vers les ports de la Méditerranée; non-seulement il pourvoyait d'avance aux moindres besoins des troupes de terre, mais encore il s'occupait des plus petits détails de la flotte qui devait les transporter, et en même temps il adressait des notes au gouvernement, des instructions aux généraux sous ses ordres, et organisait un corps de savans et d'artistes destinés à explorer les antiquités de l'Egypte; il écrivait par jour plus de vingt dépêches.

En moins de deux mois, trente-six mille hommes de toutes les armes se trouvèrent réunis dans différens ports de France et d'Italie, prêts à s'embarquer au premier signal : Toulon était le centre de ces préparatifs immenses. Parmi les généraux subordonnés à Bonaparte, on remarquait ceux qui composaient l'état-major général de l'armée : Berthier, Desaix, Kléber, Menou, Bon, Régnier, Vaubois, du Muy, Dumas, Lannes, Murat, Verdier, Damas, Lanusse, Vial, Zayonscheck, Rampon, Mireur, Leclerc et Davoust. Le général Caffarelli Dufalga commandait l'arme du génie ; Dommartin, l'artillerie. Le service de santé était sous la direction de Larrey et de Desgenettes.

Cette réunion extraordinaire de troupes ne laissait pas que de donner lieu à bien des conjectures : quoiqu'un grand nombre d'agens connussent le but de tant d'apprêts, le secret avait été gardé avec une fidélité rare ; l'avenir

était couvert d'un voile impénétrable. On croyait en Angleterre que la mission de cette escadre était de débloquer les vaisseaux renfermés à Cadix; en France on pensait que toutes ces forces devaient être destinées à opérer une descente sur le territoire britannique. Mais l'incertitude renaissait à l'aspect de ce corps nombreux de savans qui étaient comme attachés à l'armée; plusieurs membres de l'Institut national accompagnaient l'expédition; et des hommes déjà distingués leur étaient adjoints : Monge, Denon, Costaz, Fourier, Berthollet, Geoffroi, Dolomieu, et d'autres que nous aurons occasion de nommer, devaient exploiter les mines fécondes que l'Egypte offre à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à la botanique, à l'archéologie, à toutes les sciences; pour ce qui est de l'histoire, Bonaparte allait leur en faire.

CHAPITRE II.

Départ de Toulon. — Prise de Malte. — Arrivée de la flotte française devant Alexandrie.

(An VI. — 1798.)

Le général en chef arriva le 8 mai à Toulon. Sa présence imprima une nouvelle activité aux préparatifs du départ. La flotte n'attendait qu'un vent favorable pour lever l'ancre; et l'armée, incertaine sur sa destination, avait les yeux tournés vers son général, lorsqu'une proclamation vint annoncer aux guerriers de la république des périls nouveaux et de nouveaux lauriers. « Soldats, leur disait » Bonaparte, vous êtes une des ailes de l'ar- » mée d'Angleterre; vous avez fait la guerre » de montagnes, de plaines, de siéges; il

» vous reste à faire la guerre maritime. » Après les avoir exhortés à l'union et à la confiance, il terminait ainsi : « Le génie de la » liberté qui a rendu, dès sa naissance, la » République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle » le soit des mers et des nations les plus loin» taines. » Ces paroles électrisèrent l'armée ; elles furent accueillies avec enthousiasme. Tous ignoraient encore vers quels parages devait se tourner la proue; nul ne s'en inquiétait; c'était assez pour eux de suivre Bonaparte. « Il est avec nous, s'écriaient-ils, » nous allons à la victoire! »

Les vaisseaux composant l'avant-garde de la flotte appareillèrent le 19 mai (30 floréal): l'escadre entière les suivit à peu de distance. Le vent était assez violent; l'agitation des flots exposait les bâtimens à s'entrechoquer; il arriva plusieurs accidens qui heureusement n'eurent point de suites funestes.

Bonaparte, avec une partie de l'état-major

général de l'armée, se trouvait sur le vaisseau l'*Orient* monté par le vice-amiral Brueys qui commandait la flotte. Treize vaisseaux de ligne, deux autres armés en flûtes, huit frégates, soixante-dix-huit bâtimens de guerre moins considérables, corvettes, bricks, chaloupes canonnières, telles étaient les forces qui protégeaient les quatre cents navires de transport sur lesquels voguaient joyeusement les vainqueurs de l'Europe. Le vice-amiral avait sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Decrès, Blanquet-Ducheila; le chef de division Gantheaume était chef de l'état-major naval; et dix mille hommes formaient l'effectif total des équipages de guerre.

Les bâtimens sortis successivement de Toulon ayant gagné la pleine mer et se trouvant à la hauteur de Gênes, le général en chef fit le signal de ralliement. Toute la flotte, réunie alors autour du vaisseau amiral, formait une masse si considérable qu'elle offrait l'aspect

d'une ville au milieu des ondes. Le même cri : « Voilà Venise ! » échappa à tous ceux qui connaissaient cette reine détrônée des mers.

L'armée naviguait depuis plusieurs jours ; on s'attendait à chaque instant à voir arriver les Anglais ; de continuelles alertes troublaient la sécurité du voyage. Les voiles qu'on apercevait dans le lointain étaient autant de motifs d'inquiétude ; plusieurs bâtimens, sortis des ports de l'Italie pour rallier la flotte, ne se joignirent à elle qu'après l'avoir jetée dans les plus vives inquiétudes. On vit successivement arriver les convois de Gênes, d'Ajaccio, de Civitta-Vecchia, et leur approche fut à chaque fois le signal des alarmes. Un combat naval pouvait faire échouer l'expédition. La fortune veillait sans doute sur elle, puisque nos vaisseaux échappèrent à la vigilance de la croisière anglaise : l'ennemi sillonnait la Méditerranée dans tous les sens ; il ne put nous rencontrer. Une fois même Nelson n'était sé-

paré de la flotte que par une distance de six lieues; une brume favorable la déroba à sa vue; et, après vingt-un jours de navigation, elle découvrit les rivages de l'île de Malte et ses fortifications. Toute la côte était hérissée de batteries; on voyait de distance en distance des fortins situés sur des éminences escarpées. A gauche se présentait l'entrée du grand port, et le fort Saint-Ange avec le terrible appareil de ses fossés, de ses canons et de ses hautes murailles.

L'île de Malte, située entre Toulon et Alexandrie, offrait une position intermédiaire dont il était important de s'assurer pour le succès de l'expédition. Bonaparte avait reçu du gouvernement l'injonction secrète de s'en rendre maître. Mais une longue résistance donnait aux Anglais le temps d'arriver. La voie des négociations parut moins chanceuse; le général en chef fit demander au grand-maître l'entrée du port pour notre armée navale.

La réponse fut que les statuts de l'ordre s'opposaient à ce qu'il entrât plus de quatre bâtimens à la fois. Peu accoutumé aux refus, Bonaparte se décida à user de violence. Il répliqua cependant au grand-maître, et s'efforça de justifier son agression : « L'ordre avait long- » temps favorisé les ennemis de la république » en fournissant des matelots aux Anglais, en » ravitaillant leurs vaisseaux et en violant en » leur faveur les statuts invoqués contre lui » général de l'armée de la république ; l'ordre » avait, au mépris des décrets du gouverne- » ment français, nommé aux commanderies » qui venaient à vaquer en France, quoi- » qu'elles y fussent abolies. » Bonaparte articulait encore d'autres griefs : rien n'est innocent chez ceux qu'on veut dépouiller.

Qu'on juge de l'impression que cette lettre dut produire ! Le trouble et la confusion règnent dans le conseil de l'ordre. Que résoudre ? A quel parti s'arrêter ? Un petit nombre de

chevaliers, pris au dépourvu; une population inerte; quatre mille hommes environ de milice régulière mais non aguerrie, pourront-ils garder huit lieues de côtes contre la flotte formidable qui menace l'île sur tous les points? Mais faut-il donc céder sans combat? Les retranchemens, contre lesquels vint se briser l'orgueil des Ottomans, se rendront-ils à la première sommation? Non, l'honneur l'emporte : le conseil, après une séance orageuse, se détermine à opposer tous les moyens de résistance et à sauver du moins la gloire de l'ordre.

Mais les Français avaient un parti dans la ville, et cette division lui fut fatale. Le 10 juin (22 prairial), au point du jour, les troupes opérèrent leur descente : elles s'emparèrent sans effort de l'île de Gose et des batteries de Marsa-Sirocco. Les divisions Vaubois et Lannes prirent terre près de Malte. En vain le bailli Tommassi voulut se maintenir dans

les retranchemens du Niciar. Abandonné du petit nombre de milices qu'il avait rassemblées, tourné par deux compagnies de carabiniers, il faillit d'être fait prisonnier et eut de la peine à rentrer dans la ville. A neuf heures, le général Vaubois prit possession de la Cité vieille, qui ouvrit ses portes sans attendre que les Français eussent tiré un coup de fusil. A dix heures, la campagne et tous les forts de la côte étaient en notre pouvoir.

Durant la nuit, à la clarté des feux allumés dans la ville, on put voir, du haut des vaisseaux, l'agitation qui régnait parmi les assiégés. La populace mutinée s'assembla en tumulte autour du lieu où se tenait le conseil; des cris menaçans se firent entendre; le grand-maître fut sommé par ces énergumènes de capituler. C'est à quoi il fallut se résigner pour éviter des malheurs plus terribles. En conséquence le feu des forts cessa le lendemain, et des négociateurs furent envoyés à

Bonaparte pour traiter de la reddition de la place.

A la tête de cette députation se trouvait le commandeur Bosredon-Ransègat, de la langue française [1], qui, la veille, avait été jeté dans un cachot pour avoir refusé d'armer son bras contre ses compatriotes. Cet exemple honorable n'avait point été imité par tous les autres chevaliers de la même langue ; plusieurs furent pris dans les forts les armes à la main. Bonaparte ne leur épargna point les témoignages de son indignation : « Puisque » vous avez pu prendre les armes contre » votre patrie, leur dit-il, il fallait savoir » mourir ; allez, retournez dans la place, » tandis qu'elle ne m'appartient pas encore ;

[1] L'ordre de Malte est divisé en plusieurs langues (ou classes), dans chacune desquelles sont compris tous les chevaliers de la même nation ; ainsi l'on dit langue française, espagnole, allemande, italienne, etc.

» je ne veux point de vous pour mes prison-
» niers. »

La convention fut conclue et signée le 12 juin. Les chevaliers renoncèrent à tous leurs droits sur Malte et les îles de Gose et de Comino. On promit en dédommagement au grand-maître une principauté en Allemagne, et cent mille écus de pension en attendant l'exécution de cette promesse. Les chevaliers français, reçus avant 1792, eurent la faculté de rentrer en France avec sept cents livres de pension.

Ainsi tomba, par un coup de main, cette aristocratie militaire qui avait jeté un si grand éclat, et dont la base reposait sur des siècles. La politique seule peut justifier la surprise qui causa sa ruine. Si une institution plus que féodale devait jamais être regrettée, ce serait seulement aujourd'hui que les Grecs sont égorgés sans pitié par leurs féroces oppresseurs; sans doute des infortunés n'auraient pas

imploré en vain le poste avancé de la chrétienté.

Le général en chef fit son entrée dans la ville à la tête d'une partie de l'armée. Plusieurs bâtimens de guerre, douze cents pièces de canon, quarante mille fusils, quinze cents milliers de poudre, et trois millions de francs formant le *trésor de Saint-Jean*, furent les fruits de cette conquête. Bonaparte admirait la beauté des fortifications taillées dans le roc, qui défendent la place, et s'étonnait lui-même de la facilité avec laquelle il s'en était emparé. « Oui, dit Cafarelli à qui il communiquait ses » réflexions, il faut avouer que nous sommes » bien heureux qu'il se soit trouvé du monde » dans cette ville pour nous en ouvrir les por» tes. » Malte reçut un gouvernement organisé d'après les principes de la république. La servitude fut abolie, l'égalité proclamée. L'île adopta les couleurs françaises. Le premier soin du général fut de briser les fers des esclaves

turcs et arabes ; il voulait se faire précéder en Égypte par une renommée de générosité et de clémence. La joie de ces malheureux serait difficile à peindre ; pour s'en former une idée, il faut savoir que leur gouvernement ne les rachète jamais, et qu'ils n'avaient devant les yeux que la perspective d'une captivité éternelle.

Bonaparte chercha aussi à s'assurer un point d'appui dans l'Albanie et l'Epire : avant de continuer sa route, il dépêcha un de ses aides-de-camp vers le fameux Ali, pacha de Janina, qui jusqu'alors avait montré des dispositions favorables envers la république française. L'émissaire du général en chef était chargé de concerter avec le Musulman, un plan de soulèvement de plusieurs provinces de la Grèce ; par malheur le pacha était alors hors de son gouvernement, occupé à combattre Passavan-Oglow. Il avait été joindre les Turcs au camp sous Widin, avec un contingent de quinze

mille hommes; c'était lui qui commandait dans cette partie toutes les forces de la Porte Ottomane. L'absence d'Ali contraria les projets de Bonaparte : les négociations ne purent être entamées, et tout se réduisit à quelques lettres sans résultat.

Le 19 juin la flotte remit à la voile. Le général Vaubois resta à Malte avec quatre mille hommes, et pour s'assurer de la fidélité des habitans, on envoya à Paris les enfans des plus riches familles; leur éducation fut le prétexte de ce déplacement; le but réel était d'avoir des ôtages.

Un vent favorable faisait voler le reste de l'armée à sa destination; après treize jours de navigation, on cria : terre! Bientôt on aperçut, dans un lointain confus, les monumens d'une vaste cité; leur forme parut nouvelle aux soldats; des minarets, des colonnes, de nombreux tombeaux dans des enceintes spacieuses, d'immenses débris en monceaux, tout

excitait leur curiosité et attachait leurs regards; au sein des remparts, une végétation qui portait des caractères particuliers et révélait une nature différente; hors des murs, un désert sans bornes, une solitude de sable où l'œil plongeait avec effroi sans rencontrer une plante pour le reposer; les soldats se demandaient quelle pouvait être cette ville, cette contrée? Ils étaient sur la côte d'Egypte, ils voyaient Alexandrie.

CHAPITRE III.

Débarquement. — Prise d'Alexandrie.
(An VI. — 1798.)

Le moment était venu où le général en chef pouvait révéler ses vastes projets aux braves chargés de les faire réussir. Lorsque la cité bâtie par Alexandre se montra dans l'éloignement, une proclamation distribuée sur les vaisseaux apprit aux soldats à quelles hautes destinées ils étaient appelés. Bonaparte ne leur cachait pas que les fatigues seraient grandes et les périls nombreux : il connaissait les Français, c'était leur annoncer des fêtes. Comme l'amitié des vaincus peut seule assurer les conquêtes, il leur recommandait surtout de respecter les coutumes et même les préjugés

des indigènes : « Les peuples avec lesquels » nous allons vivre sont Mahométans ; leur » premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a » pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est » son prophète.* Ne les contrariez pas ; agissez » avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, » avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs » muphtis et leurs imans comme vous en avez » eu pour les rabbins et les évêques ; ayez » pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, » pour les mosquées, la même tolérance que » vous avez eue pour les couvens, les syna- » gogues, pour la religion de Moïse et celle » de Jésus-Christ. » Bonaparte fit en même temps publier des peines très-sévères contre le viol et le pillage, mesure d'autant plus obligée, que l'armée entrait dans un pays où les femmes sont esclaves, et qu'elle avait affaire à des ennemis qui presque tous vivent de rapine et de brigandage.

Cependant la flotte se déployait et jetait

l'ancre à trois lieues de la côte. On vit bientôt arriver à bord, sur un bâtiment léger, le consul de France à Alexandrie et son drogman, qui donnèrent des renseignemens positifs touchant la situation de l'Égypte. Le général en chef apprend que, trois jours auparavant, une flotte anglaise s'est présentée devant Alexandrie, et qu'après avoir prévenu les habitans de l'attaque dont ils sont menacés, elle a continué sa route pour chercher la flotte française. La ville est sur ses gardes ; des soldats accourent de divers côtés ; tout annonce le projet d'une vigoureuse défense.

A ces nouvelles, Bonaparte juge que les momens sont précieux ; il ordonne le débarquement. La mer était houleuse, et les flots soulevés par les vents se brisaient avec fureur contre les récifs dont la côte est bordée ; la distance où les vaisseaux de guerre avaient jeté l'ancre livrait à elles-mêmes les embarcations ; ces obstacles n'arrêtèrent point des

hommes habitués à mépriser tous les dangers et impatiens de toucher la terre promise à leur courage.

Bonaparte, un des premiers, quitte le vaisseau amiral et prend place dans une galère. Aussitôt officiers et soldats remplissent confusément une multitude de canots qui luttent contre le courroux de la mer. En cet instant, on signale une voile, « Fortune, m'abandon» neras-tu ? s'écrie Bonaparte. Quoi, seule» ment cinq jours ! » Ce n'était pas là que la Fortune devait l'abandonner : le bâtiment signalé était une frégate française qui arrivait de Malte.

Trois mille six cents hommes des divisions Menou, Bon et Kléber, prirent terre au milieu de la nuit, près du Marabou, à une lieue et demie d'Alexandrie. On marche incontinent sur la cité moderne à travers les débris de l'ancienne; les premières lueurs du jour laissent entrevoir la colonne de Pompée.

Cette colonne qui se trouvait jadis dans l'enceinte de la ville peut avoir cent dix pieds de hauteur; le fût qui a neuf pieds de diamètre et près de soixante pieds de long, est d'un seul morceau. Ce monument en granit rouge figure parmi les restes les plus précieux de l'antiquité.

Un grand nombre d'Arabes viennent escarmoucher avec notre avant-garde; quoique leur aspect soit étrangement hideux, nos soldats n'éprouvent d'autre sentiment que le désir de se mesurer avec eux; quelques coups de fusil sont tirés de part et d'autre. Après cet essai, les ennemis s'enfoncent dans le désert de toute la vitesse de leurs chevaux.

Alexandrie ne présente au premier aspect d'autre défense que de vieux murs flanqués de quelques tours; mais à mesure qu'on approche, on découvre de nouvelles murailles qu'environnent des fossés.

A peu de distance de la place, Bonaparte fit

faire halte. Il se disposait à parlementer, quand tout-à-coup des cris horribles et le fracas du canon lui firent connaître la réception à laquelle il devait s'attendre. On manquait d'artillerie pour pouvoir répondre sur le même ton. L'ordre d'escalader les murs est donné, la charge est battue; généraux et soldats rivalisent de courage. Kléber, sous le feu meurtrier, montre à ses grenadiers l'endroit où ils doivent monter; une balle le frappe à la tête et le renverse; sa chute double l'ardeur des soldats; brûlant de le venger, ils s'élancent sur les échelles, et bientôt on voit flotter les drapeaux de la république au sommet des remparts. Sur ces entrefaites, le général Bon enfonçait à gauche la porte de Rosette, tandis que le général Menou forçait à droite un autre point, et entrait le premier dans la ville après avoir reçu six blessures. Épouvantés de tant d'audace, les Alexandrins fuient en désordre dans toutes les directions.

Bonaparte avait commandé aux troupes de ne point s'engager dans les rues ; mais les soldats se laissèrent emporter par leur ardeur, et ce qu'il avait prévu arriva. Du haut des maisons on fit pleuvoir sur eux des pierres, des meubles même, tout ce qui s'offrit à la rage des assiégés.

La générale rappela les Français aux différens postes qui leur avaient été assignés sur les murs de la ville.

Un parlementaire est alors envoyé au gouverneur et aux principaux habitans d'Alexandrie. Le général leur promet que leurs biens, leur religion, leur liberté seront respectés. Il les assure que les Français sont les meilleurs amis de la Sublime Porte, et qu'ils n'ont mis le pied en Égypte que pour délivrer les Égyptiens du joug des Mameloucks. Ces raisons, et plus encore, sans doute, la crainte des dangers où les exposerait une trop longue résistance, décidèrent les habitans à se rendre.

Les imans, les chérifs et autres chefs du peuple vinrent présenter leur soumission à Bonaparte, qui les reçut avec la plus grande bienveillance : il leur promit sa protection, son amitié, en retour de leur zèle.

Pendant cette journée et la suivante, la mer étant devenue plus tranquille, le reste de l'armée acheva paisiblement de débarquer.

Bonaparte, pressé d'organiser le gouvernement d'Alexandrie, appela près de lui le gouverneur turc Coraïm et les autres membres des autorités de la ville. Il leur demanda s'ils voulaient jurer amitié aux Français. Sur leur réponse affirmative, il les continua dans leurs fonctions et leur remit, pour être distribuée à leurs administrés, la proclamation suivante en langue arabe, imprimée avec des caractères apportés de France :

« Depuis trop long-temps les beys qui » gouvernent l'Égypte insultent à la nation » française, et couvrent les négocians d'ava-

» nies : l'heure de leur châtiment est arrivée.

» Depuis trop long-temps ce ramassis d'es-
» claves achetés dans le Caucase et la Géorgie
» tyrannisent la plus belle partie du monde ;
» mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné
» que leur empire finît.

» Peuples de l'Égypte, on vous dira que je
» suis venu pour détruire votre religion ; ne
» le croyez pas : répondez que je viens res-
» tituer vos droits, punir les usurpateurs, et
» que je respecte, plus que les Mameloucks,
» Dieu, son prophète et le Koran.

» Dites-leur que tous les hommes sont
» égaux devant Dieu : la sagesse, les talens et
» les vertus mettent seuls de la différence
» entre eux. . . . .

» Or, quelle sagesse, quels talens, quelles
» vertus distinguent les Mameloucks, pour
» qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend
» la vie aimable et douce ? . . . . .

» Y a-t-il une belle terre ? elle appartient

» aux Mameloucks. Y a-t-il une belle esclave, » un beau cheval, une belle maison : cela » appartient aux Mameloucks.

» Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent » le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu » est juste et miséricordieux pour le peuple; » tous les Egyptiens sont appelés à gérer » toutes les places : que les plus sages, les » plus instruits, les plus vertueux gouvernent, » et le peuple sera heureux.

» Il y avait jadis parmi vous de grandes » villes, de grands canaux, un grand com- » merce : qui a tout détruit, si ce n'est l'ava- » rice, les injustices et la tyrannie des Ma- » meloucks?

» Cadhys, cheykhs, imans, tchorbadjys, » dites au peuple que nous sommes aussi de » vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui » avons détruit le pape, qui disait qu'il fal- » lait faire la guerre aux musulmans? N'est- » ce pas nous qui avons détruit les chevaliers

» de Malte, parce que ces insensés croyaient » que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux » Musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons » été dans tous les temps les amis du Grand- » Seigneur (que Dieu accomplisse ses des- » seins), et l'ennemi de ses ennemis ? Les » Mameloucks au contraire ne se sont-ils pas » toujours révoltés contre l'autorité du Grand- » Seigneur, qu'ils méconnaissent encore ? ils » ne font que leurs caprices.

» Trois fois heureux ceux qui seront avec » nous ! ils prospèreront dans leur fortune » et leur rang. Heureux ceux qui seront neu- » tres ! Ils auront le temps de nous connaître » et ils se rangeront avec nous.

» Mais malheur, trois fois malheur, à ceux » qui s'armeront pour les Mamelouks, et » combattront contre nous : il n'y aura pas » d'espérance pour eux ; ils périront.

» ART. 1. Tous les villages, situés dans » un rayon de trois lieues des endroits où

» passera l'armée, enverront une députa-
» tion au général commandant les troupes,
» pour le prévenir qu'ils sont dans l'obéis-
» sance et qu'ils ont arboré le drapeau de
» l'armée.

» 2. Tous les villages qui prendraient les
» armes contre l'armée seront brûlés.

» 3. Tous les villages qui se seront soumis
» à l'armée, mettront, avec le pavillon du
» Grand-Seigneur notre ami, celui de l'armée.

» 4. Les cheykhs feront mettre les scellés
» sur les biens, maisons, propriétés, qui ap-
» partiennent aux Mameloucks, et auront
» soin que rien ne soit détourné.

» 5. Les cheykhs, les cadhys et les imans
» conserveront les fonctions de leurs places;
» chaque habitant restera chez lui et les
» prières continueront comme à l'ordinaire.
» Chacun remerciera Dieu de la destruction
» des Mameloucks et criera : Gloire au sultan,
» gloire à l'armée française son amie! malé-

» diction aux Mameloucks et bonheur au » peuple d'Egypte ! »

Cette proclamation acheva de calmer les esprits et d'établir la confiance : la maison de Bonaparte était toujours remplie des principaux habitans de la ville ; il les traitait dans le goût oriental et se servait de leur style pompeux et métaphorique ; on aurait dit qu'il avait toujours vécu avec eux. Plusieurs chefs arabes même vinrent à lui et lui jurèrent alliance, mais quelques jours après, dans le désert, nos soldats apprirent ce que c'est qu'un pacte avec des Arabes !

Alexandrie a été une des cités les plus florissantes de l'Egypte : elle comptait trois cents mille habitans et servait d'entrepôt au commerce de cette partie de l'Orient ; combien elle est déchue de sa splendeur première ! ses deux ports sont encore fréquentés par de nombreux vaisseaux ; mais la nouvelle ville, construite avec les débris de l'ancienne, ren-

ferme à peine dix mille ames. Les rues en sont étroites et obscures; les maisons, dans lesquelles on ne peut guère entrer sans baisser la tête, ressemblent à des colombiers. Tout, dans Alexandrie, a un air de mélancolie et de tristesse profonde. « L'Europe et sa gaieté, » dit Denon, ne me fut rappelée que par le » bruit et l'activité des moineaux. Je ne re- » connus plus le chien, cet ami de l'homme, » ce compagnon fidèle et généreux, ce cour- » tisan gai et loyal; ici, sombre, égoïste, » étranger à l'hôte dont il habite le toit, isolé » sans cesser d'être esclave, il méconnaît ce- » lui dont il défend encore l'asile, et sans » horreur il en dévore la dépouille. » Ainsi, la condition humaine répand son influence sur tout ce qui l'environne.

La prise d'Alexandrie n'avait coûté que quarante soldats ou officiers français. Bonaparte les fit enterrer avec tous les honneurs militaires, au pied de la colonne de Pompée, et

ordonna que leurs noms seraient gravés sur le fût de ce monument. La cérémonie eut lieu en présence de toute l'armée et la remplit d'enthousiasme et d'amour pour un chef qui récompensait le mérite jusque dans la tombe.

Kléber, que sa blessure rendait incapable de se mettre en campagne, fut investi du commandement militaire de la place. Bonaparte songea aussi à mettre la flotte en sûreté: comme le port d'Alexandrie ne pouvait recevoir que des bâtimens de moyenne grandeur, l'amiral Brueys eut ordre d'aller à Aboukir débarquer l'artillerie, et d'y stationner seulement dans le cas où les vaisseaux pourraient s'embosser d'une manière assez avantageuse pour se défendre contre des forces supérieures; dans le cas contraire, il devait sans délai faire voile pour Corfou. Par quelle étrange fatalité ces ordres ne furent-ils point remplis!

Après avoir pris ces mesures, le général en

chef ne songea plus qu'à se porter à la rencontre des ennemis. Mais avant de le suivre dans cette marche laborieuse, il est utile de jeter un coup-d'œil rapide sur la contrée que les Français sont appelés à conquérir et sur les peuples qu'ils vont combattre.

CHAPITRE IV.

Idée générale de l'Egypte.

L'Egypte proprement dite ne se compose que des bords du Nil et de ceux des canaux et lacs que ce fleuve alimente. Là seulement se trouvent des champs de la plus étonnante fertilité, des villes et des villages nombreux. Là, furent Thèbes, Memphis, Hermopolis, Antinoë, Apollinopolis et plusieurs autres cités, jadis célèbres, dont les ruines attestent encore l'ancienne splendeur. Ces champs, ces habitations, ces débris entassés dans la haute Égypte, sur une largeur de quatre ou cinq lieues à droite et à gauche du Nil, forment une bordure animée qui semble encaisser ce beau fleuve. Au-delà c'est le désert, c'est une

mer de sable dont l'uniformité n'est rompue que par quelques tentes de Bédouins et par quelques puits semés de loin en loin. Dans sa partie supérieure, le Nil alimente un grand nombre de canaux et de petits lacs qui s'éloignent peu du lit paternel. En approchant de la Méditerranée, il se divise, et va se jeter dans la mer par plusieurs bouches et une multitude de conduits, en sorte que, sur les cartes, il ressemble assez à un arbre dont les nombreuses racines plongeraient dans la mer, et dont le tronc élevé produirait un feuillage épais, mais de peu d'étendue. Le sable envahisseur du désert rétrécit chaque jour cette bande fertile, que cultive une race d'esclaves au profit d'une race de tyrans.

Depuis la conquête de l'Égypte par Sélim Ier, au seizième siècle, ce pays est gouverné par des pachas, auxquels le sultan adjoignit vingt-quatre beys, ou princes, choisis parmi les anciens dominateurs. Leur mission dans le

principe, devait se borner à aider le délégué turc dans l'administration intérieure de la contrée; mais peu à peu ils reprirent toute leur autorité, et bientôt les pachas n'eurent que l'ombre du pouvoir. A l'époque où les Français entrèrent en Égypte, les beys Mourad et Ibrahim étaient les plus éminens de leur caste, et entretenaient seuls plus de milices que tous les autres beys ensemble. Ibrahim était plus particulièrement occupé des affaires civiles; Mourad avait le département de la guerre: c'était un homme actif, audacieux, plein de confiance dans ses projets et de mépris pour ses adversaires. Quelques succès militaires justifiaient son orgueil et l'avaient mis en grande renommée parmi les siens. Les Français eurent souvent à le combattre et plus souvent à le poursuivre.

Les beys administraient le pays par des intendans choisis, presque tous, parmi les Cophtes, race d'hommes qu'on s'accorde à regarder

comme un reste des habitans primitifs de l'Egypte. Leur constitution physique a en effet de singuliers rapports avec celle des anciens Égyptiens, et ils ont conservé dans leur langue plusieurs mots de l'idiome de leurs ancêtres. Les Cophtes, dont le nombre peut être évalué à quinze mille environ, forment une classe à part et professent la religion chrétienne. On s'étonnera que des chefs musulmans déléguassent à des chrétiens une partie de l'autorité administrative; mais cette surprise cessera si l'on réfléchit que les Cophtes étaient à peu près les seuls habitans de l'Égypte qui connussent l'écriture et le calcul : chargés depuis un temps immémorial des comptes du pays, ils avaient soin de les rendre inintelligibles pour tout autre que pour eux et de tenir ainsi dans leur dépendance leurs maîtres eux-mêmes. Ils se servent pour écrire de caractères qui ont une grande analogie avec les anciens caractères grecs.

Abrutie par l'esclavage, la population agricole de cette contrée est livrée à mille superstitions différentes. Sa lâcheté est égale à son avarice. Les Egyptiens emploient tous les moyens pour gagner de l'argent ; mais la crainte d'être dépouillés par les Mameloucks fait que même les plus riches affectent l'apparence de la misère. Les arts, amis de la liberté, leur sont inconnus. Il est difficile de voir une terre plus fertile et un peuple plus misérable. Les maisons sont d'un peu de boue ; une natte de paille et deux ou trois pots de terre composent tout le mobilier. Dans les villages on ne connaît pas même une paire de ciseaux. Continuellement pillés et outragés, les Égyptiens souffrent les traitemens les plus douloureux et les plus iniques avec une étrange impassibilité ; ils se résignent flegmatiquement, avec ces mots : *Allah Kérim !* (à la volonté de Dieu).

A la tête de chaque village se trouvent des

scheicks dont l'autorité repose principalement sur l'ancienneté de leurs familles, ou l'étendue de leurs possessions. Les plus grands dangers sont attachés à cette notabilité; car les tyrans armés de l'Egypte rendent presque toujours les scheicks responsables des révoltes de leurs subordonnés, et des lenteurs apportées dans l'acquittement du *miry* ou contributions territoriales.

La perception de cet impôt se fait avec l'appareil le plus menaçant. Les intendans parcourent chaque canton escortés d'une milice nombreuse, et ne quittent un lieu qu'après avoir reçu la totalité du droit, se nourrissant jusque-là, eux et leurs troupes, aux dépens de la population, et exerçant toute espèce de violences. Jamais, sans ces mesures énergiques, on n'obtiendrait rien des habitans; il n'est sorte de moyens ingénieux qu'ils n'inventent pour retarder d'un moment le dessaisissement de leur argent, et cela rappelle ce que Diodore de

Sicile disait des Egyptiens, qu'ils se croyaient dupes de payer ce qu'ils devaient, avant d'être battus pour y être contraints.

Les Mamelloucks, voilà sinon les légitimes, du moins les véritables propriétaires, les maîtres de l'Egypte. Ce sont des esclaves de toutes les nations, notamment de la Géorgie et de la Circassie, achetés par les beys, dont ils composent la milice, et qui la plupart ont eux-mêmes été Mamelloucks. Leur éducation se borne à savoir le Koran par cœur, à parler les principales langues de l'Orient, et à être excellens cavaliers. Dès qu'ils sont en âge de porter les armes, ils reçoivent pour leur entretien la propriété de quelque village avec ses habitans qu'ils accablent de mauvais traitemens, pour augmenter le revenu qu'ils retirent de leurs travaux. Parfois il arrive que ces malheureux *fellahs* (paysans esclaves), réduits au désespoir, abandonnent en masse leurs chaumières et s'enfuient dans le désert. Ra-

menés par la faim, ils attaquent et pillent les habitations qui se trouvent à leur portée; puis ils se retirent de nouveau, pour revenir quand ils ont consommé les fruits de leur expédition. C'est surtout à cette cause qu'on attribue la dépopulation croissante de l'Egypte. Les Mameloucks sont intrépides, et toujours parfaitement montés et armés. « Ils formeraient la meilleure cavalerie du monde, dit » Bonaparte, s'ils pouvaient être assujettis à » la discipline européenne. »

Mais comme dans leurs démêlés, ils n'ont guère affaire qu'à des paysans mutinés, ou à des hordes vagabondes d'Arabes, toute leur tactique consiste à fondre impétueusement sur les masses ennemies; ils n'observent même aucun ensemble dans ces charges où chaque assaillant semble agir pour son propre compte. La bonté de leurs chevaux et de leurs armes suffit pour leur assurer l'avantage sur des bandes inhabiles : devant une infanterie expé-

rimentée cette supériorité devait disparaître.

Les Arabes sont de tous les peuples connus les plus indépendans et les plus enclins au vol. Ils habitent le désert sous des tentes qu'ils transportent rapidement d'un point à un autre, suivant leurs besoins ou leurs caprices. Ils se divisent en tribus qui ne reconnaissent entre elles aucune supériorité. Ces tribus sont au nombre d'environ soixante : elles peuvent former en tout cent vingt mille ames sur lesquelles vingt mille cavaliers sont toujours en activité. Tout ce qui n'est pas de sa tribu et qui possède quelque chose à sa convenance, est ennemi né de l'Arabe. Egyptiens, Mameloucks, voyageurs, Arabes même des autres tribus, ont également à redouter sa rencontre et ses entreprises. Toujours errant, étranger à la signification du mot *patrie*, il se précipite sur les habitations, sur les caravanes, les attaque, les pille et disparaît rapidement pour aller à quelques lieues plus loin recommencer ses dé-

prédations. On les a vus, après avoir chargé nos guerriers, leur proposer de s'unir à eux pour fondre sur les Mameloucks, sous condition de partager le butin. Ils aiment tant cette vie errante et aventureuse, qu'on n'a jamais pu les déterminer à venir habiter les villes, ou les bords du Nil, sur lesquels on leur a souvent offert des habitations et des champs fertiles. Ils méprisent même souverainement les Égyptiens qui cultivent les terres. L'audace des Arabes ne peut être comparée qu'à leur sobriété. Un pain noir, du lait, quelques dattes, voilà leur existence. Leurs principales richesses consistent en troupeaux, en chameaux, dromadaires et surtout en coursiers dont l'agilité sert merveilleusement les penchans de leurs maîtres. On sait combien les Arabes se passionnent pour leurs chevaux, et avec quel soin ils président à leur éducation. Ils les habituent à fuir au moindre mouvement, à s'arrêter court au milieu d'une course rapide, et à disparaître

de nouveau comme l'éclair. Le Bédouin se tient verticalement à cheval : ses armes sont, outre les armes à feu, le javelot, la lance et le sabre; il s'en sert avec une étonnante dextérité.

On peut facilement se faire une idée du sort des Égyptiens, placés entre l'oppression des Mameloucks et la rapacité des Arabes. Les Français s'annonçaient comme des vengeurs et des libérateurs; mais telle est l'action d'une longue servitude, qu'elle émousse le sentiment de la vengeance et jusqu'au goût de la liberté.

CHAPITRE V.

Départ d'Alexandrie. — Marche dans le désert. — Affaire de Chebreis.

(An VI. — 1798.)

L'ORGANISATION du gouvernement provisoire était à peine terminée, que Bonaparte résolut de quitter Alexandrie pour pénétrer dans l'intérieur de l'Égypte. Il se dirigea sur le Caire. D'après une ancienne tradition, répandue parmi les Musulmans, la prise de cette capitale assurait au vainqueur la possession de toute l'Egypte, et c'était là que les beys avaient établi le centre de leur domination. Le succès de l'expédition devait donc avoir le double résultat de prévenir les préparatifs de l'ennemi et de frapper l'imagination d'un

peuple superstitieux. Aussi Bonaparte, habile appréciateur du temps et des causes morales, préféra-t-il prendre le chemin le plus court malgré les difficultés qu'il présentait; et, laissant la route de Rosette, il fit suivre à l'armée celle qui passe par Damanhour. C'était lui donner un avant-goût du désert.

L'avant-garde, sous les ordres du général Desaix, partit d'Alexandrie dans la nuit du 3 au 4 juillet. Elle se composait de quatre mille six cents hommes, dont cent soixante de cavalerie, hussards et dragons. Après cinq heures de marche dans des sables arides, elle arriva près de deux puits récemment comblés. On les nettoya sur-le-champ; mais leur eau saumâtre et fangeuse, distribuée avec parcimonie, fut loin de pouvoir suffire aux besoins des soldats.

Cette division fut suivie de celles des généraux Régnier, Bon et Menou. Le général en chef, parti d'Alexandrie le 9, arriva le 10 à

Damanhour , où l'armée se trouva réunie après avoir parcouru le même espace avec les mêmes souffrances.

Une marche de quinze lieues sur un sable stérile et brûlant apprit aux Français que cette contrée leur offrirait des obstacles et des périls plus redoutables que ceux qu'ils étaient venus y chercher. Espérant trouver, comme dans leurs campagnes d'Europe, des villages et des habitations pourvus de vivres et de rafraîchissemens, ils s'étaient débarrassés, dès la première journée, du biscuit et de l'eau dont on les avait chargés pour quatre jours. « Nous couchons ce soir à Béda, à Birket, etc. », se disaient-ils entre eux pour s'encourager à la marche ; leur étonnement était grand de trouver deux ou trois huttes sans une ame. Bientôt ils eurent à endurer les tourmens de la faim et ceux de la soif plus terribles encore. Plusieurs y succombèrent. Un phénomène inconnu dans nos climats réalisa pour l'armée

les tortures auxquelles la Fable a condamné Tantale. Par un singulier effet de lumière, on croyait voir devant soi un lac immense où se réfléchissaient les monticules de sable et toutes les aspérités du sol. L'illusion du mirage est telle qu'on s'y trompe la dixième fois aussi bien que la première. Comme c'était principalement dans la matinée que ce phénomène avait lieu, nos soldats, épuisés de fatigue, faisaient de nouveaux efforts, pressaient leur marche et ne la ralentissaient enfin, que quand le soleil, dans toute sa force, avait fait disparaître les eaux imaginaires dans lesquelles ils avaient cru éteindre la soif qui les dévorait. Le sable était comme enflammé; c'était un égal supplice de s'arrêter ou de se mouvoir sur ce brasier ardent; les pieds des soldats étaient ensanglantés, et leurs corps étouffaient sous des vêtemens de laine. La nuit qui partout ailleurs verse l'oubli des peines n'apportait pour eux qu'un changement de tourmens :

le sol se couvrait d'une rosée froide qui glaçait leurs membres et semblait pénétrer jusque dans les os; ces variations extrêmes de la température ne pouvaient manquer d'engendrer des maladies; bientôt se déclara l'ophtalmie, ce fléau permanent de l'Egypte.

Au milieu de tant de souffrances et de fatigues, nos guerriers conservèrent néanmoins l'insouciance et la gaieté qui les a toujours caractérisés. Dans ces déserts, comme sous le climat riant de l'Italie, ils égayaient leurs marches par des plaisanteries et des chansons. Les uns, pour prix de leurs travaux, n'ambitionnaient que la possession du sérail de Mourad-Bey; d'autres ne réclamaient, pour la part du butin futur, que le chameau blanc sur lequel, disait-on, ce chef des Mamelouks emportait d'immenses trésors; d'autres encore voulaient aller voir, à la Mecque, le tombeau de Mahomet suspendu en l'air par une pierre d'aimant. Ceux qui, dans leurs garnisons d'Eu-

rope, avaient lu quelques contes ou fables asiatiques, réunissaient toujours un nombreux auditoire. Combien de fois les merveilleux récits de Dinazarde, estropiés, confondus, commentés de la manière la plus comique, n'ont-ils pas excité de bruyans éclats de rire qui se perdaient promptement dans le vaste silence d'une solitude sans écho, après avoir fait tressaillir quelque savant de l'expédition plongé dans ses rêveries! Il faut avoir été soldat pour se faire une idée du charme des narrations de bivouac.

Mais le plus grand péril de cette aventureuse traversée consistait dans les surprises soudaines des Arabes. Malheur aux traîneurs qui s'isolaient seulement de cent pas! Ils étaient enlevés avec une vélocité extraordinaire, et la mort était presque toujours le prix de leur imprudence. Ainsi périrent Mireur et Galois, officiers de distinction. Le sort de l'adjoint d'état-major Desnanots (parent du célèbre na-

turaliste Lacépède) est encore plus digne de pitié. Saisi presque au milieu d'une des colonnes en marche, en traversant un ravin desséché, on traite de sa rançon ; les Arabes s'en disputent le partage et vont en venir aux mains ; leur chef, pour terminer le différend, s'approche du malheureux jeune homme, lui brûle la cervelle et renvoie aux Français le prix de la rançon. Singulière alliance d'honneur et de férocité !

Le général en chef lui-même faillit d'être enlevé par ces pirates du désert. Un monticule de sable le déroba, comme il était presque seul, à la vue d'une de leurs hordes. Ce fut à cette occasion qu'il dit en riant : « Il n'est pas » écrit là-haut que je doive être pris par les » Arabes. » Ainsi perçait déjà son penchant pour le fatalisme dont il professa depuis la doctrine assez ouvertement. Un autre héros, Charles XII, satisfit à l'humanité par la même faiblesse.

Pendant que le gros de l'armée se portait sur Damanhour, le général Dugua s'emparait de Rosette, et ouvrait à la flottille française la libre entrée du Nil. Le chef de division Perrée qui la commandait reçut ordre de lui faire suivre les mouvemens de l'armée. Ramanieh était le point de jonction des deux routes, et le rendez-vous des forces destinées à agir contre le Caire. Lorsqu'au sortir du désert, les troupes aperçurent les bords du fleuve bienfaiteur de l'Égypte, un cri de joie s'éleva : il est impossible de décrire les sensations qu'elles éprouvèrent à l'aspect d'une nature pleine de force et de vie. L'inondation avait engraissé le sol, et de riches moissons bordant les deux rives du Nil semblaient une broderie d'or. Le premier mouvement des soldats fut de se précipiter dans le fleuve sans même se déshabiller ; ils s'enivrèrent à longs traits d'une eau délicieuse.

Ce fut le 12 juillet, à Ramanieh, que les

Mamelouchs se montrèrent aux troupes françaises pour la première fois. Cette rencontre fut marquée par un exploit qui rappelle les temps chevaleresques où deux guerriers se défiaient et combattaient en présence des armées immobiles. Vingt dragons marchaient en avant-garde. Des Mamelouchs parcouraient la plaine en éclaireurs sans trop s'approcher. L'un d'eux plus hardi, d'une taille gigantesque, monté sur un cheval superbe, vint défier les Français jusqu'à portée du pistolet. « Qui » veut aller chercher ce beau cheval? » dit le chef des dragons : Ramorel, jeune homme à peine âgé de seize ans, s'élance avec rapidité. Ses compagnons, par un sentiment de délicatesse inhérent au caractère français, s'arrêtèrent aussitôt. Après quelques minutes de combat, Ramorel vainqueur revint présenter à son officier le cheval et le magnifique sabre de damas qui avaient appartenu à son adversaire.

En même temps s'était formé un groupe

d'ennemis qui menacèrent la division Desaix. Accueillis par un feu de peloton bien nourri, ils ne tardèrent pas à se dissiper, laissant une vingtaine des leurs sur la poussière.

L'armée prit deux jours de repos à Ramanieh. Quoique dans un pays fertile, elle n'avait point abondance de vivres. Les villages étaient abandonnés par les habitans, et les troupeaux chassés dans l'intérieur; les soldats couchaient sur des tas de blé, et, faute de pouvoir le moudre, seraient morts de faim, sans le nombre prodigieux de pastèques, ou melons d'eau, que le Nil voit se multiplier sur ses rives, aliment plus propre à rafraîchir le corps qu'à réparer les forces.

Le 14 au soir, l'armée arriva en vue du village de Chebreis où l'attendaient quatre mille Mameloucks et une multitude d'Arabes. Le 15 les ennemis furent en présence.

L'engagement commença sur le Nil entre la flottille française et celle des beys. Des deux

côtés on combattit avec une extrême opiniâtreté; plus de quinze cents coups de canon furent échangés en peu de temps. Les marins égyptiens, plus habitués que les Français à la navigation du Nil, parvinrent, dès le commencement de l'action, à leur enlever trois chaloupes canonnières et une galère. Le chef de division Perrée fut blessé au bras d'un coup de canon. Cependant, par ses bonnes dispositions et son intrépidité, il reprit à l'abordage les bâtimens qu'il avait perdus, en coula cinq aux ennemis, brûla plusieurs de leurs chaloupes et mit les autres en fuite. Deux des savans de l'expédition, Berthollet et Monge, étaient à bord d'un chebeck qui fut continuellement au milieu du feu, et ils prouvèrent, en payant de leur personne, que la science n'exclut pas le courage.

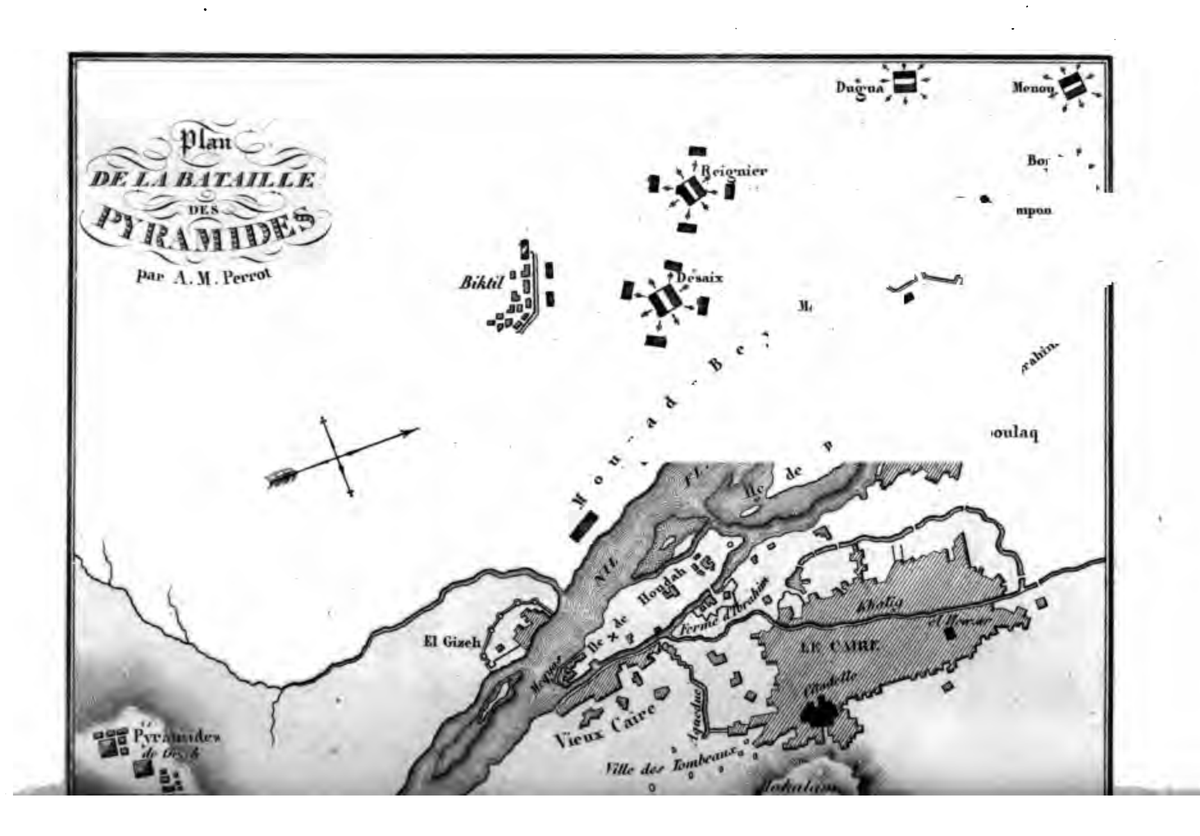
Pendant que cette action se passait sur le Nil, les Mameloucks s'étendaient dans la plaine, débordaient les ailes et cherchaient un point

faible pour pénétrer dans les rangs de l'infanterie française. Partout les bataillons habilement disposés et flanqués les uns par les autres, leur présentent un front impénétrable. Ils reviennent à la charge à plusieurs reprises et toujours avec une nouvelle fureur : on leur oppose une immobilité meurtrière ; un mur de baïonnettes les arrête ; les uns tombent percés, d'autres périssent par le feu que les fusils tirés à bout portant mettent à leurs vêtemens. On vit de ces Mameloucks, désespérés d'une résistance inattendue, pousser leurs chevaux à reculons pour renverser la barrière contre laquelle ils venaient échouer. Après avoir consumé la journée en efforts impuissans, ils disparurent. Quatre cents des leurs restèrent sur le champ de bataille.

Avant cette affaire, les Mameloucks avaient un souverain mépris pour l'infanterie européenne qu'ils jugeaient d'après celle du pays. Aussi furent-ils tellement surpris de la préci-

sion avec laquelle les bataillons manœuvraient que les blessés prisonniers demandèrent si leurs adversaires n'étaient point *liés* ensemble.

L'armée continua sa marche au milieu de toutes sortes de privations, à travers des villages déserts et sur un sol presque sans végétation alimentaire. Elle arriva le 20 à Werdam. Sur les ruines de ce bourg on trouva des milliers de pigeons et de poules qui restaurèrent un peu les soldats fatigués de manger des pastèques. Les champs environnans leur fournirent aussi du blé, des lentilles et d'autres légumes. Ils se remirent en route ; le Caire n'était plus qu'à une petite distance : ils devaient s'en ouvrir les portes par une bataille.


Plan
DE LA BATAILLE
DES
PYRAMIDES
par A. M. Perrot
Dugua
Menou
Reignier
Desaix
Biktil
NIL
Houdah
Ferme d'Ibrahim
El Gizeh
LE CAIRE
Khalig
Citadelle
Vieux Caire
Aqueduc
Ville des Tombeaux
Pyramides

français. Les janissaires du pacha et une multitude innombrable de fellahs composent l'infanterie ennemie. Mourad a fait dresser sa tente sous un sycomore gigantesque, au centre de son armée.

Dès que Bonaparte eut reconnu la position de l'ennemi, il rangea ses troupes de la même manière qu'à Chebreis par divisions en carré, qui se flanquaient mutuellement. Celles des généraux Desaix et Reynier reçurent ordre de se poster sur la droite, entre Embabeh et Giseh, afin de couper aux vaincus la retraite vers la Haute-Égypte.

Mourad-Bey sentit les conséquences de ce mouvement, et fit aussitôt avancer un groupe d'élite qui fondit impétueusement sur les deux divisions : les soldats l'attendirent en silence ; lorsqu'il fut à la distance de cinquante pas, ils le foudroyèrent par une grêle de balles et de mitraille qui dans un instant joncha le champ de bataille d'hommes et de chevaux.

Les Mameloucks, qui s'étaient séparés pour charger les deux divisions à la fois, se réunirent alors contre le carré de Desaix, l'entourèrent et le pressèrent avec une nouvelle fureur ; ils voltigeaient sans ordre autour de ce trapèze dont les décharges terribles les étendaient par centaines. Tous leurs efforts échouèrent contre un rempart de fer et de flamme.

Dans leur désespoir, ils voulurent se jeter sur la division Reynier ; mais ce mouvement les mit entre le feu des deux carrés. L'artillerie et la mousqueterie en firent un carnage horrible. Quoique leur désordre fût au comble, ils recommencèrent à charger avec le même acharnement : un grand nombre vinrent expirer sur les baïonnettes.

Mourad-Bey lança hors des retranchemens un nouveau corps pour soutenir le premier. Bonaparte saisit le moment : il ordonne au général Bon, à la gauche de la ligne, de se

porter à l'attaque des ouvrages, et au général Vial de s'établir entre les retranchemens et le corps qui venait d'en sortir.

Les Mameloucks, qui avaient attaqué les divisions Desaix et Reynier, se voyant coupés par la division Menou (que commandait alors le général Vial), se portèrent au grand galop sur Bît-Kîl, petit village occupé par quelques troupes du général Desaix, sous les ordres du chef de bataillon Dorsenne; mais ils y furent si chaudement accueillis, qu'ils tournèrent bride et regagnèrent la plaine. Leur intrépidité y éclata par de nouvelles charges. Vains efforts! ceux qui ne succombèrent pas furent obligés de se disperser.

Cependant le général Bon exécute l'ordre qu'il a reçu : sa division formée en trois colonnes d'attaque marche sur les retranchemens. Les Mameloucks lui opposent d'abord un feu d'artillerie bien nourri, et ensuite se décident à la charge : ils s'élancent avec une

telle furie, que les colonnes ont à peine le temps de se former en bataillon carré. La rage déréglée de l'ennemi échoue de nouveau contre ce bastion vivant, dont toutes les faces vomissent la mort. Au milieu des balles et de la mitraille, les Mameloucks n'ont plus d'autre salut que dans la fuite; ils dirigent leurs agiles chevaux vers leur gauche. Bonaparte l'avait prévu. Sur le passage se trouve la division Vial. Ils sont forcés de passer à cinq pas d'un bataillon de carabiniers qui en fait une effroyable boucherie. Un grand nombre se jettent épouvantés dans le Nil et s'y noient.

En même temps les retranchemens étaient enlevés; le général Bon s'établissait dans le village d'Embabeh, et privait les Mameloucks de leur point d'appui principal.

Durant la lutte des deux armées, aucun nuage n'obscurcit les rayons du soleil, aucun souffle ne troubla le calme de l'air. Les Py-

ramides, séjour de la mort, semblaient, par leur imposante masse, commander le silence et le repos.

Il fallut céder. Mourad-Bey, trop sûr de l'impuissance de ses efforts, s'éloigna précipitamment du champ de bataille, et longeant le fleuve, prit le chemin de la Haute-Égypte, sans même oser s'arrêter à Giseh, lieu de sa résidence habituelle. Son collègue Ibrahim-Bey avait eu la prudence de rester sur la rive droite du Nil avec les Mameloucks de sa maison; de-là il activait le feu de quelques chebecks placés vers le milieu du fleuve. Lorsque la bataille fut perdue, il brûla plusieurs bâtimens de la flottille, qui auraient pu faciliter le passage des Français.

Cette journée coûta aux ennemis plus de trois mille cavaliers d'élite, quarante pièces de canon et quatre cents chameaux chargés de bagages. La presque totalité de la milice à pied, acculée au Nil, s'était précipitée dans

le fleuve, et y avait trouvé la mort. Plusieurs des beys et Mourad lui-même furent blessés en combattant vaillamment. Pour se former une idée du butin immense que firent les vainqueurs, il suffit de savoir que les Mameloucks étaient couverts d'armures d'un grand prix, et que tous portaient sur eux des bourses plus ou moins garnies de pièces d'or.

La bataille des Pyramides est moins remarquable par le grand déploiement des forces ou par l'habileté des manœuvres, que par ses résultats immenses et par le sang-froid que les Français opposèrent à l'impétuosité de leurs adversaires. Dès-lors nous eûmes la mesure des Mameloucks, et ils eurent la nôtre. Chose rare chez des Français! pendant une journée entière, les divisions demeurèrent sous le choc de cette nuée de cavaliers sans se laisser un moment emporter au désir de fondre sur eux : elles les écrasèrent par leur héroïque impassibilité; aussi

n'eurent-elles à regretter qu'une quarantaine de morts; le nombre des blessés ne s'éleva pas à cent vingt; la perte aurait été bien plus grande si les soldats eussent cédé à cette impulsion de fureur guerrière qui avait fait les succès d'Italie.

L'ennemi fut poursuivi par-delà Giseh; mais, après tant de fatigues, le repos était nécessaire. Les troupes bivouaquèrent, partie dans ce village, partie dans celui d'Embabeh. L'état-major se logea dans une maison de Mourad-Bey, qui donna aux Français une haute idée du luxe asiatique.

Le lendemain, au soir, Bonaparte reçut à son quartier-général une députation des négocians étrangers établis au Caire. Il apprit ce qui se passait dans la ville. Les Mameloucks échappés au carnage, en la traversant rapidement, y avaient jeté la nouvelle de la victoire des Français. D'abord la consternation régna partout; mais bientôt l'effroi s'était

changé en fureur. Le départ des Mamelouoks d'Ibrahim-Bey, qui se réfugiaient dans le désert, avait été le signal des plus grands désordres. La populace pilla les maisons des beys, et, s'irritant de plus en plus par ses propres excès, elle menaçait de piller également et même de réduire en cendres le quartier habité par les Européens. Bonaparte rassura la députation; il donna ordre au général Dupuy de partir sur-le-champ avec deux compagnies de grenadiers, et d'aller prendre possession du Caire.

CHAPITRE VII.

Les Pyramides.

Les ténèbres sont profondes, et une armée partie des rives de la France repose dans les campagnes de l'Égypte, non loin des Pyramides. Tout dort sur le champ de bataille de la veille; seul le général en chef repousse le sommeil peut-être et médite les combats du lendemain. Profitons de ce moment de répit pour visiter ces monumens en face desquels nous avons combattu toute la journée. Combien de générations ils ont vu naître, s'agiter un instant, et mourir! Mais jamais ils n'avaient été témoins d'une bravoure égale à celle de ce jour mémorable.

A deux lieues de Giseh, vers le sud-est,

après avoir marché trois quarts-d'heure dans le désert, on trouve les grandes Pyramides.

Les plus importantes sont au nombre de quatre, placées sur une ligne diagonale, distantes les unes des autres d'environ cinq cents pas, les faces tournées vers les quatre points cardinaux.

Ces masses diffèrent de grandeur. Les deux Pyramides septentrionales sont les plus élevées et peuvent avoir cent cinquante mètres de hauteur perpendiculaire.

Le seul de ces monumens dans lequel on ait pu s'introduire jusqu'à présent est connu sous le nom de Pyramide de Chéops, parce que, s'il faut en croire Hérodote, il fut construit pour la sépulture de ce roi.

L'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur se trouve à une élévation de soixante pieds et regarde le septentrion. Après avoir suivi plusieurs galeries presque impraticables, et avoir erré, un flambeau à la main, de cor-

ridor en corridor, sous des voûtes étroites et obscures, on arrive à une chambre de grandeur médiocre, qu'on appelle *chambre de la reine;* de nouveaux détours encore plus compliqués conduisent à une chambre supérieure nommée *chambre du roi.* Ces deux appartemens sont d'une extrême simplicité : point d'ornemens, point de décorations, c'est du granit tout pur.

Les matériaux qui ont servi à ces constructions gigantesques furent tirés, dans des siècles inconnus, du Mokatan, montagnes situées sur la rive droite du Nil, et dont une des ramifications domine le Caire. On voit encore dans leurs flancs les grottes et les excavations causées par l'extraction des pierres. Les sommes et les travaux qu'ont dû coûter les Pyramides sont incalculables. Et quelle est l'utilité de ces monumens ? A peine donnent-ils un peu d'ombre aux Arabes du désert.

Ces montagnes de main d'hommes furent

donc élevées pour couvrir un cadavre. Le roi dont chacune d'elles renferme les cendres ignorées, rêva aussi l'immortalité. O Bonaparte ! et les Pyramides ne t'ont point dégoûté de la gloire !

CHAPITRE VIII.

Prise du Caire. — Affaire de Salahieh.
(An VI. — 1798.)

CEPENDANT le général Dupuy cheminait au sein des ténèbres avec ses deux compagnies de grenadiers. Aucun obstacle ne se présenta sur la route; à une heure du matin, il se trouvait dans les murs de la capitale de l'Égypte. L'effroi avait pris le dessus sur la fureur; la consternation régnait dans l'enceinte de la Cité sacrée : toutes les portes étaient fermées; toutes les lumières éteintes. Les chiens dont cette ville immense est remplie, répondant par de longs hurlemens au bruit du tambour français, paraissaient en être les seuls habitans.

Le général Dupuy avait reçu l'ordre de se

porter vers le quartier des Francs, et d'y attendre l'armée. Les guides s'égarèrent dans l'obscurité. Comme ses grenadiers étaient épuisés de fatigue, il fit enfoncer la porte d'une maison dans laquelle sa petite troupe se livra au repos.

Dès que le jour parut, il prit avec les négocians européens les mesures nécessaires pour dissiper la frayeur des habitans; il n'eut pas de peine à réussir.

Une proclamation du général en chef acheva d'établir la confiance.

Vers le milieu de la journée, Bonaparte entra dans la ville. Presque toute la population se porta à sa rencontre, et vint, avec une respectueuse curiosité, contempler les vainqueurs des Mameloucks. Les troupes marchaient d'un pas tranquille et assuré; le peuple comparait ce calme avec l'ombrageuse conduite de ses tyrans qui ne traversaient jamais les rues qu'au galop. La douceur empreinte sur la figure des

Français, la gaieté de leur caractère, étonnaient ces hommes façonnés aux mauvais traitemens et gouvernés par le sabre.

Il fallait organiser l'administration du pays. Bonaparte institua un divan composé des neuf scheiks les plus notables de la ville, avec injonction de s'assembler tous les jours à midi. Il investit le général Dupuy du commandement militaire de la place.

La pompeuse qualification de *Ville-Sainte* avait donné aux soldats une fausse idée du Caire. Ils s'attendaient à voir une cité bien bâtie et riche en monumens; mais leur illusion fut de courte durée : elle s'évanouit à l'aspect d'une multitude de maisons entassées sans régularité, et si rapprochées les unes des autres que le jour en éclaire à peine les parties inférieures. Deux cent mille habitans circulaient dans des rues étroites et tortueuses. Le seul quartier des Mameloucks semblait répondre à la haute réputation dont jouit cette

capitale chez les Orientaux, qui n'en parlent jamais qu'en l'appelant *grande parmi les grandes*, *délices de la pensée*, etc. La place d'Esbekieh, où fut établi le quartier-général, est imposante par son étendue et présente aux regards quelques bâtimens considérables environnés de murs capables de résister aux premiers chocs d'une attaque. Lorsqu'on a visité le palais de Joseph, l'aqueduc qui apporte l'eau du vieux Caire au château après lui avoir fait faire mille soixante toises de chemin, et le puits de Joseph taillé dans le roc à deux cent soixante-neuf pieds de profondeur, il ne reste plus rien à admirer dans la moderne capitale de l'Égypte.

Le Caire est cependant une ville opulente : sa position en fait l'entrepôt d'un immense commerce ; plusieurs époques de l'année y voient affluer les caravanes de l'Éthiopie, de la Mecque et des Indes.

On a vu combien Bonaparte s'était attaché

à persuader à la Porte que cette invasion, dirigée contre les Mameloucks, n'avait rien d'hostile envers elle; fidèle à sa politique, il s'empressa d'écrire une lettre très-amicale au pacha du Caire, qui avait suivi Ibrahim-Bey dans le désert; il lui disait, entr'autres choses : « Je suis fâché de la violence que vous a faite » Ibrahim, en vous forçant à quitter le Caire » pour le suivre. Si vous en êtes le maître, » revenez dans cette ville; vous y jouirez de » la considération et du rang dus au repré- » sentant de notre ami le sultan. » Cette lettre fut suivie de quelques autres; la Porte n'y répondit que plusieurs mois après, par un manifeste des plus virulens contre la France.

Obligé d'entretenir une armée nombreuse, Bonaparte dut, pour se procurer de l'argent, frapper des contributions sur les Égyptiens, et suivre, dans la perception des impôts, la méthode violente employée par les beys. Les biens des Mameloucks furent, en outre, sé-

questrés, et une commission de trois membres s'occupa des moyens de réaliser les objets provenant de ces confiscations. Le général en chef essaya parfois d'apporter des adoucissemens à des mesures aussi sévères : informé du misérable sort des femmes qui avaient appartenu aux vaincus, il prit l'arrêté suivant, en date du 27 juillet (9 thermidor) : « Le gé-
» néral en chef Bonaparte, considérant que
» les femmes des beys et des Mameloukcs, er-
» rantes aux environs de la ville, deviennent
» la proie des Arabes, et mû par la compas-
» sion, premier sentiment qui doit animer
» l'homme, autorise toutes les femmes des
» beys et des Mameloucks à rentrer en ville,
» dans les maisons qui sont leur propriété, et
» leur promet sûreté. »

Ces soins retinrent Bonaparte au Caire pendant quelques jours, qui suffirent à l'armée pour se remettre de ses fatigues. Les troupes étaient distribuées soit dans la ville, soit dans

les villages environnans. Cet intervalle de repos fut marqué par un trait d'héroïsme qui, chez les Romains, eût valu à son auteur la couronne civique.

Quelques soldats de la brigade du général Verdier furent attaqués à l'improviste par les Arabes, dans le village d'El-Bothoun, où ils s'étaient rendus sans armes pour broyer du blé, suivant l'usage du pays. Déjà, plusieurs avaient été massacrés et les autres allaient subir le même sort; le grenadier Maillard accourt au bruit des coups de fusil; il se précipite au milieu des ennemis; seul, par des prodiges de force et de courage, il les met en fuite et délivre ses camarades.

L'armée avait jusqu'alors marché en corps : elle se divisa au Caire, et recommença le cours de ses glorieux travaux.

Un exprès vint apprendre à Bonaparte que le général Leclerc se trouvait assailli par une multitude d'Arabes et de fellahs, retranchés

dans le village d'El-Khanka. Aussitôt la division Reynier reçut ordre d'aller le dégager; mais elle n'eut pas besoin d'en venir aux mains avec l'ennemi pour atteindre ce but; dès que les Arabes l'aperçurent, ils prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille une centaine de morts ou de blessés.

Le général Desaix eut la mission de poursuivre Mourad-Bey, qui s'était retiré dans la Haute-Égypte après la bataille des Pyramides.

Bonaparte marcha sur Belbeïs, où Ibrahim avait établi son quartier-général, et des colonnes mobiles furent destinées à agir contre les Arabes, toujours battus et toujours ramenés à la charge par l'espoir du butin.

Arrivé à Belbeïs, Bonaparte trouva la ville évacuée; mais dans la plaine, au-delà, on vit une multitude immense que l'on prit d'abord pour un corps d'armée; c'était la caravane des pélerins de la Mecque. Les Français arrivèrent bien à propos pour elle; les

Arabes l'attaquaient et avaient déjà massacré un grand nombre de marchands. Quelques coups de fusil suffirent pour les mettre en déroute, sans qu'ils eussent le temps d'emporter leur butin, qui fut rendu aux légitimes propriétaires.

Ces Arabes appartenaient à un corps d'armée qui escortait les bagages, les femmes et les trésors d'Ibrahim.

Bonaparte, s'étant porté en avant avec trois cents hommes qui composaient toute sa cavalerie, et ayant atteint l'ennemi au-delà du bois de Salahieh, fit faire une charge dans l'intention d'arrêter le convoi et de donner le temps à son infanterie d'arriver. Quatre cents Mameloucks, formant l'arrière-garde d'Ibrahim, cédèrent d'abord et laissèrent prendre quelques chameaux et deux pièces de canon; mais revenant avec la rapidité de l'éclair, ils entourèrent les Français et les chargèrent à leur tour dans tous les sens.

La mêlée devint alors terrible; peut-être eût-elle tourné au désavantage des cavaliers français fatigués d'une longue marche sous un ciel ardent, si les officiers qui entouraient Bonaparte ne se fussent spontanément élancés sur l'ennemi. Alors on vit des luttes d'homme à homme. Chaque officier, chaque hussard soutint un combat particulier. Sulkowski, aide-de-camp de Bonaparte, reçoit huit blessures; le chef d'escadron d'Estrées tombe frappé de vingt-un coups de sabre, et les chevaux le foulent aux pieds. Lassalle, chef de brigade du vingt-deuxième, laisse échapper son sabre au milieu de la charge; il s'élance à terre pour le ressaisir: aussitôt un des Mameloucks les plus intrépides fond sur lui; mais Lassalle est déjà à cheval et tue son adversaire.

L'ennemi ne put résister au choc de cette poignée de braves; il tourna bride précipitamment, et courut rejoindre le convoi qui s'était enfoncé dans le désert.

Ibrahim-Bey ne songea plus désormais qu'à gagner la Syrie.

Tandis que les troupes de terre marchaient de victoire en victoire, quelle était la situation de la flotte? Que se passait-il sur les côtes de cette Égypte, dont l'intérieur était déjà rempli du bruit des exploits de l'armée française? Quelle est la nouvelle que le général en chef va recevoir avant son retour au Caire?

CHAPITRE IX.

Combat naval d'Aboukir.
(An VI. — 1798.)

Les nuées d'Arabes qui voltigeaient continuellement autour de l'armée de terre, ayant intercepté les communications, Bonaparte avait été plus d'un mois sans recevoir de nouvelles de la flotte. Les succès de l'armée et les dispositions qui furent prises ayant rouvert les communications, il apprit, le 24 juillet, avec la plus grande inquiétude, que la flotte était encore dans la rade d'Aboukir. Aussitôt il écrivit à l'amiral, et lui renouvela l'injonction de faire voile pour Corfou. Par une étrange fatalité, Brueys persista à rester dans les mêmes parages, et à y prendre une ligne d'embos-

sage. Il annonça, par une lettre, sa résolution à Bonaparte. Le général en chef, pressentant les suites de cette position, expédia aussitôt un aide-de-camp, avec ordre de ne pas quitter Aboukir qu'il n'eût vu la flotte s'en éloigner. Cet officier fut massacré en route par les Arabes; d'ailleurs il n'était plus temps.

On ne peut expliquer l'obstination de Brueys qu'en supposant qu'il ne voulut point quitter l'Égypte sans s'être assuré que l'armée de terre, dont il n'avait pas de nouvelles depuis long-temps, était dans une situation à n'avoir pas besoin que la flotte lui offrît une retraite.

L'escadre anglaise fut signalée le 1er août, à deux heures après midi. Poussée par un vent favorable, elle se trouvait à trois heures si rapprochée de la flotte française, que l'on pouvait, à la simple vue, distinguer les quinze vaisseaux qui la composaient. A six heures on fut en présence, et le feu commença de part et d'autre.

Une manœuvre aussi hardie qu'heureuse donna, dès le commencement de l'action, aux Anglais l'immense avantage de n'avoir qu'une partie des vaisseaux français à combattre. L'escadre française, embossée sur une seule ligne, beaucoup trop étendue, laissait un vide de quatre-vingts brasses (400 pieds) entre chacun de nos bâtimens. Le vaisseau *le Magesty* parvint à la couper, et se plaça entre *le Tonnant* et *l'Orient*; de plus, une partie des vaisseaux anglais ayant réussi à se porter entre la terre et la ligne française, ce que l'on n'avait pas cru possible à cause des bas-fonds, l'amiral Brueys put reconnaître le vice de la position qu'il avait prise, et prévoir ses tristes résultats. Chacun des vaisseaux de l'avant-garde et du centre eut à combattre un nombre double de vaisseaux ennemis. Soit à cause de son amarinement, soit par tout autre motif, le reste de la flotte ne prit, et ne put sans doute prendre aucune part au combat.

Pour éviter toute confusion, nous allons donner, dans leur ordre, la liste des vaisseaux français : *Le Guerrier*, de 74 canons, capitaine Trullet aîné, était en tête de l'avant-garde. Venaient ensuite, *le Conquérant* de 74, capitaine Dalbarade. — *Le Spartiate* de 74, capitaine Emeriau. — *L'Aquilon* de 74, Thévenard. — *Le Peuple-Souverain* de 74, Raccord. — *Le Franklin* de 80, capitaine Gillet; Blanquet-Duchayla, contre-amiral, commandant l'avant-garde. — *L'Orient* de 120, capitaine Casa-Bianca; Brueys, vice-amiral, commandant en chef. — *Le Tonnant* de 80, capitaine Du Petit-Thouars. — *L'Heureux* de 74, capitaine Étienne. — *Le Mercure* de 74, capitaine Cambon. — *Le Guillaume-Tell* de 80, capitaine Saulnier; Villeneuve, contre-amiral, commandant l'arrière-garde. — *Le Généreux* de 74, capitaine Lejoille. — *Le Timoléon* de 74, capitaine Trullet cadet.

Les frégates : *la Diane* de 40, capitaine Solen;

Decrès, contre-amiral, commandant l'escadre légère. — *La Justice* de 40, capitaine Villeneuve. — *L'Arthémise* de 36, capitaine Standelet. — *La Sérieuse* de 36, capitaine Martin. Cette dernière était à l'avant-garde, et faisait partie des neuf vaisseaux que les Anglais cernèrent d'abord, et attaquèrent avec toutes leurs forces.

Placé en tête, *le Guerrier* essuya le feu de presque tous les vaisseaux anglais, qui passèrent à sa droite et à sa gauche pour aller prendre position autour des nôtres. Au bout d'une heure de combat, la moitié de son équipage avait été emportée par les boulets, son canon était démonté, ses manœuvres se trouvaient hachées, et ses mâts brisés. Il succomba le premier. *Le Conquérant* fut traité de la même manière, et subit le même sort. *La Sérieuse*, attaquée par le *Goliath* d'une force double, opposa la plus vigoureuse résistance. Percée de part en part par les boulets, elle coula;

mais comme son arrière se trouvait sur un haut fond, il ne fut point submergé, et servit de refuge à l'équipage qui continua de se défendre dans cette position jusqu'à ce qu'il eût obtenu une capitulation. Le capitaine Martin, aussi généreux qu'intrépide, se dévoua pour ses compagnons, en offrant de rester prisonnier pourvu qu'on leur laissât la liberté, et qu'on les transportât à terre ; ce qui fut accepté par les Anglais et exécuté.

La nuit arriva sur ces entrefaites, et son obscurité rendit plus épouvantable le feu de douze cents pièces de canon qui tiraient sans relâche. La commotion qu'elles produisaient agitait la mer comme dans une tempête.

Nos marins continuèrent de se battre avec un acharnement d'autant plus admirable, que chaque vaisseau français manquait de près d'un tiers de son équipage, qui malheureusement se trouvait à terre au moment de l'attaque. Ils ne pouvaient espérer de vaincre ;

mais ils avaient l'honneur du pavillon national à conserver, et ils s'acquittèrent de ce devoir dans toute son étendue.

Dès le commencement de l'action, Brueys avait été légèrement blessé. Vers les huit heures du soir, il fut frappé d'un boulet qui lui cassa les reins. On voulut le transporter dans sa chambre pour lui donner des secours ; il s'y opposa. « Un amiral français, dit-il, doit mourir sur son banc de quart. » Quelques instans après il n'existait plus. Heureux de ne pas survivre aux malheurs que son imprudence avait causés !

Casa-Bianca fut blessé grièvement au moment où l'amiral expirait, et transporté au poste des blessés. Exaspéré, plutôt qu'abattu par la double perte qu'il venait de faire, l'équipage de *l'Orient* redoubla d'efforts et d'intrépidité. Déjà plusieurs vaisseaux ennemis, fortement endommagés, s'étaient vus forcés d'éviter ce terrible adversaire. *Le Bellérophon* vint à son

tour tenter la fortune. En peu d'instans les boulets de *l'Orient* eurent abattu ses trois mâts et tué plus de la moitié de son équipage. Menacé d'une ruine certaine, il se hâta de s'éloigner; mais déjà trop maltraité pour pouvoir manœuvrer, il fut entraîné par le vent sous le feu de notre arrière-garde, dont il parcourut tout le front. En passant il reçut les bordées du *Tonnant*, de *l'Heureux* et du *Mercure*. Près de couler, les cris de son équipage annoncèrent qu'il se rendait, et l'on cessa de tirer sur lui. On ne conçoit pas comment Villeneuve fit la faute de ne pas s'en emparer. Toujours dérivant, le *Bellérophon* dépassa enfin notre ligne et fut sauvé [1].

Nos marins déployaient une ardeur toujours croissante, malgré les pertes qu'ils éprouvaient

[1] C'est ce même vaisseau qui depuis reçut Napoléon quand il se livra aux Anglais.

à chaque instant. Le contre-amiral Duchayla tomba frappé à la figure par un coup de mitraille, au moment où l'amiral anglais éprouvait le même sort. Se croyant blessé mortellement, Nelson invoqua l'assistance de son chapelain. « Tirez toujours, s'écriait l'intrépide Duchayla, aveuglé par sa blessure et à qui l'on annonçait qu'il ne lui restait plus que trois pièces d'artillerie en état de servir; tirez, notre dernier coup de canon peut être funeste à l'ennemi. » Le capitaine de l'*Aquilon*, Thévenard, celui du *Tonnant*, du Petit-Thouars, mutilés par les boulets, ne cessèrent d'encourager leurs équipages: le premier, jusqu'au moment où sa vie s'échappa avec son sang; le second, jusqu'à ce qu'un nouveau boulet eût, en le renversant, privé la république d'un de ses plus intrépides défenseurs. Au moment où il fut frappé, il faisait jurer à son équipage de ne pas se rendre et de jeter son corps à la mer si les Anglais venaient à prendre le vais-

seau à l'abordage. Le *Spartiate*, le *Peuple-Souverain*, combattaient d'une manière non moins héroïque. Les cris *vive la liberté! vive la république!* poussés même par les mourans, réveillaient l'enthousiasme et ranimaient les forces épuisées des marins.

A neuf heures du soir, le feu se manifesta sur l'*Orient*, et eut bientôt fait tant de progrès qu'il devint impossibl de l'éteindre. Les marins n'en continuèrent pas moins de tirer sur l'ennemi; ce ne fut que lorsqu'ils se virent entourés de flammes, qu'ils se décidèrent à abandonner leur vaisseau en se jetant à la mer. Les uns périrent, d'autres furent assez heureux pour gagner la terre à la nage; d'autres encore furent recueillis par les vaisseaux français et recommencèrent à se battre avec une nouvelle ardeur.

Qui n'a pas admiré le dévouement héroïque du jeune Casa-Bianca? Son père, blessé grièvement, n'a pu quitter le vaisseau, et il a

voulu rester pour mourir avec son père. Celui-ci a employé les prières et l'autorité paternelle; rien n'a pu vaincre la résistance du vertueux enfant. Enfin, le malheureux capitaine parvient à placer son fils sur les débris d'un mât qui flottait près du vaisseau, et va prendre place à côté de lui. En ce moment, le feu gagne les poudres; l'*Orient* saute avec un fracas épouvantable : Casa-Bianca et son fils sont engloutis par les flots.

L'explosion fut telle, que Français et Anglais furent plongés dans une stupeur qui fit cesser le combat pendant quelques minutes. Le silence qui résulta de ce relâche ne fut d'abord interrompu que par la chute des canons et des débris du vaisseau.

Bientôt le feu recommença de part et d'autre avec une nouvelle vivacité; mais le courage devait enfin succomber sous la force. Le *Franklin*, après avoir perdu les deux tiers de son équipage, se rendit au moment où une mul-

titude d'Anglais montaient à l'abordage : le *Spartiate* et l'*Aquilon* avaient déjà cédé à la même nécessité. Le *Tonnant* alla s'échouer à la côte.

Ces succès donnaient le moyen aux Anglais d'attaquer l'arrière-garde qui, jusqu'alors, ne s'était point trouvée engagée. Le *Mercure* et l'*Heureux*, échoués dans une position qui rendait leurs canons inutiles, furent obligés de se rendre.

Au point du jour, les couleurs nationales brillaient encore sur quelques bâtimens français. Le contre-amiral Villeneuve s'empressa d'appareiller pendant que l'escadre anglaise réparait ses avaries, et il fit voile pour Malte. Les vaisseaux anglais avaient été si maltraités, qu'il ne s'en trouva aucun en état de poursuivre les nôtres. Le *Guillaume-Tell*, le *Généreux*, la *Diane* et la *Justice* furent, de toute la flotte française, les seuls qui parvinrent à se sauver; le reste avait été pris, brûlé ou coulé à fond,

à l'exception du *Timoléon* et du *Tonnant*, sur lesquels le pavillon tricolore flottait encore le lendemain 3 août. Nelson, qui les avait négligés parce qu'étant échoués ils ne pouvaient lui échapper, songea alors à en prendre possession. L'équipage du *Timoléon* avait gagné la terre sur une chaloupe, après avoir mis le feu au vaisseau. Celui du *Tonnant*, privé de ce moyen de salut, tenta encore de se défendre; mais enfin il fallut se soumettre à l'arrêt d'un destin au-dessus des volontés et du pouvoir de l'homme.

Ainsi se termina le combat d'Aboukir.

La nouvelle de cet événement remplit d'une joie immodérée les monarques de l'Europe. Il semblait que toutes les forces de la république eussent péri dans les flots qui avaient englouti ses vaisseaux. Une nouvelle coalition se forma contre la France. La Turquie même, qui jusqu'alors était restée neutre, s'unit à la Russie,

son ennemie naturelle, pour entrer dans la ligue : l'Europe entière prit les armes ; mais ce n'était point de la main des étrangers que la république devait recevoir le coup mortel.

———

CHAPITRE X.

Retour de Bonaparte au Caire. — Lettres du général en chef à la veuve de l'amiral Brueys et au vice-amiral Thévenard, après le désastre d'Aboukir.

(An VI. — 1798.)

APRÈS avoir refoulé Ibrahim-Bey dans les déserts de la Syrie, vainqueur à Salahieh, Bonaparte était sur le point de reprendre la route du Caire, lorsqu'à lui se présente un aide-de-camp du général Kléber avec des dépêches d'Alexandrie. Bonaparte lit, et aucun trouble ne se peint sur son visage; rien ne trahit les émotions de son ame. Ces dépêches contenaient les détails du désastre d'Aboukir; le général en chef apprenait qu'il était désormais isolé de la mère-patrie, et que toutes ses

espérances devaient être en lui-même. Il demeura quelques instans plongé dans ses réflexions, et dit ensuite, de l'air le plus calme : « Nous n'avons plus de flotte ; eh bien ! il faut » rester dans ces contrées ou en sortir grands » comme les anciens ! »

Comme il était impossible que l'événement fût long-temps secret, Bonaparte le fit connaître sur-le-champ à l'armée ; il mit dans cette communication tant de sécurité, il en atténua si bien l'effet par les tableaux de gloire qu'il déroula aux yeux des soldats, et frappa si vivement leur imagination, qu'ils reçurent avec une sorte d'indifférence la nouvelle d'un désastre qui pouvait leur fermer pour toujours le retour de l'Europe.

Mais, si le général en chef affectait des dehors tranquilles, il ne sentait pas moins, dans le cœur, une profonde tristesse au souvenir des braves marins qui avaient péri pour l'honneur du pavillon national ; sa douleur s'épan-

chait dans des lettres particulières; elle se montra jusque dans les consolations qu'il offrit aux parens des glorieuses victimes. « Les
» hommes paraissent plus froids et plus égoïs-
» tes qu'ils ne le sont réellement, écrivait-il,
» quelques jours après la bataille, à la veuve
» de l'amiral Brueys. L'on sent, dans cette
» situation, que, si rien ne nous obligeait à
» la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir;
» mais, lorsqu'après cette première pensée,
» l'on presse ses enfans sur son cœur, des
» larmes, des sentimens tendres raniment la
» nature, et l'on vit pour ses enfans: oui,
» Madame, voyez dès ce premier moment
» qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie;
» vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur
» enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur
» parlerez de leur père, de votre douleur,
de la perte qu'eux et la république ont faite. »

Dans une autre lettre au vice-amiral Thévenard, Bonaparte disait: « Votre fils est mort

» d'un coup de canon sur son banc de quart: » je remplis, citoyen-général, un triste devoir » en vous l'annonçant; mais il est mort sans » souffrir et avec honneur. C'est la seule con- » solation qui puisse adoucir la douleur d'un » père. Nous sommes tous dévoués à la mort; » quelques jours de vie valent-ils le bonheur » de mourir pour son pays? Compensent-ils » la douleur de se voir sur un lit, environné » de l'égoïsme d'une nouvelle génération? » Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une » longue maladie? Heureux ceux qui meurent » sur le champ de bataille! » Cette mort, qu'enviait Bonaparte, elle fut refusée à Napoléon.

On reconnaît, dans ces paroles, l'accent d'une vive émotion; le peuple du Caire et l'armée étaient loin de se douter alors de ce qui se passait dans son ame; car, dans le même temps, il ordonnait des fêtes et fondait des institutions. Nous suivrons ses actions durant

le long séjour qu'il fit dans cette capitale, lorsque nous aurons tracé un aperçu rapide des événemens de la Basse-Égypte, où l'ordre des dates nous rappelle.

CHAPITRE XI.

Opérations militaires de la Basse-Egypte.
(An VI. — 1798.)

A MESURE que le gros de l'armée pénétrait dans l'intérieur de la contrée, ses relations avec Alexandrie devenaient plus difficiles et plus rares. Depuis le passage des Français, les Arabes, dispersés un moment, massacraient les courriers, interceptaient les communications et gênaient extrêmement l'arrivage des vivres. Kléber résolut d'obvier à ces inconvéniens. Par ses ordres, le général du Muy se porta sur Damanhour, où il arriva le 18 juillet, après avoir mis en fuite un parti ennemi qui voulait s'opposer à sa marche. Là, il eut encore à lutter contre ces indomptables Bé-

douins. Le manque d'eau et d'alimens, la mauvaise volonté des fellahs et la fatigue des troupes, obligèrent du Muy à rentrer dans Alexandrie ; il fut continuellement harcelé dans cette espèce de retraite. Les Arabes, enflés d'un succès qu'ils ne devaient pas à leur courage, ne connurent plus de bornes et vinrent jusque sous les murs de la ville exercer leurs déprédations.

Le chef d'escadron Rabasse leur infligea un châtiment exemplaire. Chargé, avec cinquante dragons de faire des patrouilles dans le désert, il surprit une de leurs hordes dans un petit bois de palmiers, aux portes d'Alexandrie, à l'instant où ils avaient mis pied à terre pour se reposer; il les chargea avec tant de succès, que, depuis, ils n'osèrent plus se montrer dans les environs de la ville.

Après la bataille des Pyramides, le général Vial avait occupé Damiette et Mansourah. Un détachement de cent cinquante hommes, qu'il

laissa dans cette dernière ville, fut attaqué à l'improviste, le 10 août, par plusieurs milliers d'Arabes. Les Français, quoique surpris, se firent jour à la baïonnette, gagnèrent les bords du Nil, et s'étant emparés d'un bateau qui les transporta sur l'autre rive, ils échappèrent à la fureur de cette multitude d'ennemis.

Instruit de cet événement, Bonaparte fit marcher quelques troupes sous les ordres du général Dugua; bientôt Mansourah fut repris, et les Arabes disparurent dans le désert.

Le général Fugières fut informé qu'un rassemblement s'était formé à Remerieh; il se dirigea sur ce village, qu'il trouva fortifié. Ayant voulu parlementer avant d'employer les moyens coërcitifs, les Arabes répondirent qu'ils étaient chez eux et qu'ils n'avaient point de lois à recevoir de l'étranger. L'ordre d'attaquer fut donné. Ces malheureux se défendirent avec un courage extraordinaire : les

femmes, les enfans, prirent part au combat. Il fallut aux Français toute la supériorité des armes et de la discipline européenne pour enlever la victoire.

Ainsi le pays conquis même était encore le théâtre de la guerre : les nombreux habitans du désert, longeant sans cesse les terres cultivées, profitaient de l'absence momentanée des troupes pour se montrer, et soulevaient les villages contre l'armée française. On était chaque jour obligé de faire des exemples, de brûler les maisons et de saccager les propriétés. Vaines rigueurs! la révolte s'élançait plus furieuse du sein des ruines fumantes.

CHAPITRE XII.

Fêtes et établissemens des Français au Caire.
(An VI. — 1798.)

La présence de Bonaparte au Caire rendit le courage aux Français, que la nouvelle du désastre d'Aboukir y avait jetés dans la consternation. La sérénité de son visage et l'aplomb de ses paroles inspiraient de la confiance même aux hommes les plus clairvoyans et les plus timides. Il prenait, avec un calme merveilleux, des mesures durables, et projetait de durables établissemens; au moment même où l'incendie de sa flotte brillait comme un feu de joie aux yeux des cours de l'Europe, et rallumait l'ardeur des coalitions

éteintes, il assistait paisiblement aux fêtes du Nil, et célébrait l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Le 18 août, révêtu du costume oriental, entouré de son état-major, des autorités turques et d'une foule immense d'Égyptiens accourus de toutes parts, il fit faire en sa présence la rupture de la digue qui retient les eaux du fleuve. Le hasard, ou, selon ses idées, le destin voulut que les eaux montassent au degré le plus favorable pour la navigation et l'arrosement. Aussi, les habitans du Caire poussèrent-ils au ciel les plus bruyantes acclamations. Ils disaient à Bonaparte, dans leurs chansons : « Nous voyons bien que vous » êtes l'envoyé de Dieu, car vous avez pour » vous la victoire et le plus beau Nil qu'il y » ait eu depuis un siècle. » Une distribution d'argent au peuple, des présens aux principaux de la ville, achevèrent de porter au comble l'enthousiasme et la reconnaissance. Si

ces démonstrations étaient sincères, on verra bientôt combien elles furent de courte durée!

Deux jours après, arriva la fête de Mahomet: les Français, étonnés que la veille on n'eût encore fait aucuns préparatifs, se virent obligés d'employer la menace pour déterminer le muphti à la célébrer. Ce prêtre, cachant sous des formes adulatrices une profonde haine, cherchait à rejeter sur l'étranger l'oubli de cette solennité pieuse. Il inventa plusieurs prétextes pour se dispenser de présider à la cérémonie; mais la crainte de la mort lui rendit tout-à-coup son zèle et sa ferveur. Les dispositions furent bientôt prises; jamais le fondateur du Coran ne se vit honoré avec plus de pompe et de magnificence.

La ville fut illuminée, et les rues se remplirent de gens qui chantaient des cantiques religieux. Bonaparte, à la tête de ses officiers supérieurs, alla complimenter le vénérable scheick El-Bekri, descendant reconnu de Ma-

homet. Il accepta un grand repas que ce scheick lui offrit, et dans lequel fut déployé tout le luxe oriental. C'était un spectacle curieux que le mélange des costumes des deux nations, la différence des accens et le contraste des physionomies.

Les Français profitèrent de l'occasion pour se donner une idée de la vie intérieure des Égyptiens : lorsqu'on pénètre dans les maisons dont les dehors sont si tristes, on y trouve quelques commodités, des recherches de luxe et d'agrément, de jolis bains en marbre, des étuves voluptueuses, des salons en mosaïque, au milieu desquels sont des bassins et des jets-d'eau ; de grands divans, composés de tapis peluchés, de larges estrades matelassées, couvertes d'étoffes riches, et entourées de magnifiques coussins ; ces divans occupent les trois côtés de chacun des fonds de la chambre : les fenêtres ne s'ouvrent jamais, et la lumière qui en vient est obscurcie par des verres de cou-

leur devant des grilles réticulaires très-serrées; le jour principal descend ordinairement d'un dôme au milieu du plafond.

L'Institut d'Égypte fut créé le lendemain de cette fête. Bonaparte adjoignit aux savans de l'expédition quelques officiers et administrateurs de l'armée. Le but de cet établissement n'était pas seulement de fouiller dans les souvenirs de cette antique contrée, mais encore d'y ressusciter les lumières, d'y ranimer les arts, dont tant de monumens attestaient le passage, et dont tant de dégradations et de ruines témoignaient bien plus hautement la perte. Il fut divisé en quatre sections, et composé des personnes dont nous transcrivons ici les noms.

Classe de Mathématiques.

Andréossy, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, et Say que remplaça depuis Lancret.

Classe de Physique et d'Histoire naturelle.

Berthollet, Champy, Conté, Delisle, Descotilz, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroi, Savigny. Dubois fut remplacé depuis par Larrey.

Classe d'Économie politique.

Cafarelli, Gloutier, Poussielgue, Sulkowski, Sucy, Tallien. Sucy fut remplacé depuis par Bourienne.

Classe de Littérature et des Arts.

Denon, Dutertre, Norry, Parseval Grandmaison, Redouté, Rigel, Venture, don Raphaël; ce dernier était un prêtre grec.

A la première séance que tint l'Institut d'Egypte, le 24 août, dans une maison du Caire, Monge fut nommé président, Bonaparte vice-président, et Fourier secrétaire perpétuel.

Les membres de cette corporation savante

se livrèrent avec ardeur aux recherches les plus laborieuses; ils ne négligèrent rien pour remplir le but de leur périlleux voyage : nous tracerons, en temps opportun, un aperçu rapide de leurs travaux.

Le séjour des Français au Caire ne tarda point à faire prendre à la ville un aspect tout nouveau; chaque jour s'élevaient des établissemens à l'européenne : les soldats auraient pu se croire en France, si quelque chose pouvait consoler de la patrie.

Ils avaient de la peine à s'accoutumer à l'usage qu'ont les femmes dans l'Orient de se couvrir la figure; ces voiles pudiques irritaient leur curiosité. Les Égyptiennes ont de la grâce dans les formes et dans les attitudes. Quel supplice pour des Français de ne pouvoir juger si la beauté du visage répondait à l'élégance du corps! mais sans doute plus d'une fois ces voiles tombèrent sous leurs mains dans de tendres mystères. On aurait lieu d'être sur-

pris qu'un sexe faible et timide eût résisté aux vainqueurs des Mameloucks. Mahomet ne fait point de ces miracles.

Les affaires du dedans n'empêchaient pas Bonaparte de travailler à étendre ses relations au dehors. Il écrivit au schérif de la Mecque pour l'assurer des bonnes intentions des Français; il adressa aussi une lettre pressante au féroce Achmet Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre. Séparé de la France, assiégé du côté de la mer par les Anglais, ayant à combattre sur terre les Mameloucks et les Arabes, le général en chef devait craindre que la Syrie ne fît des mouvemens hostiles.

Le jour anniversaire de la fondation de la république française le trouva au milieu de ces soins importans. Il résolut de célébrer le retour de cette grande journée par des solennités publiques.

Dans la place d'Esbekieh, ses ordres font élever une pyramide à sept faces, sur lesquelles

sont gravés les noms de tous les braves tués dans les combats précédens.

La pyramide est circulairement entourée de colonnes en nombre égal à celui des départemens qui composaient alors la république.

Les troupes de la garnison du Caire et celles des environs s'étant rangées sur la place, à sept heures du matin Bonaparte arrive avec un cortége composé des officiers supérieurs de l'armée, des chefs de l'administration, des autorités et des notables du Caire.

L'artillerie tonne, et les acclamations de la multitude se mêlent au bruit du canon.

Le général en chef, debout au pied de la pyramide, dit d'une voix solennelle :

« Soldats,

» Nous célébrons le premier jour de l'an VII
» de la république.

» Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple
» français était menacée; mais vous prîtes

» Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos
» ennemis.

» Un an après, vous battiez les Autrichiens
» à Dego.

» L'année suivante, vous étiez sur le sommet
» des Alpes.

» Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux
» ans, et vous remportiez la célèbre victoire
» de Saint-George.

» L'an passé, vous étiez aux sources de la
» Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Alle-
» magne.

» Qui eût dit alors que vous seriez aujour-
» d'hui sur les bords du Nil, au centre de l'an-
» cien continent ?

» Depuis l'Anglais célèbre dans les arts et
» le commerce, jusqu'au hideux et féroce
» Bédouin, vous fixez les regards du monde.

» Soldats, votre destinée est belle, parce
» que vous êtes dignes de ce que vous avez fait
» et de l'opinion que l'on a de vous. Vous

» mourrez avec honneur comme les braves
» dont les noms sont inscrits sur cette pyra-
» mide, ou vous retournerez dans votre patrie
» couverts de lauriers et de l'admiration de
» tous les peuples. »

Mille cris de joie accompagnent ce discours; le nom de Bonaparte frappe les airs, confondu avec celui de la république.

Les troupes font ensuite l'exercice à feu et exécutent des évolutions, tandis qu'un détachement se dirige sur Giseh et va planter le drapeau tricolore au sommet de la plus haute pyramide.

Dans une des salles du palais qu'habitait le général en chef, on avait dressé une table de deux cents couverts. Les couleurs françaises et ottomanes y flottaient ensemble ; le croissant et le bonnet de la liberté s'y montraient dans une alliance fraternelle, et la déclaration des droits de l'homme était à côté des tables du Coran. On voyait pêle-mêle le turban, le scha-

kos, les pelisses, les épaulettes, l'ample robe des Musulmans et le frac étroit de l'Europe.

Des courses à pied et à cheval terminent la journée ; une illumination brillante fait étinceler les ténèbres.

Mais la sédition couve au sein des plaisirs, et, dans quelques jours, cette ville, enivrée de joie, nagera dans le sang et les pleurs. Le canon de la fête deviendra un instrument de mort et de vengeance.

CHAPITRE XIII.

Expédition du général Desaix dans la Haute-Égypte.— Bataille de Sédiman.
(An VI. — 1798.)

Après la bataille des Pyramides, le général Desaix s'était cantonné à Giseh. C'est là qu'il avait travaillé à se fortifier tandis que Bonaparte poursuivait Ibrahim. La prudence n'avait pas permis d'engager toutes les divisions à la fois; mais les succès du général en chef ayant dissipé toute inquiétude à cet égard, Desaix se mit en devoir de chasser Mourad-Bey de la Haute-Égypte.

Ses mouvemens commencèrent le 23 août. Les Français qu'il commandait, fatigués d'une inaction qui leur rendait insupportable le bruit

des victoires remportées par leurs compagnons, quittèrent les retranchemens dans lesquels ils avaient trouvé le repos et l'abondance; ils coururent avec joie à de nouveaux dangers.

Plus d'un mois s'écoula sans qu'ils pussent signaler leur valeur autrement que dans des escarmouches. Mourad s'était réfugié dans la province de Fayoum, où il rassemblait toutes ses forces. Les détachemens de Mameloucks qu'il avait laissés derrière lui, semblaient destinés à observer les Français plutôt qu'à les combattre; car, dès que l'on en approchait à portée de canon, ils disparaissaient.

Enfin, le 6 octobre, après bien des marches pénibles, on apprit que Mourad attendait les Français à peu de distance, dans l'intention de leur livrer bataille. Le même jour, leur avant-garde eut avec la sienne une rencontre dans laquelle celle-ci prit la fuite, laissant sur le lieu du combat cinquante hommes et autant de chevaux.

Le 7, l'armée de Mourad fit un mouvement qui tendait à attirer les Français dans le désert. Desaix pénétra les intentions de l'ennemi, et, après l'avoir repoussé, loin de le suivre, il se rapprocha du Nil où voguait la flottille chargée des munitions et des vivres de sa division. Les soldats bivouaquèrent sur les bords du fleuve.

Le lendemain, s'étant mis en marche avant le jour, au lever du soleil ils aperçurent l'armée de Mourad retranchée à Sédiman. Douze mille hommes la composaient et occupaient une ligne d'une lieue d'étendue. Les forces du général français formaient à peine la sixième partie de ce nombre.

Un vallon séparait les deux armées.

Desaix donne l'ordre de le franchir au pas de charge. Les soldats, formés en bataillon carré, flanqué par deux pelotons de deux cent cinquante hommes chacun, s'avancent avec autant d'ordre que d'intrépidité. Tout-à-coup ils sont entourés et assaillis par la cavalerie

ennemie, qui saisit l'instant où elle les voit dans une position désavantageuse. Accueillis par une vive fusillade, les Mameloucks s'arrêtent d'abord; ils s'éloignent ensuite pour prendre du champ; puis, s'étant réunis, ils se précipitent en masse sur l'un des pelotons et l'écrasent. Le choc est si violent, que tout ce qui n'est pas tué se jette ventre à terre pour échapper au sabre destructeur. Ce mouvement, qui, dans toute autre occasion, eût achevé la ruine du peloton en le livrant sans défense à la rage d'un soldat implacable, fut au contraire la cause de son salut. Le grand carré, n'ayant plus à craindre de tirer sur des Français confondus avec les ennemis, fait sur les Mameloucks un feu si bien nourri qu'il les arrête encore et les force à s'éloigner. Ce qui reste du peloton se relève et rentre dans le carré.

Les Mameloucks, repoussés deux fois, étaient loin d'être découragés. Enflammés de honte

et de dépit, ils reviennent à la charge de toute l'ardeur de la vengeance. Cette fois, les foudres de la mousqueterie ne suspendent point leur course; ils s'élancent jusqu'à heurter les baïonnettes; leurs damas sillonnent les fusils sans les ébranler. Partout les rangs serrés leur présentent des murs hérissés de fer, des barrières impénétrables. Furieux, les uns s'efforcent de faire mâter leurs chevaux pour les faire retomber sur nos têtes; d'autres les poussent à reculons afin qu'ils ne voient pas les baïonnettes qui les ont déjà blessés. Enfin, dans le délire d'une impuissante rage, ils lancent aux Français les armes qui ont si mal servi leur courage : tromblons, fusils, sabres, haches, masses d'armes, tombent pêle-mêle au milieu des rangs. Le Mamelouck, près de rendre le dernier soupir, se traîne et essaie de déchirer, à coups de poignard, les jambes de nos soldats. Tant d'acharnement finit par allumer la fureur des Français : ceux qui sont

en rang ne peuvent s'y livrer entièrement, de peur de rompre l'ordre admirable qui les rend invincibles; mais ceux qui ont été renversés vont, en rampant, chercher des blessés ennemis. Le mourant attaque le mourant; ils semblent retrouver la vie pour achever de se l'arracher; ils s'entr'égorgent d'un bras défaillant, et le vainqueur expire en poussant un cri de triomphe sur le cadavre qui vient d'expirer.

Le génie militaire est de toutes les nations. Mourad, voyant que ses cavaliers se seraient tous fait tuer avant d'avoir entamé le carré, fit exécuter une manœuvre pareille à celle qui donna aux Français la victoire de Fontenoi. Il rappelle sa cavalerie et fait avancer huit canons qui tonnent sur ses adversaires; chaque décharge en renverse huit à dix. Si les Mamelouecks eussent profité du moment de trouble que cette manœuvre répandit dans le carré, peut-être n'eût-il fallu qu'une charge

rapide pour l'enfoncer. Que fera Desaix ? s'il avance, ses blessés sont livrés à la merci des Arabes qui rôdent autour du champ de bataille; s'il garde sa position, tout son corps d'armée est compromis. Cette idée le détermine; il donne ordre de s'élancer sur les canons et s'écrie : « Vaincre ou mourir ! — Vaincre ! » répond l'aide-de-camp Rapp. On se précipite au pas de charge; la batterie est enlevée, et bientôt, de cette nuée d'ennemis qui menaçaient d'anéantir l'armée, il ne resta plus que quelques centaines de morts et de blessés : le reste avait fui.

Cette victoire permit aux Français de prendre leurs cantonnemens dans la province de Fayoum, abandonnée par Mourad. La frayeur qu'elle inspira aux Arabes de cette contrée fut telle, qu'ils cessèrent leurs agressions journalières, et que, pendant quelque temps, on put croire à leur soumission.

CHAPITRE XIV.

Reconnaissance du lac Mensaleh. — Hassan-Toubar.

(An VII. — 1798.)

Entre les ruines de Péluse, les dunes de sable mouvant qui conduisent en Syrie et la branche de Damiette, s'étend le lac Mensaleh connu autrefois sous le nom de Tennis. L'emplacement de ce lac semble indiquer qu'il a été formé de l'ancienne branche Mendésienne; il peut avoir vingt lieues de long sur six de large. Il n'est séparé de la Méditerranée que par une bande de terre étroite où sont pratiquées deux ouvertures qui lui servent de communication avec la mer.

Les bords du lac Mensaleh et les îles nom–

breuses dont il est parsemé sont habités par des hommes qui, s'adonnant particulièrement à la pêche, possèdent six à huit cents embarcations au moyen desquelles ils sillonnent dans tous les sens cette vaste étendue d'eau. Ces insulaires sont plus robustes et plus courageux que les autres habitans de l'Égypte : leur manière de vivre les endurcit aux fatigues ; ils respirent un air excellent, et, lorsque le reste de la contrée gémit du fléau de la peste, ils ne ressentent pas même les plus légères atteintes de cette horrible épidémie.

Les diverses populations de ces parages étaient alors soumises à environ quarante chefs qui tous reconnaissaient la suprématie de Hassan-Toubar, scheick de Mensaleh. L'autorité de Hassan-Toubar n'était pas seulement fondée sur d'immenses richesses; il la devait encore à l'ancienneté de sa famille où le pouvoir était concentré depuis plus de cinq générations. Ce scheick était peut-être le seul Égyptien qui

osât, sous les yeux des Mameloucks, afficher l'opulence : maître des eaux du lac et de plusieurs points fortifiés, pouvant armer en peu de temps une foule d'hommes déterminés, il avait su se créer une position indépendante; les Arabes qui exploitent le désert entre l'Égypte et la Syrie, gagnés par ses présens, étaient toujours prêts au moindre signal à voler à son secours. Aussi les beys, et Mourad lui-même, satisfaits d'un léger tribut, laissaient-ils le scheick gouverner à sa fantaisie; Hassan-Toubar était un véritable souverain dans cette portion de l'Egypte.

Bonaparte mesurant tous les avantages qu'on pourrait tirer d'un homme de ce crédit, si l'on parvenait à capter son amitié, avait ordonné aux généraux qui occupaient les provinces circonvoisines de ne rien négliger pour attirer Hassan-Toubar dans le parti des Français. Des présens furent envoyés au scheick qui les accueillit favorablement, et promit de payer le

tribut accoutumé aux vainqueurs des Mameloucks. Mais on ne tarda pas à être instruit qu'il était d'intelligence avec Ibrahim-Bey en Syrie, que son influence contribuait principalement à perpétuer la révolte dans les provinces de Charquieh, de Damiette, de Mansourah, et que les hordes d'Arabes trouvaient dans sa bonne volonté de puissans secours pour agir contre les troupes françaises.

Convaincu par plusieurs tentatives infructueuses que les voies de douceur ne conduiraient à aucun résultat, Bonaparte écrivit au général Dugua qui se trouvait alors aux environs de Mansourah : « Faites passer dans le » lac Mensaleh quatre ou cinq djermes armées » de canons, que vous avez à Damiette; et si » vous le pouvez, faites-y aussi passer une » chaloupe canonnière; enfin, armez le plus » de bateaux que vous pourrez, pour être » entièrement maître du lac. Soit par terre, » soit par le canal, il faut absolument parvenir

» à El-Mensaleh. Tâchez d'avoir Hassan-Tou-
» bar dans vos mains; et pour cela, employez
» la ruse, s'il le faut; et si jamais vous le
» tenez, envoyez-le moi au Caire. Sur-le-
» champ faites partir une forte colonne pour
» s'emparer d'El-Mensaleh; faites-en partir
» une autre pour accompagner le général
» Andréossy et s'emparer de toutes les îles du
» lac. Mon intention est qu'on fasse tout pour
» être souverainement maître du lac Mensaleh;
» dussiez-vous y faire marcher toute votre
» division, il faut que le général Andréossy
» arrive à Péluse. » Si l'importance que Bonaparte attachait à l'occupation de ce point n'était pas suffisamment motivée par les raisons que nous avons fournies, elle s'expliquerait encore par le pressentiment qu'il avait déjà d'une excursion en Syrie. Le lac Mensaleh devenait en ce cas la voie la plus commode pour le transport du matériel et des approvisionnemens de l'armée.

En exécution des ordres du général en chef, Andréossy partit le 3 octobre de Damiette; sa flottille, descendant le Nil, entra dans la Méditerranée après un trajet de cinq heures. Arrivé au Bogaz, il débarqua avec cent hommes et fit route par la digue naturelle qui sépare le lac de la mer, tandis que le reste de sa troupe dirigeait les djermes vers la bouche du lac, connue sous le nom de Dibeh. A trois heures et demie du soir, les deux colonnes étaient réunies sur ce point; on sonda le passage, et le lendemain la flottille l'avait franchi vers le milieu du jour. Andréossy se rembarqua avec son escorte et prit sa direction dans les eaux du lac entre les îles de l'ouest et le continent de Damiette.

La flottille voguait depuis quelques heures; elle était arrivée à la pointe de Matarieh; déjà les minarets de Mensaleh se montraient dans le lointain, lorsqu'on vit déboucher derrière les îles une multitude de djermes qui faisaient

force de voiles pour nous attaquer. La nuit approchait, et le général se trouvait dans des lieux inconnus, à la merci de quelques pilotes étrangers qui manifestaient leurs craintes par des signes non équivoques. L'infériorité numérique de ses troupes et l'inexpérience des localités le déterminèrent à rabattre du côté de Damiette, dans l'espoir qu'il lui arriverait du secours pendant un combat que l'approche des ennemis rendait inévitable. En effet leurs barques étant entrées dans le canal où naviguaient les Français, les deux flottilles furent bientôt en présence. Andréossy fit alors diminuer de voiles et attacher fortement les bâtimens les uns aux autres, afin de présenter une masse capable de résistance. Tout-à-coup les Égyptiens qui voguaient parallèlement avec les barques françaises poussent mille clameurs barbares auxquelles se mêlent les sons aigus d'un grand nombre d'instrumens de cuivre et les éclats assourdissans du tambourin. A cet

effroyable vacarme succède une vive fusillade. Les Français, sans s'étonner de tant de bruit, ripostent par un feu de file bien nourri et par plusieurs coups de canon. Cette attitude imposante au milieu d'une profonde obscurité intimida l'ennemi qui, cessant de marcher à la hauteur de la flottille, se contenta d'en harceler la queue jusqu'au mouillage de Minieh.

Là, recommencèrent de plus belle les hurlemens et la musique barbare qui avaient accompagné la première attaque. Ces demi-sauvages s'avisèrent d'un stratagème qui aurait pu leur réussir s'ils avaient eu affaire à des adversaires moins expérimentés; ils approchèrent de terre comme pour débarquer, espérant que ce mouvement engagerait les Français à quitter leurs djermes; mais Andréossy devina la ruse : ses troupes, immobiles sur les bâtimens, ne répondirent aux clameurs des Égyptiens que par une fusillade soutenue : le général fit redoubler les décharges de mous-

queterie et d'artillerie, afin que le bruit des explosions, au milieu du silence nocturne, arrivât jusqu'à Damiette, et fît connaître le danger de sa position. Cette attente ne fut point trompée. Une patrouille du général Vial, en observation aux environs du lac, avertie par le bruit, accéléra sa marche, et parvint bientôt sur le théâtre de l'action. Les ennemis ne l'attendirent pas : au moment où la lune se levait, ils se décidèrent à la retraite et disparurent. On les vit de nouveau le 8 octobre : quoique leurs forces fussent plus considérables, ils échouèrent encore dans leur tentative : le feu de la flottille, soutenu par une pièce de huit, jeta la confusion au milieu d'eux, et le désordre se termina par une fuite précipitée.

Pendant ce temps le général Dugua, qui avait ordre de combiner ses mouvemens avec ceux de la flottille, n'était point resté dans l'inaction. Il commença par faire une nouvelle démarche pacifique auprès de Hassan-Toubar:

le scheick répondit : « Je ne veux voir les » Français ni de près, ni de loin ; s'ils me » donnent la certitude de me laisser tranquille » chez moi, au bourg de Mensaleh, je leur » paierai le tribut que je payais aux Mamé- » loucks ; mais je ne veux avoir avec ces in- » fidèles aucune communication. » Après une réponse aussi positive, le général Du- gua ne perdit plus de temps à délibérer. Il détacha une forte colonne sous la conduite du général Damas qui se porta rapidement vers le bourg de Mensaleh ; un rassemblement de fellahs et d'Arabes voulut en vain s'op- poser à la marche des troupes ; après un com- bat peu sérieux, les insurgés se dispersèrent, et la colonne entra dans le bourg sans rencon- trer d'autres obstacles. Hassan-Toubar, qui avait dirigé lui-même les attaques contre la flottille, était absent de Mensaleh lorsque les Français en prirent possession : la prise de ce point capital le mit dans l'impuissance d'agir

avec succès; ses barques errantes le portèrent d'île en île jusqu'à l'ancienne bouche pélusiaque. Andréossy fit sa jonction avec la colonne du général Damas: des postes militaires furent établis tant à Mensaleh qu'à Matarieh, et sous leur protection, la flottille put croiser dans le lac avec sécurité.

Le général Andréossy, maître de la navigation, compléta la reconnaissance de ces parages. La profondeur moyenne du lac est de trois pieds; il abonde en poisson; l'entrée des bouches est fréquentée par des marsouins. Malgré la communication immédiate avec la mer, l'eau de ce lac immense n'est pas salée dans tous les points; elle est saumâtre dans quelques endroits et potable dans d'autres. Sur le rivage se trouvent les ruines de Tennis, Touna, San, et celles de Péluse; à l'extrémité orientale, entre les dunes et la Méditerranée, quelques colonnes couchées sur une plaine nue et stérile, voilà ce qui reste aujourd'hui

de cette dernière ville, jadis considérable, sous les murs de laquelle Pompée rencontra la trahison et la mort.

Comme Hassan-Toubar ne jouera plus qu'un rôle insensible dans les événemens qui vont se succéder, on peut, afin de ne plus revenir à lui, faire connaître dès à présent la soumission à laquelle il dut se résigner après plus d'un mois de courses en sens divers sur les eaux dont il était naguère l'absolu souverain. Surpris dans un piége adroit, le scheick fut enfermé au château du Caire. Bonaparte le rendit à la liberté au bout de quelque temps, et depuis lors les Français n'eurent pas d'allié plus fidèle que Hassan-Toubar.

CHAPITRE XV.

Révolte du Caire.

(An VII. — 1798.)

Les provinces de la Basse-Égypte étaient sans cesse agitées. La révolte courait de village en village, et les troupes françaises, continuellement occupées à la poursuivre, la terrassaient toujours sans la détruire.

L'armée opposait-elle la patience aux injures? les Égyptiens traitaient cette modération de faiblesse. Faisait-elle des exemples terribles? ils ne respiraient que vengeance.

La manière dont les villages sont construits, est très-favorable aux soulèvemens. La plupart, entourés de murailles, peuvent se défendre. Les maisons sont fort basses; un ca-

valier les dépasse de la tête : celles qui sont voisines des murs ont un peu plus d'élévation et offrent aux assiégés un point avantageux pour tirer sur les assiégeans.

Quel que fût le respect dont le culte mahométan était honoré, les prêtres de la contrée, mollahs et imans, prêchaient une levée en masse contre les Français, promettant le ciel aux vrais croyans qui succomberaient dans cette sainte entreprise.

Ces prédications ne pouvaient manquer leur effet sur un peuple ignorant, fanatique et naturellement enclin au pillage. Le massacre des courriers, les brigandages de toute espèce reprirent vigueur. Chaque jour on apportait au général en chef la nouvelle de quelque soulèvement.

Les généraux Menou et Marmont avaient failli d'être assassinés dans le village de Cafr'schabbas, qu'ils ne purent réduire qu'en le livrant aux flammes.

Une nuée d'Arabes avait osé tenter de s'emparer de Damiette.

Les généraux Vial, Lannes, Murat, Lanusse, tous les gouverneurs de provinces, enfin, se trouvaient dans la nécessité de courir sans cesse d'un point à un autre pour réprimer des séditions toujours renaissantes.

Ces agitations partielles n'étaient que le prélude du grand mouvement qui se préparait au Caire, et qui éclata le 21 octobre (30 vendémiaire).

Dès la pointe du jour quelques rassemblemens se formèrent dans les rues; ils grossirent peu à peu et se portèrent en masse vers la demeure du cadi Ibrahim Ehctem-Efendy. Vingt personnes des plus marquantes lui sont députées. Le vénérable vieillard demande le motif qui les amène. Ils se plaignent d'une mesure fiscale que vient de prendre le chef de l'armée française relativement aux propriétés : ils invitent le magistrat à les suivre

chez Bonaparte afin d'obtenir l'abrogation de cette mesure. Ehctem-Efendy se rend à leurs désirs et monte à cheval; mais voyant la multitude qui l'accompagne, il fait observer que ce n'est point dans cette attitude qu'on présente une supplique. « Chez Bonaparte! » lui crie-t-on de tous côtés. Alors il descend de cheval et veut rentrer dans sa maison. La populace, armée de bâtons et de pierres, fond sur le faible vieillard, le renverse, et assomme aussi les gens qui composent sa suite.

Dans les émeutes populaires, le sang versé double la soif d'en répandre.

Cette foule se porte dans tous les quartiers en poussant des cris de rage. Les Français qu'elle rencontre sont mis en pièces. La maison du général Cafarelli est assaillie et pillée; lui-même était absent, mais deux officiers du génie y périssent massacrés.

Bientôt la ville entière est soulevée: tous les habitans parcourent les rues avec des fusils

sans doute préparés à cet effet, et ne demandent que carnage.

A la première nouvelle de ce désordre, le général Dupuy, commandant de la place, sort de son hôtel à la tête de quelques dragons qui s'y trouvaient de piquet; il arrive dans une rue obstruée de mutins et les engage à se retirer. Un coup de tromblon, tiré dans ce moment par un chef de bataillon turc, les fait entrer en fureur : ils ne répondent au général que par des hurlemens et des menaces. Celui-ci se décide alors à les charger; il s'élance au milieu de cette populace et s'ouvre un passage sanglant. Mais au moment où il lève le bras pour secourir un des siens, il reçoit sous l'aisselle un coup de lance qui lui coupe l'artère : huit minutes après il avait cessé de vivre.

Le canon d'alarme gronde; la générale est battue. Les Français se rassemblent au château. A mesure qu'ils arrivent, le général Bon,, qui a pris le commandement, les dirige par déta-

chemens nombreux sur les principaux points occupés par les révoltés. Plus de quinze mille de ces insensés, poursuivis la baïonnette dans les reins, se réfugient dans la grande mosquée dite d'El-Héazar et en barricadent toutes les avenues.

Averti par le canon d'alarme, Bonaparte accourt de l'île de Roudah avec ses guides; il prend des mesures afin de couper les communications entre les divers quartiers où sont postés les rebelles.

La nuit, tant redoutée des Orientaux, amène un moment de calme : le général Dommartin a ordre de profiter des ténèbres pour dresser une batterie. Quatre bouches à feu sont placées sur le revers du Mokatam, à cent cinquante toises de la grande mosquée, entre la Quoubbeh et la citadelle.

On apprend que cinq mille paysans s'avancent vers la ville : le général de Vaux marche à eux et les oblige à se retirer avec perte.

De leur côté, les Arabes volaient au secours de la révolte. La cavalerie du général Dumas, envoyée pour battre la plaine, les refoula dans le désert.

L'aide-de-camp Sulkowski, allant faire une reconnaissance, est attaqué par la populace d'un faubourg : son cheval glisse, le malheureux officier tombe, on l'égorge.

Au point du jour, les bataillons s'ébranlent dans diverses directions ; leurs efforts triomphent d'une résistance opiniâtre. A huit heures du matin, il ne reste plus que la grande mosquée à emporter.

Bonaparte fait sommer ceux qui l'occupent de mettre bas les armes. Par son ordre, le divan, les principaux scheicks, les docteurs de la loi, se présentent aux barricades avec des paroles de réconciliation : ils sont accueillis à coups de fusils. Cette démarche est regardée comme un signe d'impuissance, et la révolte lève un front plus insolent : elle répond par des in-

vectives outrageantes à de nouvelles propositions du général en chef. Alors le signal terrible est donné. La citadelle et les batteries du général Dommartin font pleuvoir sur la grande mosquée une grêle de bombes, d'obus et de boulets, qui portent la mort avec l'effroi au milieu des révoltés. Une circonstance extraordinaire vient seconder les Français, et jeter dans l'esprit des Égyptiens une terreur superstitieuse : l'air s'obscurcit de nuages ; le tonnerre mêle ses détonations lointaines au bruit du canon. Les rebelles frémissent à cette voix céleste ; leur courage chancelle. Voyant la foudre de Dieu et des hommes sur leurs têtes, consternés, éperdus, ils poussent des cris lamentables et demandent à capituler.

« Vous avez refusé ma clémence quand je » vous l'offrais, répond le général en chef, » l'heure de la vengeance est sonnée : vous » avez commencé, c'est à moi de finir. »

Réduits au désespoir, ces malheureux ten-

tent une sortie ; de tous côtés ils rencontrent les baïonnettes des grenadiers, sur lesquelles ils viennent chercher le trépas.

Enfin, ils jettent leurs armes et se rendent à discrétion, implorant la miséricorde des Français et poussant leur cri de détresse : *Amman!*

Bonaparte se laisse fléchir ; les principaux meneurs suffisent à sa justice : onze d'entre eux sont condamnés à mort ; six seulement subissent le dernier supplice. Leurs têtes, suivant l'usage du pays, sont promenées au bout d'une pique dans toutes les rues du Caire.

Trois mille cadavres attestent le pouvoir et la vengeance des Français. De leur côté, ils ont perdu près de trois cents hommes, dont plusieurs appartenaient à l'administration, et dont un plus grand nombre étaient des blessés de la division Reynier, qui furent massacrés aux portes du Caire.

Bonaparte abolit le divan et assujettit la province au régime militaire.

Le 24 octobre, une proclamation des gens de loi de la capitale apprit à toute l'Égypte le châtiment des révoltés en même temps que leur crime : elle contenait, entre autres choses, ces paroles remarquables : « Savoir faisons » aux habitans des provinces qu'il est arrivé » quelque désordre, dans la ville du Caire, » de la part de la populace et des méchans » qui se sont mêlés avec elle; ils ont mis la » désunion entre les troupes françaises et les » sujets, et cela a occasioné la mort de beau» coup de Musulmans. Mais la main bienfai» sante et invisible de Dieu est venue bientôt » apaiser la sédition, et par notre intercession » auprès du général en chef Bonaparte, les » malheurs qui devaient suivre la révolte ont » été arrêtés. Il a empêché les troupes de » brûler la ville et de la piller, car il est plein » de sagesse, bienfaisant et miséricordieux

» envers les Musulmans; il est le protecteur
» particulier des pauvres, et sans lui tous les
» habitans du Caire n'existeraient plus. »

Une autre proclamation fut publiée le même jour par les imans; elle avait pour but de paralyser les écrits que l'ennemi faisait circuler parmi les Égyptiens, écrits dans lesquels on représentait la France comme en guerre avec le Grand-Seigneur, et où l'on excitait le peuple à s'armer contre les destructeurs de la religion de Mahomet.

« Vous n'ignorez pas, disaient les imans,
» que les Français ont été de tout temps,
» parmi les nations européennes, les seuls
» amis des Musulmans et de l'islamisme, et les
» ennemis des idolâtres et de leurs supersti-
» tions; ils sont les fidèles et les zélés alliés de
» notre seigneur le sultan; toujours prêts à
» lui donner des témoignages de leur affection
» et à venir à son secours, ils aiment ceux qui
» l'aiment, et sont les ennemis de ses enne-

» mis; ce qui est la cause de la haine qui
» existe entre eux et les Russes, qui méditent
» la prise de Constantinople, et emploient
» tous les moyens que la ruse et l'astuce
» peuvent leur fournir pour envahir le pays
» de l'islamisme; mais l'attachement des Fran-
» çais pour la Sublime-Porte, et les puissans
» secours qu'ils lui donneront, confondront
» leurs mauvais desseins. Les Russes désire-
» raient s'emparer de Sainte-Sophie, et des
» autres temples dédiés au culte du vrai Dieu,
» pour en faire des églises consacrées aux exer-
» cices profanes de leur perverse croyance;
» mais, s'il plaît au ciel, les Français aideront
» notre seigneur le sultan à se rendre maître
» de leur pays et à en exterminer la race. »

La terreur que jeta dans l'Égypte l'issue de la révolte du Caire, étouffa pour long-temps l'esprit de rébellion. Désormais le peuple des villes, plus tranquille, souffrit sans murmurer la domination étrangère; il s'attacha même

par degrés aux ennemis des Mameloucks.

Bonaparte, satisfait de ce retour à de meilleurs sentimens, et du calme profond qui régnait depuis deux mois dans la capitale, voulut lui restituer le divan dont il l'avait privée, et donner, pour ainsi dire, à l'Égypte une assemblée représentative : soixante scheicks principaux des provinces y furent appelés : parmi eux l'on devait choisir un comité permanent, chargé d'administrer le pays et de rendre la justice aux habitans. Un commissaire français lui fut adjoint avec voix délibérative : ses fonctions étaient surtout de servir d'intermédiaire entre le divan et l'armée.

L'extrait de la proclamation qui accompagna le rétablissement de ce corps fera ressortir la politique dont Bonaparte se servait pour soumettre l'Égypte, après l'avoir vaincue :

« Faites connaître au peuple que, depuis
» que le monde est monde, il est écrit qu'a-
» près avoir détruit les ennemis de l'islamisme,

» fait abattre les croix, je viendrai remplir la
» tâche qui m'a été imposée. Faites voir au
» peuple que dans le saint livre du Coran,
» dans plus de vingt passages, ce qui arrive
» a été prévu, et ce qui arrivera est égale-
» ment expliqué.

» Je pourrais demander à chacun de vous
» compte des sentimens les plus secrets de son
» cœur; car je sais tout, même ce que vous
» n'avez dit à personne. Mais un jour viendra
» que tout le monde verra avec évidence que
» je suis conduit par des ordres supérieurs,
» et que tous les efforts humains ne peuvent
» rien contre moi. Heureux ceux qui, de bonne
» foi, seront les premiers à se mettre avec
» moi ! »

Dans les deux mois qui suivirent cette sanglante révolte, de nouveaux liens se formèrent entre les Français et les Égyptiens; la capitale s'orna des arts de l'Europe et s'enrichit de son industrie : un palais du bey et ses

jardins furent métamorphosés en *Tivoli*, et offrirent, dans leur enceinte spacieuse, les plaisirs et les commodités des établissemens de ce genre. Des salles de jeu, de billard, un café, un restaurant, un cabinet de lecture, des orchestres pour les danses, des feux d'artifice, présentaient sur les bords du Nil tous les agrémens des rives de la Seine. Deux journaux, *la Décade Égyptienne* et *le Courrier d'Égypte*, furent même imprimés au Caire, et essayèrent de rallumer le flambeau éteint des sciences. Le commerce prenait une activité jusqu'alors inconnue parmi les apathiques habitans de la plus féconde des contrées. Des fonderies, des usines, des manufactures, créées par les soins de Conté, chef des aérostiers, multiplièrent les produits de l'industrie européenne; Champy ouvrit des ateliers destinés à la fabrication de la poudre à canon; et, sur les hauteurs du Mokatam, des moulins

à vent tournèrent pour la première fois aux yeux surpris des Égyptiens.

On fait des conquêtes plus durables par les arts que par les armes.

CHAPITRE XVI.

Firman du Grand-Seigneur. — Prise de Suez.
(An VII. — 1798.)

BLOQUÉ, pour ainsi dire, dans l'Egypte, Bonaparte ne connaissait pas encore d'une manière positive les intentions de la sublime Porte. En débarquant, il s'était empressé de proclamer qu'il voulait vivre en paix avec les Turcs, et sa conduite ultérieure prouvait la sincérité de ses paroles. Il avait de plus obtenu du Directoire la promesse d'envoyer Talleyrand de Périgord à Constantinople, afin d'entretenir la bonne intelligence qui régnait alors entre les deux puissances. Ce diplomate devait éprouver peu de difficultés pour remplir

l'objet de sa mission. En enlevant l'Égypte aux Mameloucks qui eux-mêmes l'avaient usurpée sur les Turcs, Bonaparte ne causait à ceux-ci qu'un faible dommage, qui pouvait être aisément compensé par des avantages plus réels. Le Directoire tint mal sa promesse. Talleyrand resta à Paris, et les manœuvres machiavéliques des Anglais auprès du divan n'éprouvèrent aucune opposition. Les agens de la Grande-Bretagne avaient déterminé la Porte à déclarer la guerre aux Français : Bonaparte en fut instruit en même temps que tout l'Orient, par un firman de Sa Hautesse. L'importance de ce document nous engage à en donner les fragmens les plus remarquables.

« Au nom de Dieu clément et miséricor-
» dieux, gloire au Seigneur, maître du monde,
» salut et paix sur notre prophète Mahomet,
» le premier et le dernier des prophètes ; sur sa
» famille et sur les compagnons de sa mission.

» Le peuple français (Dieu veuille détruire
» leur pays de fond en comble, et couvrir
» d'ignominie leurs drapeaux) est une nation
» d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein.
» Ils nient l'unité de cet Être-Suprême qui a
» créé le ciel et la terre; ils ne croient point
» à la mission du prophète, destiné à être
» l'intercesseur des fidèles au jugement der-
» nier, ou, pour mieux dire, ils se moquent
» de toutes les religions ; ils rejettent la
» croyance d'une autre vie, de ses récom-
» penses et de ses supplices; ils ne croient ni
» à la résurrection des corps, ni au jugement
» dernier, et ils pensent qu'un aveugle hasard
» préside à leur vie et à leur mort ; qu'ils doi-
» vent leur existence à la pure matière, et,
» qu'après que la terre a reçu leurs corps, il
» n'y a plus ni résurrection, ni compte à
» rendre, ni demande, ni réponse.

» En conséquence, ils se sont emparés des
» biens de leurs temples; ils ont dépouillé

» leurs croix, leurs ornemens, et ils ont
» chassé leurs vicaires, leurs prêtres et leurs
» religieux.

» Les livres divins, inspirés aux prophètes, » ne sont, à leur dire, que mensonges et impostures, et ils regardent le Coran, l'Ancien-Testament et l'Évangile, comme des fables. » Les prophètes tels que Moïse, Jésus et Mahomet, ne sont, selon eux, que des hommes » comme les autres, qui n'ont jamais eu de » mission, et qui n'ont pu en imposer qu'à » des ignorans. Ils pensent que les hommes, » étant nés égaux, doivent être également » libres; que toute distinction entre eux est » injuste, et que chacun doit être le maître de » son opinion et de sa manière de vivre.

» C'est sur d'aussi faux principes qu'ils ont » bâti une nouvelle constitution et fait des » lois auxquelles a présidé l'esprit infernal. » Ils ont détruit les fondemens de toutes les » religions; ils ont légitimé tout ce qui était

» défendu; ils ont laissé un libre cours aux » désirs effrénés de la concupiscence; ils se » sont perdus dans un dédale d'erreurs inex- » tricable; et, en égarant la vile populace, ils » en ont fait un peuple de pervers et de scé- » lérats.

» Un de leurs principes diaboliques est de » souffler partout le feu de la discorde, de » mettre la désunion parmi les souverains, de » troubler les empires, et d'exciter les sujets à » la révolte par des écrits mensongers et so- » phistiques, dans lesquels ils disent avec im- » pudence : Nous sommes frères et amis; les » mêmes intérêts nous unissent, et nous avons » les mêmes opinions religieuses.

» Ensuite viennent de futiles promesses ou » des menaces inquiétantes; en un mot, ils » ont appris à distiller le crime et à se servir » habilement de la fraude et du parjure. Ils se » sont enfoncés dans une mer de vices et d'er- » reurs; ils se sont réunis sous les drapeaux

» du démon, et ils ne se plaisent que dans le
» désordre, ne suivant que les inspirations
» de l'enfer. Leur conscience n'est jamais
» troublée par les remords et la crainte de
» faire le mal.

» Aucun dogme, aucune opinion religieuse
» ne les réunit; ils regardent le larcin et le
» pillage comme un butin légal, la ca-
» lomnie comme la plus belle éloquence, et
» ils ont détruit tous les habitans de la France,
» qui n'ont pas voulu adopter leurs nouveaux
» et absurdes principes.

» Toutes les nations européennes ont été
» alarmées de leur audace et de leurs forfaits,
» et alors ils se sont mis à aboyer comme des
» chiens, à hurler comme des loups, et, dans
» leur rage, ils se sont jetés sur tous les royau-
» mes et sur toutes les républiques, pour dé-
» truire leurs gouvernemens et leur religion,
» pour enlever leurs femmes et leurs enfans.
» Des rivières de sang ont abreuvé la terre,

11*

» et les Français ont enfin réussi dans leurs
» criminels desseins, vis-à-vis de quelques
» nations qui ont été forcées de se soumettre.

» O vous donc, défenseurs de l'Islamisme !
» O vous, héros protecteurs de la foi! O vous,
» adorateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la
» mission de Mahomet, fils d'Abd-Allah, réu-
» nissez-vous et marchez au combat sous la
» protection du Très-Haut ! Ces chiens enra-
» gés s'imaginent sans doute que le peuple
» vrai croyant ressemble à ces infidèles qu'ils
» ont combattus, qu'ils ont trompés, et à qui
» ils ont fait adopter leurs faux principes. Mais
» ils ignorent, les maudits, que l'Islamisme est
» gravé dans nos cœurs et qu'il circule dans
» nos veines avec notre sang. Nous serait-il pos-
» sible d'abandonner notre sainte religion,
» après avoir été éclairés de sa divine lumière?
» Non, non! Dieu ne permettra pas que nous
» soyons un instant ébranlés; nous serons fidè-
» les à la foi que nous avons jurée. Le Très-

» Haut a dit dans le livre de la vérité : *Les vrais » croyans ne prendront jamais les incrédules » pour amis*. Soyez donc sur vos gardes ; mé» fiez-vous des piéges et des embuches qu'ils » vous tendent, et ne soyez effrayés ni de leur » nombre, ni de leurs vêtemens hideux. Le » lion ne se met point en peine du nombre » de renards qui méditent de l'assaillir, » et le faucon ne s'effraie point d'un essaim » de corbeaux qui croassent contre lui.

» Grâce au ciel, vos sabres sont tranchans, » vos flèches sont aiguës, vos lances sont per» çantes, vos canons ressemblent à la foudre, » et toutes sortes d'armes meurtrières, ma» niées par d'habiles cavaliers, sauront bien» tôt atteindre l'infidèle et le précipiter dans » les flammes de l'enfer. N'en doutez pas, le » ciel est pour vous, l'œil de Dieu veille à » votre conservation et à votre gloire. Avec la » puissante protection du prophète, ces ar» mées d'athées se dissiperont devant vous et

» seront exterminées. Cette heure va bientôt
» sonner.

» Gloire au Seigneur des mondes! »

Bonaparte apprécia d'un coup-d'œil tous les dangers de sa position, et dès-lors l'expédition de Syrie fut résolue. Il savait dès long-temps que le pacha de Saint-Jean-d'Acre rassemblait des forces, et comme il avait échoué dans toutes ses tentatives de négociations avec ce chef musulman, il roulait, depuis quelques mois, le projet d'aller dissiper dans son berceau l'orage qui menaçait sa conquête. Dans cette vue, il avait pris des dispositions pour s'assurer de l'isthme de Suez. Par son ordre un fort s'élevait à Catieh, aux confins de l'Egypte et de la Syrie, non loin de la Méditerranée, tandis que le général Bon s'emparait du port de Suez, sur la mer Rouge, à l'autre extrémité de l'isthme.

Dans le même temps, le général en chef faisait construire des fortifications au Caire, à

Alexandrie, à Damiette et dans les principales villes qui étaient au pouvoir des Français : un petit nombre de soldats, protégés par ces retranchemens, devaient suffire pour maintenir la population, durant une expédition lointaine.

Le firman du Grand-Seigneur vint justifier ces mesures, et Bonaparte eut lieu de s'applaudir de sa prévoyance. Il écrivit néanmoins encore à Djezzar, pour l'engager à faire cause commune avec lui contre les Mameloucks ; le pacha ne voulut pas même que l'envoyé français quittât le vaisseau qui l'avait amené, et il ne lui donna que quelques heures pour s'éloigner de Saint-Jean-d'Acre[1].

[1] Cette mission avait été confiée au capitaine Beauvoisin. L'importance que Bonaparte attachait à sa réussite se montra dans le mauvais accueil qu'il fit à son émissaire, lorsque celui-ci vint lui apprendre que le pacha ne lui avait pas même permis de descendre à terre. L'adjudant-

Pendant que les préparatifs de l'expédition de Syrie se poussaient avec activité, Bonaparte fit un voyage à Suez, dans le dessein de reconnaître l'ancien canal qui joignait la mer Rouge à la Méditerranée. Plusieurs membres de l'Institut l'accompagnèrent dans cette exploration. Ils trouvèrent en effet les traces d'un canal à deux lieues et demie au nord de Suez; ils suivirent son lit durant l'espace de quatre heures, jusqu'aux lacs Ammers, où il échappe à l'investigation : son existence se révèle de nouveau dans l'oasis d'Houareb, à quelques lieues de Belbeïs. Les sables immenses et toujours mouvans du désert ont enseveli les

général Beauvais qui avait rendu de grands services à l'armée, encourut la disgrâce de Bonaparte pour avoir essayé de prendre la défense du capitaine. Ces deux militaires, renvoyés en France à cette occasion, furent pris par les Turcs dans la traversée et enfermés aux Sept-Tours.

autres vestiges de ce monument des anciens maîtres de l'Egypte. Les savans qui étaient avec Bonaparte s'accordèrent à rapporter la confection de ces travaux au temps des califes Fatimites; mais l'insuffisance des recherches ne leur permit pas de décider si réellement le canal avait servi de communication entre les deux mers.

Bonaparte profita de son voyage pour visiter les *sources de Moïse;* c'est là, suivant la tradition du pays, que le législateur des Hébreux fit jaillir d'un rocher des eaux vives et limpides. Le général français, après avoir traversé la mer Rouge, par un gué praticable à marée basse, gagna cet endroit situé à trois quarts de lieue de la côte; il vit huit sources s'échapper, en bouillonnant, du sommet de quelques monticules de sable : l'eau en est potable, quoique un peu saumâtre.

A son retour, comme la marée haute couvrait le gué où il avait passé le matin, il re-

monta vers le fond du golfe pour trouver un autre passage. Les guides ayant mal calculé la hauteur du flux, Bonaparte était submergé, si un de ses soldats ne l'eût pris sur ses épaules, et ne l'eût emporté rapidement; peu s'en fallut qu'il ne subît le sort du Pharaon dont jadis cette mer engloutit les armées.

Sur ces entrefaites, Ibrahim-Bey et Djezzar se préparaient à reconquérir l'Égypte: ils appelaient, au nom du sultan, toutes les populations d'alentour à la défense de l'Islamisme, et déjà même leur avant-garde s'était avancée jusqu'au fort d'El-Arich, à quelques lieues de Catieh. Bonaparte n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle qu'il reprit le chemin du Caire. Il réunit dans cette ville les forces nécessaires à son projet, et marcha sans délai vers un ennemi qui croyait le surprendre.

---

baut; deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit; — division Bon : généraux de brigade, Vial et Rampon; deux mille quatre cent quarante-neuf; — la division Murat était formée de neuf cents hommes de cavalerie.

L'artillerie en comprenait mille trois cent quatre-vingt-sept; le génie, les guides, les dromadaires formaient huit cent vingt-huit hommes.

Ce dernier corps devait sa création à Bonaparte, et il contribua puissamment à contenir les Arabes. Ayant observé que l'impossibilité de poursuivre ces pillards vagabonds dans les déserts, faisait perdre aux Français le fruit des combats qu'ils leur livraient journellement, le général en chef choisit un certain nombre d'hommes agiles et intrépides, auxquels il donna des dromadaires pour montures. Chacun de ces animaux portait deux soldats et de plus, au besoin, des vivres pour plusieurs jours. Dès qu'un corps d'Arabes avait pris la fuite,

on mettait les dromadaires à ses trousses, et il était rare qu'il échappât à leur agilité.

Cette heureuse innovation effraya les Bédouins, et depuis ils furent moins hardis à s'approcher des postes français.

Avant de partir pour la Syrie, Bonaparte avait fait la répartition des troupes restées en Égypte, de manière à assurer la tranquillité des diverses provinces. Desaix était dans la Haute-Égypte. Le commandement d'Alexandrie fut confié à Marmont; celui du Caire, à Destaing; la province dépendante de cette capitale fut régie par le général Dugua; Menou fut nommé gouverneur de Rosette. Belliard, Lanusse, Fugières, Leclerc, Zayonscheck, généraux, Almaire et Boyer, adjudans-généraux, gouvernèrent les autres provinces.

La division Reynier formait l'avant-garde de l'armée de Syrie. Le 6 février, elle quitta Catieh, et trois jours après elle se trouvait devant El-Arich. Pendant cette longue marche

sur un sable brûlant, les Français avaient supporté avec une courageuse patience les supplices de la chaleur et de la soif; en arrivant ils n'éprouvèrent plus que le besoin de combattre.

El-Arich se compose d'un village et d'un fort. Tandis que le général Lagrange tourne le fort et place deux pièces de canon sur une hauteur qui le domine, le général Reynier fait attaquer le village. Après avoir éprouvé une résistance opiniâtre, les Français escaladent les murs; mais c'était dans l'intérieur que le péril devait être plus grand; toutes les maisons étaient crénelées : il en sortait un feu meurtrier dont les effets étaient secondés par la chute des pierres et des matières enflammées que les Syriens faisaient pleuvoir sur les Français engagés dans des rues étroites.

Le courage des troupes s'accroît avec les obstacles; le village est pris et subit la vengeance du soldat irrité.

Le fort résistait toujours ; le général Reynier, n'ayant pas l'artillerie suffisante pour le forcer, se contenta de le bloquer étroitement, en attendant le corps d'armée.

Dès le premier jour de son arrivée, Reynier avait aperçu un corps de Mameloucks qui attendait de Ghazah un convoi pour El-Arich ; ce corps grossit considérablement jusqu'au 15. La division Kléber étant venue sur ces entrefaites, les deux généraux résolurent d'aller surprendre l'ennemi dans son camp. Ce coup de main eut tout le succès que l'on pouvait désirer ; attaqués à l'improviste dans les ténèbres, les Mameloucks ne purent opposer qu'une faible résistance ; ceux qui échappèrent au carnage prirent la fuite, et le convoi resta au pouvoir des Français.

Le surlendemain Bonaparte parut devant El-Arich avec le parc et le reste de l'armée ; une batterie qu'il fit élever eut bientôt ouvert

une brêche praticable. Le 19, la garnison n'eut d'autre ressource que de se rendre.

L'armée prit quatre jours de repos autour de la place; le 22 elle se remit en marche. Les divisions Kléber et Murat formaient l'avant-garde; égarées par la perfidie ou l'ignorance de leurs guides, elles errèrent pendant deux jours dans toutes les directions, sans trouver d'eau pour étancher la soif ardente qui les dévorait. Des Arabes, que le hasard leur fit rencontrer, les conduisirent à Kan-Jounes, où elles eussent dû coucher dès la première journée. Les divisions Bon et Lannes, qui s'étaient égarées sur les traces de l'avant-garde, arrivèrent presqu'en même temps, également exténuées de fatigue et de soif. Heureusement on trouva à Kan-Jounes, un corps de Mameloucks qui prit la fuite à l'approche de l'armée. Le camp qu'ils abandonnaient était pourvu de vivres et de rafraîchissemens qui sauvèrent sans doute beaucoup de Français d'un danger

plus redoutable que ceux qu'ils affrontaient journellement dans les combats.

De Kan-Jounes, on apercevait les fertiles plaines qui entourent Ghazah. Ce fut avec ravissement que les Français, après avoir traversé soixante lieues de désert, se virent au milieu d'une contrée qui leur offrait à chaque pas de l'ombrage, de nombreux ruisseaux et toutes les richesses d'une abondante végétation. A leur gaîté, à la légèreté de leur marche, on les eût pris pour des guerriers revoyant le sol natal après la victoire.

Qui eût dit à nos vénérables aïeux qu'un jour les chants guerriers des Français républicains retentiraient dans ces mêmes plaines qu'ils arrosèrent de leur sang pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ? qui eût dit aux preux chevaliers des 12e et 13e siècles qu'une poignée d'hommes, commandés par des *vilains*, égalerait, si elle ne les surpassait, les exploits de ces masses de chrétiens que

l'Europe jeta sur l'Asie au temps des croisades ?

A deux lieues en avant de Ghazah l'avant-garde rencontra quelques pelotons de Mameloucks qui ne l'attendirent pas. La ville elle-même, quoique fortifiée, ouvrit ses portes sans résistance et fut, par conséquent, traitée avec la plus grande douceur. On y trouva des munitions considérables de guerre et de bouche, qui suppléèrent fort à propos aux convois que l'on attendait de Catieh, et qui se trouvaient retardés de plusieurs jours de marche.

Il fallut encore rentrer dans les déserts. De Ghazah à Jaffa, ce n'est qu'une immense plaine de sable semée de monticules de même nature élevés par les vents; l'artillerie surtout eut beaucoup de peine à les franchir. La blancheur de ce sol mobile déchirait les yeux des soldats et occasiona un grand nombre d'ophtalmies.

Jaffa (l'ancienne Joppé) est une ville

moyenne entourée de figuiers, d'orangers, et rafraîchie par un grand nombre de fontaines. Son petit port présente des dangers pendant neuf mois de l'année, et ses moyens de défense consistaient alors dans un faible mur sans fossé; mais sa garnison, mue par le fanatisme, par la haine et par ce mépris que tous les Orientaux musulmans portent aux Européens, n'en résolut pas moins de résister jusqu'à la dernière extrémité.

Arrivé, le 3 mars, devant Jaffa, Kléber en avait commencé l'investissement; les ordres du général en chef le firent remplacer par les divisions Bon et Lannes. La division Kléber, formant l'avant-garde, dut se porter en avant pour couvrir le siége. Elle prit position à deux lieues de-là, sur la route de Saint-Jean-d'Acre (ancienne Ptolémaïs.)

Le 4 mars, Murat reconnut la place et ses environs, malgré le feu des remparts et des forts de la ville. D'après son rapport,

Bonaparte fit ses dispositions pour battre en brêche les parties les plus élevées et les moins accessibles des fortifications. Il y a lieu de présumer que son projet était en cela d'attirer l'attention de l'ennemi sur les points menacés, et de diriger une autre attaque sur ceux qui se trouveraient négligés.

Le 7, Bonaparte somma le commandant de se rendre; celui-ci, pour toute réponse, fit couper la tête au Turc qu'on lui avait envoyé en parlementaire. Alors les batteries commencèrent un feu si bien nourri qu'à quatre heures du soir la brêche était praticable. L'assaut est ordonné. Les Français s'élancent avec intrépidité; les assiégés les reçoivent avec un courage égal; on se bat corps à corps; Lejeune, chef de la vingt-deuxième demi-brigade, périt sur la brèche. Sa mort est vengée. Les Français redoublent d'efforts et pénètrent dans la ville.

Au même instant, la division Bon obtenait

le même succès avec beaucoup moins de peine. Quelques soldats avaient reconnu la possibilité d'entrer dans la place en tournant la partie des retranchemens qui plonge dans la mer. Ils appellent leurs camarades et, se mettant à l'eau jusqu'aux aisselles, ils arrivent de l'autre côté de la muraille.

Cernés de toutes parts, les assiégés refusent encore de se rendre, et trouvent de nouvelles forces dans leur désespoir. Du haut des maisons ils accablent leurs ennemis d'une grêle de balles et de pierres.

Une partie de la division Lannes monte alors sur les toits, et là s'engage un autre combat non moins acharné que celui qui se livre dans les rues. Enfin les Français l'emportent. La garnison, refusant toujours de mettre bas les armes, est passée au fil de l'épée, et la ville abandonnée au pillage.

Quel affreux tableau que celui du sac d'une ville, et comment les Français purent-ils ou-

blier un instant les principes d'humanité qui les avaient fait admirer et chérir par les Egyptiens? Les malheureux habitans de Jaffa eurent à subir tout ce qu'une vengeance effrénée inspire d'odieux, tout ce que la soif du sang a d'épouvatable.

Pendant trente-six heures, malgré les efforts des officiers français, on ne cessa d'entendre dans toutes les maisons des cris, des sanglots étouffés par les imprécations de la fureur. Si nos guerriers eussent éprouvé une perte considérable, s'ils avaient eu à châtier une perfidie, peut-être seraient-ils excusables; mais ils ne comptaient que trente hommes tués et deux cents blessés! mais ils avaient combattu des malheureux qui défendaient leurs foyers contre des étrangers! Tirons un voile sur des scènes aussi lugubres: elles sont heureusement rares dans les annales militaires de la France, et nous n'aurons plus à gémir d'être obligés de

remplir les devoirs imposés par l'impartialité historique que nous professons.

Mais que disons-nous ? il semble que la prise de Jaffa devait être le signal de toutes les horreurs que la guerre entraîne à sa suite. Des prisonniers nombreux avaient été faits pendant la route ; leur garde aurait employé des bras que les combats réclamaient impérieusement ; ils consommaient des vivres précieux ; les mettre en liberté c'était envoyer du renfort à l'ennemi.... Ils furent exterminés !

Les vainqueurs trouvèrent dans la place quarante pièces de canon ou obusiers, envoyés par le Grand-Seigneur à Djezzar, pacha de Syrie. Djezzar signifie *boucher* : le prince qui portait ce nom l'avait acquis par des actes de férocité inouïs jusqu'alors, même en Turquie.

La superstition put voir un effet de la justice divine dans les symptômes de peste qui se manifestèrent parmi les Français dès le lendemain du sac de Jaffa. Une fièvre épidémique

les ayant attaqués en même temps, ils la confondaient avec ce premier fléau et se crurent tous menacés d'une mort certaine. L'habile et généreux Desgenettes, chef des médecins de l'armée, parvint à rassurer le moral des soldats en s'inoculant, en leur présence, le mal dont ils étaient attaqués, et en se guérissant ensuite avec les remèdes qu'il leur prescrivait.

Le général Menou, qui venait de se faire musulman, fut nommé gouverneur de la Palestine [1]; l'adjudant-général Grézieu n'obtint le commandement de Jaffa que pour y mourir de la peste quelque temps après.

La division Kléber marchait toujours en avant-garde. Le 14 ses éclaireurs rencontrè-

[1] Il différa, sous divers prétextes, son départ pour cette destination, et ne quitta fort tard la ville de Rosette, où il s'était marié à une jolie mahométane, que pour venir, sur la frontière d'Égypte, recevoir l'armée française à son retour de Syrie.

rent un corps nombreux d'ennemis et se replièrent en toute hâte sur le gros de la division. Celles des généraux Lannes et Bon arrivèrent alors, et, se formant en carré ainsi que la première, elles culbutèrent l'ennemi sur tous les points.

Le 16 l'armée s'empara de Caïffa, au pied de ce mont Carmel si fameux dans nos livres sacrés. Les troupes de Djezzar avaient évacué la ville avec tant de précipitation qu'elles n'avaient ni détruit ni enlevé les magasins de vivres et de munitions qu'elle renfermait. Le chef d'escadron Lambert en fut nommé gouverneur.

Le 18 l'armée française parut devant Saint-Jean-d'Acre.

CHAPITRE XVIII.

Siége de Saint-Jean-d'Acre.—Bataille du Mont-Thabor. — Rentrée de l'armée française en Égypte.
(An VII. — 1799.)

SAINT-JEAN-D'ACRE est bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la Méditerranée. Les trois quarts de son enceinte sont baignés par les flots. Du côté de la terre, la place est couverte par des fortifications assez faibles en apparence, mais que leur peu d'étendue rend faciles à défendre.

Dès le premier jour de l'arrivée de Bonaparte, et tandis qu'il formait l'investissement de la ville, un événement désastreux arrivé à la flottille qui lui apportait des munitions et

des pièces de siége, dut lui faire pressentir le mauvais succès de son entreprise. Cette flottille fut enlevée par la croisière anglaise devant Caïffa. L'artillerie qu'elle portait servit à fortifier les remparts d'Acre, et fut tournée contre ceux mêmes qu'elle eût dû seconder.

Cependant le général en chef, habitué par une longue expérience à tout espérer de la valeur française, n'en résolut pas moins de pousser le siége avec toute la vigueur possible.

On avait trouvé l'ennemi posté dans les nombreux jardins qui environnent Acre. La fusillade des tirailleurs de l'avant-garde suffit pour le contraindre à se renfermer dans la place. Bonaparte fit en même temps occuper les villages de Saffet, Nazareth, Chefamer, qui dominent la route de Damas par où les assiégés eussent pu communiquer avec les partisans qu'ils avaient dans la campagne.

Ces précautions étant prises, on travailla vivement à l'ouverture de la tranchée et à l'é-

tablissement des batteries; mais les assiégés, habilement dirigés par Phelippeaux (émigré français), opposèrent tant d'obstacles à ces travaux, que l'armée eut bientôt reconnu qu'il n'en serait pas du siége d'Acre comme de celui de la ville de Jaffa prise en trois jours.

Les soldats employèrent leurs loisirs et leur industrie à se faire des logemens dans le sol dont ils occupaient la surface. En peu de temps ils eurent creusé une multitude d'habitations souterraines où l'agréable se trouvait joint à l'utile. Dans l'intérieur de ces habitations, des lits de feuilles et d'herbes sèches, des bancs de gazon, s'offraient à la fatigue. Au dehors, des fleurs et des arbustes, recueillis dans les jardins de la ville, couvraient les terres éparses retirées des fouilles. Deux ruisseaux fournissaient une eau abondante et limpide, l'un à la droite et l'autre à la gauche de ce camp souterrain. Les magasins de vivres trouvés dans Jaffa, Caïffa, Nazareth et autres

lieux, suppléaient aux convois attendus d'Égypte. Enfin l'armée n'éprouvait la privation d'aucun des objets nécessaires à la vie.

Les travaux du siége étaient poussés avec toute l'activité que comportait la pénurie des moyens d'attaque. En vain les assiégés avaient, le 26 mars, tenté une sortie dans l'intention de détruire les ouvrages commencés. Assaillis avant d'avoir eu le temps de se développer, ils s'étaient vus forcés de rentrer précipitamment dans la place.

Douze pièces de campagne et quatre obusiers élevés en batterie, commencèrent, le 28, à battre une tour qui se trouvait au milieu de la ligne de défense ennemie. A trois heures du soir la brêche parut praticable et les grenadiers demandèrent l'assaut avec tant d'instance que l'on fut obligé de céder à leurs vœux. Ils s'élancent; mais, à leur grand étonnement, ils trouvent à dix pieds de la brêche un fossé de quinze pieds de largeur, revêtu d'une bonne

contrescarpe, dont l'existence n'avait même pas été soupçonnée. Cet obstacle inattendu ne fait que ralentir le mouvement des Français sans diminuer leur ardeur. Des échelles sont placées; les grenadiers descendent dans le fossé; quelques-uns arrivent à la brêche. A leur approche, un mouvement de terreur s'était emparé des assiégés. Déjà ils abandonnaient la tour pour fuir vers le port; mais, ne se voyant point poursuivis, ils reviennent sur leurs pas, ramenés par Djezzar.

Les grenadiers n'avaient pu profiter de ce premier mouvement qu'il importait tant de saisir. Arrivés à la brêche, ils l'avaient trouvée de dix pieds de hauteur, et les troupes commandées pour les soutenir s'étaient arrêtées devant le fatal fossé, faute de moyens pour le franchir. Foudroyés par le feu de la place, écrasés par une pluie de pierres, de grenades et de matières enflammées qu'on leur lançait du haut de la tour, ils rentrèrent, en frémissant de

dépit, dans le chemin couvert. De quelle horrible surprise furent-ils frappés en voyant les Osmanlis sortir alors de leurs retranchemens pour venir couper la tête aux morts et aux blessés restés dans le fossé, afin de mériter ainsi la récompense accordée à tout soldat turc qui apporte la tête d'un ennemi! Les Français profitèrent de cette excursion imprudente pour venger la mort de leurs camarades. Peu des barbares descendus dans le fossé parvinrent à regagner la place; mais l'assaut fut manqué.

Bonaparte, convaincu par cette expérience de l'impossibilité d'enlever la ville de vive force, fit reprendre les travaux avec un surcroît d'activité.

Si cet engagement diminua quelque chose de la présomption des Français, il produisit un effet tout différent sur Djezzar et ses Turcs. Fière de sa résistance, la garnison commença à faire des sorties, toujours repoussées, il est vrai, mais dans lesquelles les assiégés, conduits

par des Anglais, réussirent quelquefois à entraver les opérations des assiégeans.

Cependant les émissaires de Djezzar semaient l'or et les proclamations dans toute la Syrie pour susciter de nouveaux ennemis aux Français. Des rassemblemens nombreux se formaient à Sour (l'ancienne Tyr), à Tabarié et principalement à Naplouse. Abdallah, pacha de Damas, généralissime de l'armée turque, levait des troupes et annonçait le projet d'exterminer les *chiens* de mécréans qui assiégeaient Saint-Jean-d'Acre.

Informé de ces mouvemens par les Druzes, peuplade chrétienne du mont Liban, amie des Français, Bonaparte envoie le général Junot en reconnaissance. Cet officier se porte sur Nazareth où des partis ennemis s'étaient montrés. De-là il marche sur Loubi. Tout-à-coup il est assailli par trois mille cavaliers. Junot n'avait avec lui que cinq cents hommes. Il en blesse ou en tue six cents à l'ennemi, lui enlève

cinq drapeaux et revient prendre position à Nazareth.

A la nouvelle de cette brillante affaire, le général en chef donne ordre à Kléber d'aller avec sa division rejoindre Junot à Nazareth. Les deux généraux réunis rencontrèrent l'armée turque, forte de huit mille hommes, à un quart de lieue de Loubi. Attaqué avec intrépidité, l'ennemi abandonne le village et est rejeté au-delà du Jourdain. Le brave Junot eut dans l'action deux chevaux et un dromadaire tués sous lui, et ses habits furent criblés de balles.

Dans son rapport, Kléber informait le général en chef qu'une armée ennemie, forte de trente à trente-cinq mille hommes, composée de Mameloucks, de janissaires, d'Arabes, de Samaritains, de Naplouzins, etc., s'était rassemblée dans la plaine de Fouli, à quatre lieues de Nazareth, d'où elle infestait les environs. Il ajoutait que le capitaine Simon,

bloqué avec cinquante hommes dans le fort de Saffet par une nuée d'Arabes, avait besoin d'être promptement secouru, et terminait en annonçant son dessein de se porter sur les derrières de l'ennemi pour tenter de surprendre son camp.

Ce rapport convainquit Bonaparte de la nécessité de frapper un coup décisif qui éloignât cette multitude de son camp, et lui ôtât l'envie de se mesurer avec les Français. Des renforts furent envoyés à Kléber. Murat eut ordre d'aller, en toute hâte, avec mille hommes d'infanterie et une pièce de canon, occuper le pont d'Iacoub, seul point par où l'ennemi pût opérer sa retraite au-delà du Jourdain.

Le général en chef se mit lui-même en marche avec la division Bon et la cavalerie, ne laissant devant Acre que les divisions Lannes et Reynier.

Arrivé sur des hauteurs qui dominent les plaines de Fouli, Bonaparte aperçoit, à trois

lieues de distance, au pied du Mont-Thabor, la division Kléber déjà aux prises avec toute l'armée turque. Deux mille Français, cernés de toutes parts, combattaient vingt-cinq mille hommes de cavalerie et dix mille d'infanterie. A cet aspect, les soldats conduits par Bonaparte voulurent s'élancer au secours de leurs compagnons. Il modère leur impétuosité et fait ses préparatifs pour le combat. Son petit corps d'armée est divisé en deux carrés dont la direction, combinée avec la position de la division Kléber, doit enfermer l'ennemi au centre d'un triangle.

Au moment d'attaquer, Bonaparte fait tirer un coup de canon dont le bruit porte aux combattans des émotions opposées. Les Turcs s'étonnent et l'incertitude ralentit leurs mouvemens; les Français devinent que le général en chef approche: « C'est Bonaparte! » s'écrient-ils tous ensemble, et de rang en rang

circule un frémissement de joie et d'espérance : ce nom semble doubler leur force.

Kléber profite de l'enthousiasme de ses soldats : prenant aussitôt l'offensive, il aborde Fouli au pas de charge et passe au fil de l'épée les Musulmans qui défendaient ce village.

En cet instant les deux colonnes arrivent sur l'ennemi ; le choc est si violent, que cette masse énorme, écrasée sur tous les points, se débande et prend la fuite dans le plus grand désordre.

Arrêtés par Murat qui occupait le pont d'Iacoub, les fuyards se jettent dans le Jourdain et le plus grand nombre y trouve la mort.

Dans cette journée, la division Kléber, composée de deux mille hommes, se battit seule depuis six heures du matin jusqu'à une heure après midi, contre toute l'armée turque. Plus de quatre mille cadavres entouraient le terrain sur lequel elle avait combattu.

Les annales militaires des nations offrent

peu d'exemples d'un aussi beau fait d'armes. Bonaparte, que l'on a voulu représenter quelquefois comme jaloux de la gloire de ses lieutenans, donna, dans son rapport au gouvernement français, tout l'honneur de cette mémorable journée à Kléber. On a pu voir cependant par notre récit que les savantes dispositions du général en chef déterminèrent la victoire que l'intrépidité du premier avait commencée.

L'armée bivouaqua sur le champ de bataille, au pied du Mont-Thabor dont le nom, jusqu'alors consacré par la piété, le fut désormais par la victoire.

Les Français, dans cette excursion, n'avaient cessé de fouler une terre sillonnée de grands souvenirs. A chaque pas on rencontrait les traces des siècles écoulés : tantôt la mémoire des patriarches hébreux se ranimait dans la pensée, tantôt celle des rois du peuple juif; ici était encore empreinte la do-

mination romaine, là tout attestait les exploits des conquérans du Saint-Sépulcre, et leurs ombres chevaleresques semblaient se lever joyeuses de saluer les héritiers de leur bravoure. Les collines, les vallons, les torrens et jusqu'aux moindres rochers, chaque objet parlait aux cœurs des Français; rien n'était muet; ce fut l'ame pénétrée d'émotions profondes que les troupes rentrèrent au camp devant Acre.

Le résultat de la journée du Mont-Thabor fut la prise d'immenses magasins de vivres et la dispersion totale des partisans de Djezzar, qui ne reparurent plus.

La nouvelle de l'arrivée à Jaffa de trois frégates françaises chargées de pièces et de munitions de siége acheva de répandre la joie parmi les Français : ils crurent toucher au moment de voir tomber les murs devant lesquels ils s'étonnaient d'être arrêtés.

Cependant les travaux étaient poussés de

part et d'autre avec une vigueur toujours croissante : des fortifications nouvelles s'élevaient comme par enchantement derrière les fortifications que l'artillerie française venait de renverser. Tantôt les assiégeans parvenaient à se loger momentanément sur la brêche et en étaient repoussés par les habiles dispositions de Phelippeaux ; tantôt l'ennemi faisait des sorties qu'il payait toujours cher, mais dans lesquelles il parvenait quelquefois à détruire des ouvrages qui avaient coûté plusieurs jours de travail. Le temps s'écoulait sans amener de résultat décisif. Les munitions des Français s'épuisaient au point que le général en chef avait accordé une prime pour chaque projectile ennemi que les soldats ramassaient. C'était un singulier spectacle de voir nos guerriers sortir de leurs habitations souterraines, à chaque volée de canon tirée des remparts, et courir après les boulets.

Le 7 mai, on aperçut du bord de la mer

un grand nombre de voiles à l'horizon. Aussitôt l'ardente imagination des Français leur persuade que c'est une flotte amie qui vient chasser les Anglais et attaquer la place par mer, tandis qu'eux-mêmes l'attaqueront par terre : allégresse universelle ! Elle ne fut pas de longue durée ; la flotte signalée apportait aux assiégés de nouveaux renforts et des vivres.

Bonaparte eut à peine reconnu les vaisseaux turcs qu'il résolut de donner un assaut général à la place, avant qu'ils y eussent débarqué les secours attendus par les assiégés. On attaque sur tous les points à la fois avec la plus grande impétuosité. Généraux, officiers et soldats rivalisent d'efforts et combattent sur la brêche. La tour est prise, les Français s'y logent, la nuit arrive, et le carnage est suspendu.

Au point du jour, le combat recommence avec plus de fureur que la veille. L'artillerie

française pratique une nouvelle brêche, et deux cents grenadiers précédés par l'intrépide général Rambaud pénétrèrent enfin dans la place en poussant des cris de victoire.

Les Turcs retranchés sur les côtés de la brêche, revenus de leur première surprise, commencent alors une fusillade terrible qui prend les assaillans en flanc et à revers, et couvre le terrain de morts et de blessés. Du palais de Djezzar, des maisons voisines et des barricades qui encombrent les rues, part un feu non moins meurtrier. Les troupes hésitent et font un mouvement rétrograde. Le général Lannes s'élance à la tête des guides pour les soutenir. Déjà il avait rallié la colonne et la reportait au combat; mais les Turcs et les marins de la flotte anglaise venaient de quitter leurs vaisseaux. Ils arrivent en masse et couvrent la brêche. Le général Lannes est renversé par un coup de feu; ses soldats l'emportent. Il était nuit; les Français épuisés de

fatigue et de besoin se battaient depuis le point du jour. De nouveaux renforts de troupes fraîches arrivaient à chaque instant à l'ennemi. Il fallut ordonner la retraite.

On a vu que deux cents grenadiers avaient pénétré dans la place; se trouvant coupés et privés de tous moyens de retraite, ils se jetèrent dans une mosquée, résolus de périr les armes à la main plutôt que de se rendre aux Turcs. Déjà le brave Rambaud avait succombé, déjà le féroce Djezzar faisait diriger sur eux des canons chargés à mitraille. Heureusement Sydney-Smith survint et leur sauva la vie en les faisant ses prisonniers par capitulation.

Les pertes que les Français avaient éprouvées dans cet assaut, les renforts survenus aux assiégés, ceux qu'ils pouvaient recevoir à chaque instant par la mer, les ravages que la peste exerçait dans le camp, tout se réunissait pour mettre en doute la possibilité d'entrer de vive force à Saint-Jean-d'Acre; mais la prise de

cette ville était d'un si grand poids dans les destinées futures de l'Égypte, que Bonaparte ne put se résoudre à s'en éloigner sans avoir fait de nouvelles tentatives. Chaque jour était marqué par un assaut infructueux; chaque jour, le sang des braves rougissait la terre. Rambaud avait péri; le général Bon succomba à son tour, et quantité d'autres officiers distingués et de valeureux soldats éprouvèrent le même sort. Enfin le général en chef, forcé de se rendre à l'évidence, annonça, le 17 mai, la levée du siége par un ordre du jour dans lequel, après avoir cherché à retremper le moral des soldats par le souvenir de leurs exploits, il présentait la prise d'Acre comme une chose de peu d'importance. Mais les efforts inouis qu'il avait faits attestaient le contraire, et depuis, sur son rocher de Sainte-Hélène, il disait: « Si j'avais enlevé Saint-Jean-d'Acre, » j'opérais une révolution dans l'Orient. Les » plus petites circonstances conduisent les

» plus grands événemens. J'aurais atteint
» Constantinople et les Indes ; j'eusse changé
» la face du monde. » Cette assertion n'aurait rien d'exagéré si, comme l'assure M. de Forbin, soixante mille Druses n'attendaient que la prise de cette place pour se réunir à l'armée républicaine.

Quelques jours avant la levée du siége, un parlementaire avait apporté aux Français une proclamation du grand visir, dans laquelle la bonne foi britannique avait mis son empreinte. Le ministre ottoman cherchait à persuader aux soldats que le Directoire ne les avait envoyés en Égypte que pour se débarrasser d'eux : il leur offrait des passe-ports et toutes sortes de sûretés pour retourner en France. Le silence du mépris fut la seule réponse qu'obtinrent de pareilles offres.

La retraite de l'armée fut marquée par des mesures terribles, mais sans doute nécessaires. Les flammes dévorèrent un grand nombre de

villages; on fit sauter les fortifications de plusieurs places de guerre; on incendia des magasins de grains et de fourrages; la plaine qui sépare Acre de Jaffa était toute en feu.

Que ne pouvons-nous passer sous silence l'événement dont cette Jaffa fut témoin, événement que la postérité jugera de diverses manières, et qui, si ce ne fut point un crime, est du moins un malheur à jamais déplorable!

La peste s'était déclarée au camp devant Acre; lors du départ, une cinquantaine de soldats se mouraient en proie à cette épidémie: quel que fût le danger de leur voisinage, on n'hésita pas à les transporter à la suite de l'armée: ils furent traînés ainsi jusqu'à Jaffa. Là se présentait le désert et son immense solitude; ils devaient infailliblement y périr d'une lente agonie: l'existence de dix mille Français était compromise par le contact de ces malheureux. Tout le monde sentait avec douleur qu'on serait forcé de les abandonner; ils allaient

tomber vivans entre les mains des Turcs; cette perspective faisait frémir. Le général en chef résolut de les soustraire à l'horreur des supplices en hâtant pour eux le bienfait de la mort; mais ce dessein, qui n'eût peut-être pas répugné à l'antiquité, révoltait les idées modernes, et Bonaparte essuya un noble refus de la part de Desgenettes, chef des médecins de l'armée. Il eut alors recours à d'autres employés qui se montrèrent moins indociles: une préparation d'opium fut mise en usage, et quelques-uns des pestiférés passèrent au néant avec le sentiment du sommeil [1]. Épouvantable nécessité! fruit affreux de la guerre! notre ame s'indigne au souvenir de cette action, et cependant si ces tristes victimes pouvaient sortir de la tombe et élever la voix, elles ne désavoueraient point un trépas qui, en

[1] Plusieurs eurent une crise salutaire qui les sauva; ils furent faits prisonniers par les Anglais.

sauvant leurs frères, les dérobait elles-mêmes à l'ignominie des tortures !

L'armée continua sans obstacle sa marche rétrograde : le 14 juin elle arriva au Caire. Les habitans l'accueillirent avec des acclamations dont la source était peut-être plus dans la crainte que dans l'amitié. Mais qui pourrait exprimer la joie, l'enthousiasme des Français restés dans cette ville, qui, sur la foi d'une perfide renommée, avaient cru leurs compagnons ensevelis dans les sables de la Syrie ? Qu'ils sont forts et doux les liens par lesquels s'unissent des guerriers qui, séparés de leur patrie, ont couru les mêmes dangers et moissonné les mêmes palmes sur des terres lointaines ! Qu'elle est étroite la double fraternité des périls et de la gloire ! L'armée française, au milieu de l'Égypte, présentait l'image d'une famille exilée.

CHAPITRE XIX.

Suite de l'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte.
— Combats de Faïoum et de Samanhout.
(An VII. — 1799.)

Tandis qu'en Syrie les républicains unissaient des souvenirs guerriers aux pieux souvenirs que rappellent les noms du *Jourdain*, de *Nazareth*, du *Mont-Thabor*, leurs compagnons, à plus de deux cents lieues de là, cueillaient aussi des lauriers, et foulaient un sol non moins riche en objets d'admiration. A mesure que l'on avance dans la Haute-Égypte, on rencontre plus fréquemment des ruines de cités, des débris de monumens, tristes restes sans doute de siècles de gloire, dans lesquels se découvrent une grandeur, une

richesse et une perfection étrangères aux plus fastueux monumens de l'Europe ; des colonnes renversées, des chapiteaux brisés et mutilés, des ruines, moitié debout, moitié par terre, attestent la puissance des hommes et la puissance bien supérieure des années.

D'autres débris couverts de caractères inconnus semblent appartenir à des époques plus reculées encore. Qui retrouvera l'idiome dans lequel ces caractères sont écrits? Qui rouvrira ces livres du passé fermés par la main du temps?

Le drapeau français flotta sur ces ruines vénérables : leurs échos habitués aux soupirs de l'esclavage, aux accens impérieux du despotisme, s'étonnèrent de répéter des chants républicains.

Près de ces grands tableaux de destruction, les bords du Nil offrent aux regards surpris tout ce qu'on pourrait demander à la jeunesse de la nature : des groupes d'arbres majestueux,

des bosquets de palmiers, des bois de sycomores, jettent sur les eaux du fleuve leur ombrage séculaire; des arbustes moins orgueilleux, mais non moins brillans, des grenadiers, des orangers et mille autres, formant sur les deux rives un rideau de verdure parsemé de fleurs, mêlent agréablement leurs doux parfums, leurs riantes couleurs, leurs formes élégantes, et prodiguent à l'homme les fruits les plus délicieux. Chaque année voit les mêmes champs se couronner jusqu'à trois fois de moissons abondantes, et le stérile désert semble n'être là que pour faire ressortir leur fertilité.

Mais, outre le despotisme, plusieurs fléaux attaquent tant de biens jusque dans leurs sources.

Tantôt de noirs nuages de sauterelles couvrent la contrée; elles forment en volant une masse si épaisse, que le soleil en est momentanément éclipsé. Ces multitudes ailées s'abat-

tent, et en peu de minutes elles ont dévoré tout espoir de récolte sur une ligne de plusieurs lieues d'étendue. Tantôt un vent empoisonné, le kamsin, vient porter la terreur et quelquefois la mort au sein de la Haute-Égypte. Les animaux ne sont pas à l'abri de son influence. Malheur à ceux qu'il surprend dans le désert! il n'est qu'un seul moyen de salut, c'est de s'étendre la face sur le sable, afin de laisser fuir, sans le respirer, cet air pestilentiel.

Les Français se trouvèrent dans ce cas, et les conquérans de l'Égypte, couchés le visage contre terre, présentèrent alors sans doute un spectacle bien propre à faire naître des réflexions.

A ces fléaux accidentels il faut joindre le sable qui rétrécit journellement les bords du Nil; déjà il a englouti des champs jadis couverts de verdure, des habitations, des villages entiers. Il s'avance lentement vers le Nil; mais il s'avance continuellement! et l'on peut craindre qu'un

jour il ne chasse ce beau fleuve de son lit.

Le vainqueur de Sédiman, après avoir fait prendre à ses troupes un repos acheté par tant de fatigues et de succès, quitta le Faïoum pour aller lever le miry [1] sur les villages de la province conquise. Pendant son absence, mille Mameloucks et un plus grand nombre de fellahs essayèrent de surprendre la ville, où ne se trouvaient que trois cent cinquante Français attaqués d'ophtalmie. Ces braves ne s'étonnèrent point du nombre de leurs ennemis; ils défendirent les rues pied à pied, et se retirèrent en bon ordre dans le petit fort qui domine la ville; de-là ils firent un feu bien nourri, qui rebuta promptement les assaillans.

Furieux de leurs pertes, ces barbares se

[1] On appelle ainsi les contributions annuelles payées par les paysans égyptiens aux Mameloucks, ce qui n'empêche pas ceux-ci de les rançonner arbitrairement de temps en temps. Ce sont alors des avanies.

répandirent alors dans les maisons dont l'apparence flattait leur avidité. Bientôt des cris douloureux s'élevèrent des divers points de la ville; femmes, enfans, vieillards, chassés de leurs asiles, erraient en gémissant et se trouvaient à chaque instant renversés par les Mameloucks qui couraient au galop du pillage d'une maison à celui d'une autre.

A ce spectacle, transportés d'indignation, les Français se précipitèrent hors du fort qui les protégeait, et tombèrent en bon ordre sur l'ennemi surpris; mais les Mameloucks ne tardèrent pas à se rallier. Déjà les soldats entourés de tous côtés ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie, quand un détachement envoyé par Desaix, survenant tout-à-coup, décida par sa seule présence Mameloucks et fellahs à s'enfuir. Ils mirent dans la retraite encore plus de précipitation que dans l'attaque.

Cette dernière tentative de l'indomptable

Mourad, et les nouvelles de l'arrivée prochaine des Arabes de la Mecque et d'Iambo, soulevés par les proclamations virulentes du Grand-Seigneur, firent sentir au général Desaix l'urgente nécessité de prévenir la jonction des ennemis, en rejetant les Mameloucks tout-à-fait hors de l'Égypte, ou en les détruisant. Pour arriver à ce but avec des troupes principalement composées d'infanterie, contre une cavalerie si agile et si infatigable qu'elle reparaissait le lendemain sur les derrières de l'ennemi qui l'avait vaincue la veille, il fallait balayer les deux rives du Nil, en présentant de chaque côté une ligne assez étendue et assez forte pour que les Mameloucks ne pussent ni la tourner ni la forcer.

Les troupes alors aux ordres du général Desaix ne pouvant suffire à une opération de ce genre, il se rendit au Caire d'où il ramena le général Davoust et quinze cents hommes qui avaient été précédemment détachés de sa

division, et qui la portèrent à trois mille hommes d'infanterie, douce cents de cavalerie et huit pièces de campagne. Douze djermes (bateaux armés) furent destinées au transport des vivres et munitions de ce corps d'armée.

Les Français se mirent en marche avec la seule crainte de ne point rencontrer les Mameloucks assez tôt au gré de leur impatience. Ils les redoutaient bien moins que les fatigues du désert, mais ils durent se résigner; car Mourad paraissait résolu à ne point engager de combat, et il était impossible de l'y forcer, puisqu'avec ses cavaliers il faisait en un jour trois fois plus de chemin que n'en pouvaient faire les Français.

Enfin, ils l'atteignirent à Samanhout.

Quelques jours auparavant, Davoust, dans une reconnaissance, avait sabré mille à douze cents Bédouins, qui, voyant exécuter un mouvement rétrograde aux troupes, s'étaient per-

suadés que, vaincues, elles cherchaient leur salut dans la fuite.

Mourad avait opéré sa jonction avec les Arabes d'Iambo et de la Mecque, qui composaient son infanterie. Brûlant de fanatisme, ils attaquèrent les Français avec fureur, tandis que les Mameloucks, suivant leur habitude, entouraient l'armée en cherchant un point faible; heureusement les carrés français n'étaient pas devenus plus pénétrables que par le passé. Les efforts de l'ennemi furent inutiles et finirent, comme à l'ordinaire, par la déroute.

Desaix ayant fait marcher un corps de chasseurs pour enlever Samanhout où se trouvait Mourad, peu s'en fallut que ce bey ne se laissât prendre : il eut à peine le temps de s'enfuir. Ses Mameloucks le suivirent. Les malheureux Arabes n'ayant pas les mêmes moyens que la cavalerie de se soustraire au danger, il en fut fait un horrible carnage. Desaix poursuivit

l'ennemi jusqu'à Girgé, six lieues au-delà du champ de bataille.

Cette défaite ramena Mourad-Bey à ses premiers plans de temporisation; mais en vain chercha-t-il à fatiguer ses infatigables ennemis par des marches et des contre-marches en sens divers; vivement pressé, il fut contraint de se jeter dans l'affreux pays de Bribes, au-dessus des cataractes, en Nubie. Desaix le suivit jusqu'à Philé, île célèbre qui servait autrefois de bornes aux possessions des Romains.

Le général français dut être fier d'avoir porté les armes de sa patrie jusqu'aux lieux où s'arrêtèrent les aigles des anciens maîtres du monde.

CHAPITRE XX.

Suite de l'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte. — Combats divers. — Détails de mœurs.
(An VII. — 1799.)

En rejetant Mourad au-delà des cataractes, les Français croyaient s'assurer la paisible possession de l'Egypte et arriver enfin au terme de leurs travaux. Cette erreur fut de courte durée. Tous les Mamelouks n'avaient pas suivi leur chef dans sa fuite. Il fallut de nouveaux efforts pour détruire ceux qui osèrent continuer de tenir la campagne; il en fallut bien plus encore pour réprimer le fanatisme indomptable des habitans du désert.

Hassan-Bey, lieutenant de Mourad, était resté dans la province du Saïd où il travaillait

à soulever les Arabes. Par les ordres de Desaix, Davoust se met à sa poursuite; il l'atteint au village de Luzor, près des ruines de Thèbes [1]. Entraîné par son ardeur, le général français s'était porté en avant à la tête de deux cents cavaliers; les Mameloucks étaient en nombre égal; la mêlée fut terrible. Hassan blessé céda le champ de bataille, et ne dut son salut qu'au dévouement courageux de ses Mameloucks.

A Kéné ce furent des Arabes que les Français eurent à combattre. Battus une première fois, ils revinrent à la charge deux heures après avec une nouvelle fureur et succombèrent encore. Trois cents de ces malheureux,

[1] Ces ruines se montrèrent tout-à-coup devant les soldats au détour d'une montagne. L'admiration qu'elles inspirèrent fut telle que l'armée s'arrêta spontanément et présenta d'elle-même les armes aux vénérables restes de la ville aux cent portes.

réfugiés dans un bois de palmiers, périrent jusqu'au dernier, plutôt que d'accepter la vie que leur offrait la générosité du vainqueur.

A Aboumanah, à Siout, même acharnement de la part des Arabes et mêmes revers. Dans ce dernier combat on vit un de ces frénétiques frapper du sabre et blesser deux Français qui le tenaient cloué contre une muraille avec leurs baïonnettes. Mais cela doit-il étonner dans des hommes pour qui le meurtre de tout ce qui n'est pas de leur religion est le chemin du paradis, et qui croient fermement qu'une fatalité inévitable préside aux destinées humaines ?

Le fait suivant, que nous empruntons au *Voyage en Égypte* de Denon, fera mieux connaître encore l'empire de cette croyance sur les Arabes.

« On amena au général Desaix un crimi-
» nel; on criait : C'est un voleur; il a volé des
» fusils, on l'a pris sur le fait; et nous vîmes

» paraître un enfant de douze ans, beau
» comme un ange. Blessé au bras d'un large
» coup de sabre, il regardait sa blessure sans
» émotion : il se présenta d'un air confiant et
» naïf au général qu'il reconnut aussitôt pour
» son juge. O puissance de la grâce naïve !
» pas un assistant n'avait conservé de colère.
» On lui demanda qui lui avait dit de voler
» ces fusils ; *personne :* qui l'avait porté à ce
» vol ; *il ne savait, le fort, Dieu :* s'il avait
» des parens ; *une mère seulement, bien pau-*
» *vre et aveugle.* Le général lui dit que, s'il
» avouait qui l'avait envoyé, on ne lui ferait
» rien ; que s'il s'obstinait à se taire, il allait
» être puni comme il le méritait : *je vous l'ai*
» *dit, personne ne m'a envoyé, Dieu seul m'a*
» *inspiré ;* puis mettant son bonnet aux pieds
» du général : *voilà ma tête, faites-la couper...*
» Pauvre petit malheureux ! dit le général,
» qu'on le renvoie. Il vit que son arrêt était
» prononcé ; il regarda le général, celui qui

» devait l'emmener, et devinant ce qu'il n'a-
» vait pu comprendre, il partit avec le sourire
» de la confiance. »

Si les Français eussent cru à la fatalité, ils en auraient trouvé un exemple dans le nouveau désastre qu'éprouva leur marine en Égypte. La flottille française, composée de la djerme *l'Italie* et d'autres bâtimens armés, avait été arrêtée à Benouth par les vents. Hassan-Bey, remis des blessures qu'il avait reçues près des ruines de Thèbes, fut informé de cet incident. Aussitôt il dirige sur la flottille trois mille Arabes récemment arrivés d'Iambo. Le feu des bâtimens ne peut qu'éclaircir leurs rangs sans les arrêter. Ils se précipitent tout armés dans le Nil, et s'emparent des navires de transport. En vain le capitaine de *l'Italie*, le brave Morandi, redouble ses décharges de mitraille; le bâtiment échoue. Les Arabes s'élancent à l'abordage. Morandi, voyant son pont couvert d'ennemis, et n'ayant plus d'espoir, met de sa

main le feu aux poudres, et périt, enveloppant dans sa ruine les forcenés qui couvraient son bord.

Fier de cette victoire, Hassan se crut destiné à exterminer tous les Français : l'arrivée du schérif de la Mecque qui lui ramenait de nombreux renforts ne contribua pas peu à exalter sa confiance. Il résolut de marcher à l'ennemi.

Au moment du désastre de Benouth, le général Béliard se trouvait à deux journées de distance. Chargé par Desaix de poursuivre les Arabes, il prit une résolution semblable à celle de leur chef.

Les deux troupes se rencontrèrent non loin du village de Benouth. Hassan avait près de dix mille combattans; les troupes de Béliard formaient à peine la dixième partie de ce nombre. Les Arabes, encore dans l'ivresse de leur victoire récente, étaient de plus enflammés d'une ardeur fanatique par la présence du schérif et des étendards sacrés de la Mecque.

Les Français avaient juré de venger leurs compagnons. Le choc fut terrible.

A la vue de ses adversaires, Hassan entre dans une sorte de délire pythonique : il commande, d'un ton inspiré, à cent de ses plus braves de se jeter sur eux et de les égorger. Les tirailleurs français se réunissent pour les recevoir. Soixante de ces Séïdes tombent victimes de leur témérité.

Les deux corps s'approchent, se heurtent, et le combat se trouve engagé sur tous les points.

Les Arabes s'étaient formé une batterie des pièces trouvées sur la flottille française. Une manœuvre aussi hardie que bien combinée rendit ces pièces à leurs premiers maîtres. Après avoir repoussé une charge des Mameloucks, les carabiniers s'élancent au pas de charge, comme pour les poursuivre; puis, par un rapide demi-tour, ils se jettent sur la batterie, massacrent les canonniers, tournent les

canons et les tirent sur l'ennemi épouvanté.

Le succès de cette manœuvre détermina les Mameloucks à s'enfuir : abandonnés à eux-mêmes, les Arabes se réfugièrent dans le village, où ils continuèrent de se défendre avec une fureur toujours croissante; la nuit survint et interrompit le combat.

Tant que dura l'obscurité, on entendit les assiégés chanter continuellement des hymnes. Le schérif entonnait d'abord seul un verset, que ses soldats reprenaient et chantaient en chœur. Au point du jour, le général Béliard fit sommer ces insensés de mettre bas les armes : sur leur refus un assaut fut donné et reçu avec une valeur inouie. Il resta sans succès : la journée se passa en nouvelles tentatives qui n'en eurent pas davantage.

Le général français se vit alors dans la nécessité de prendre un parti qui répugnait à son caractère. Il ne lui restait plus qu'une caisse de cartouches. Un autre feu dut remplacer ce-

lui du salpêtre; des brandons enflammés furent lancés de toutes parts sur le village.

Allumé sur des points multipliés, l'incendie gagna de maisons en maisons, et forma bientôt un cercle immense au centre duquel se trouvait un vaste bâtiment fortifié, principal refuge des Arabes. Quelques-uns de ces infortunés essayèrent de traverser les flammes qui les entouraient : ils périrent. Le plus grand nombre monta au faîte de la maison, dont le toit, suivant l'usage du pays, formait une plate-forme. Là ils continuèrent les chants pieux que l'on avait entendus la nuit précédente. Cependant le feu s'avançait avec une épouvantable rapidité. Déjà le village offrait l'image d'un lac embrasé, et les chants continuaient encore. Peu à peu ils se firent entendre moins distinctement; ils cessèrent enfin vers le point du jour.

Les Français pénétrèrent alors dans la maison, dont les murs en pierre avaient résisté à

l'action du feu. Ils la trouvèrent encombrée de cadavres informes; quelques malheureux à demi grillés existaient encore; les moins maltraités étaient si enflés, qu'au moindre mouvement leur peau se déchirait de toutes parts. Qui croirait qu'en cet état ils essayèrent de résister? Si leur but était de s'attirer une mort prompte, il fut rempli; la pitié lança les coups qui terminèrent leurs douleurs.

Epouvantés de la destruction de Benouth, les habitans des villages voisins avaient fui précipitamment dans le désert, abandonnant biens et femmes au vainqueur. Les Français ne furent pas peu surpris de se voir gaiement accueillis par les femmes : esclaves plutôt qu'épouses, elles passèrent sans répugnance sous le joug de nouveaux maîtres : il leur parut même si agréable et si nouveau d'être servies et nourries, qu'elles eussent volontiers suivi l'armée, si l'on eût voulu s'en charger. Quand les pères et les maris, surmontant une terreur

panique, revinrent les chercher, ils ne leur firent aucuns reproches. « C'était à nous à les défendre, dirent-ils; elles ne sont pas plus déshonorées du contact des vainqueurs que nous des blessures qu'ils nous ont faites. » Et cependant ces gens étaient d'une jalousie effrénée; mais ils voyaient dans l'accident arrivé à leurs femmes un effet de la *fatalité*.

Quelques Français firent alors une singulière prise, celle de neuf *Almés*, véritables bayadères de l'Égypte. Amenées au général, elles disputèrent avec grâce ce qui dans le pays est une des plus grandes faveurs, celle de découvrir leurs yeux et leur bouche. Le reste fut livré négligemment, comme chose peu importante. Les gazes colorées et presque transparentes dont elles sont vêtues, l'agaçante maladresse avec laquelle elles attachaient et rattachaient leurs ceintures, laissaient entrevoir ou deviner des formes voluptueuses. Elles étaient jeunes et très-jolies, mais un peu flé-

tries, ce qu'on doit attribuer à l'usage de l'eau-de-vie qu'elles boivent à pleins verres, comme la limonade. Trois dansèrent d'abord au son d'une musette et d'un petit tambour qu'elles avaient apportés ; trois autres chantèrent ensuite, et enfin toutes réunies dansèrent ensemble au bruit de castagnettes semblables à de petites cymbales, qu'elles maniaient avec un charme qui se communiquait à tous leurs mouvemens. Leur danse est extrêmement lascive. Lorsqu'elles veulent plaire, leurs regards, leur accent ont une expression d'abandon et d'amour irrésistible. Les Almés sont fréquemment appelées dans les sérails pour instruire dans l'art de la volupté les jeunes Égyptiennes que l'on va marier.

Des danses de ces houris aux combats avec les Arabes, la transition est un peu brusque ; mais telle est la guerre : aujourd'hui toutes les jouissances, demain toutes les privations.

Le défaut de munitions ne permettant pas

au général Béliard de tenir la campagne, il se renferma dans Kéné, où Desaix vint le rejoindre, après avoir inutilement poursuivi les Mameloucks jusqu'à Siout.

Les combats recommencèrent avec un surcroît d'activité. Bir-el-Bahr, Girgé, Gehémi, furent le théâtre de nouveaux succès remportés par les Français. Beniadi, Abou-Girgé, subirent le sort de Benouth. La nécessité d'épargner le sang de ses guerriers et la pénurie des munitions purent seules déterminer Desaix à employer un moyen qui confondait dans la plus épouvantable ruine les innocens et les coupables, le féroce Bédouin et l'enfant au berceau.

Ces exemples terribles frappèrent d'une telle stupeur les Arabes de la Haute-Egypte, qu'ils se débandèrent et prirent la fuite pour ne plus reparaître. Les Mameloucks eux-mêmes cherchèrent un asile dans le désert. Un grand nombre d'entre eux, ramenés par la faim, vinrent implorer la pitié du vainqueur.

CHAPITRE XXI.

L'ange El-Mohdhy.
(An VII. — 1799.)

Tout-a-coup de nouveaux cris de fureur et de mort partent de tous les points du Delta. Un fanatique des déserts de l'Afrique s'élance sur la scène avec une mission divine. L'instant d'exterminer les Français est arrivé; l'Évangile des Musulmans, le Koran, a parlé; l'ange El-Mohdhy, envoyé par Mahomet pour soumettre tous les peuples à sa loi, est descendu du firmament sur la jument Al-Borack. Il vient d'un souffle anéantir les conquérans de l'Egypte. Le stupide et farouche Arabe accourt à sa voix, et se croit l'instrument de Dieu. Ceux qui périront n'auront eu qu'une

foi faible; les boulets, la mitraille, les baïonnettes mêmes ne pourront atteindre ceux qui seront animés d'une foi robuste. Le peuple des provinces suit en foule ce chef dont de nombreux miracles attestent le mandat céleste.

Il fallait des exploits à leurs bandes frénétiques. L'ange les dirige sur Damanhour. Soixante Français, surpris, périssent dans les flammes.

Au récit de cet événement, Marmont dirige le chef de bataillon Redon sur Ramanieh, où s'était renfermé le chef de brigade Lefèvre. Sa colonne trop faible est forcée de battre en retraite, après un combat de cinq heures, et rentre dans Alexandrie.

Lefèvre, à la tête de cinq cents hommes, se porte sur l'ennemi qui en compte dix-neuf mille. Les Français sont encore obligés à la retraite, après avoir perdu cinquante hommes et en avoir tué deux mille à l'ennemi. L'ange triomphe. Mourad, le plus vaillant et le plus habile

des chefs mameloucks, a quitté sa retraite pour venir seconder les exploits du divin messager. Déjà le Bey se trouvait près de ces pyramides témoins de ses premiers revers, quand la nouvelle de la mort de l'ange El-Mohdhy vint ruiner ses espérances et le déterminer à une nouvelle fuite dans le désert.

Battu une première fois à Damanhour qui fut saccagée et brûlée de fond en comble, l'ange fut atteint dans sa fuite par le général Lanusse, et périt frappé d'une balle au moment où il s'offrait nu au feu de l'ennemi pour prouver qu'il était invulnérable. Ce que l'on croira sans peine, c'est que ses stupides sectateurs ne furent pas désabusés par cet événement, et continuèrent à se faire tuer en attendant son retour. Sa prétendue mort n'était, disaient-ils, qu'une épreuve à laquelle il soumettait les vrais croyans.

Les Mameloucks de la Haute-Egypte, qui, sur la foi de ses premiers succès, avaient re-

pris les armes, se dispersèrent de nouveau. Le général Desaix put se délasser de ses glorieux travaux, en favorisant les recherches scientifiques, réclamées par le sol que sa valeur et ses talens avaient soumis, du moins momentanément, aux lois de la République française.

CHAPITRE XXII.

Travaux de l'Institut d'Egypte.
(An VII et VIII.)

L'INSTITUT du Caire était alors en pleine activité, et chaque membre de ce grand établissement poursuivait avec ardeur la solution de quelques-uns des mystères que la nature et l'art ont entassés en Égypte. Tout ce qui se rattachait aux besoins de l'armée était aussi l'objet des plus laborieuses recherches. Il n'est pas une seule découverte qui n'ait été obtenue au risque de la vie de quelqu'un de ces intrépides savans.

La manière dont, la plupart du temps, ils faisaient leurs observations atteste une cons-

tance à l'épreuve et une passion ardente pour tout ce qui peut concourir aux progrès des connaissances humaines. Ils bravaient comme les soldats les feux du désert, la soif et la faim; c'était presque toujours durant les combats, au milieu des boulets et de la mitraille, qu'ils prenaient leurs notes, levaient des plans et dessinaient les monumens. Obligés de suivre les mouvemens des troupes, ils couraient, haletans, de champ de bataille en champ de bataille; quelquefois, dans les mêlées, il leur fallait se mettre eux-mêmes de la partie.

Le général Andréossy, après avoir reconnu le lac Mensaleh et les ruines des cités qui florissaient sur ses bords, se rendit dans les vallées des lacs de natron, dont il observa le terrain, assez solide, recouvert de graviers de différentes grosseurs, de petits cailloux roulés et agatisés. Il ne vit dans ces déserts que quatre espèces de plantes petites et sans vigueur, et qu'un seul insecte, la mente obscure. Ses Mé-

moires nous montrent les bords des lacs de natron découpés en golfes étroits où l'eau transsude, se forme en fontaines, et s'échappe en petits ruisseaux qui vont se réunir dans le bassin principal. Il analysa ces eaux, qui contiennent des sels, tels que muriate de soude, carbonate de soude et sulfate de soude. Il trouva deux lacs dont les eaux sont colorées par une substance végéto-animale. Il apprit que les bords des lacs de natron sont fréquentés tous les ans par les Géouabis, tribu d'Arabes pasteurs et hospitaliers qui y campent l'hiver avec leurs troupeaux. Ils s'adonnent pendant ce temps au transport du natron, des joncs épineux et des dattes qu'ils vont chercher en caravanes dans l'oasis d'Amnon.

La vallée du fleuve sans eau fut aussi l'objet de ses observations; il la trouva encombrée de sables, de bois pétrifiés, de quartz roulé, de pierres siliceuses, de gypses, de cristallisations quartzeuses et de jaspes ou cailloux d'Égypte.

Il conclut de la direction de cette vallée et de celle des lacs de natron, qui en est séparée par une crête, que leur point d'attache est à l'endroit où se trouve indiqué le lac Mœris.

Tandis que le plan d'Alexandrie était dressé par Lepère, Costaz analysait le sable du désert, selon lui composé uniquement de grains quartzeux d'un blanc mat, dont l'entassement, accommodé à tous les accidens du terrain, donne à la contrée l'apparence d'un pays couvert de neige. Nouet assignait la position topographique du Caire et de plusieurs points importans de la Haute et Basse-Égypte; observait les météores, et déterminait la position et la hauteur des pyramides. Norry décrivait la colonne de Pompée et d'autres monumens. Bruant découvrait les causes et les remèdes de l'ophtalmie régnante. Geoffroy et Savigny classaient les animaux et les plantes. Berthollet et Descotilz observaient les propriétés tinctoriales des végétaux. L'ingénieur Gérard pre-

nait des renseignemens sur l'agriculture et le commerce de la Haute-Égypte. Desgenettes présidait à la rédaction de la topographie physique et médicale de l'Égypte. Lancret et Chabrol s'occupaient des canaux et particulièrement de celui d'Alexandrie. Savaresi découvrait des traces de volcans dans le territoire de Lesbeh; et Regnault décomposait le limon du Nil, si influent dans la végétation de l'Égypt

Chaque année après l'inondation, le sol de cette contrée est couvert d'une couche plus ou moins épaisse de limon. Sa couleur, d'abord noire, se change en brun jaunâtre par la dessication à l'air; alors il se divise et présente des fentes, dans lesquelles on reconnaît que le limon a été déposé par couches horizontales, disposition ordinaire de l'argile dont il offre les autres caractères, il a une forte affinité pour l'eau et éprouve la retraite par le feu.

Sur cent parties, le limon du Nil contient :

11 parties d'eau.
9 de carbone.
6 d'oxide de fer.
4 de silice.
4 de carbonate de magnésie.
18 de carbonate de chaux.
48 d'alumine.

Ce limon renferme les principes qui servent à la végétation : les cultivateurs le regardent comme un engrais suffisant dans les terres, et ils en sont tellement persuadés, que, lorsqu'un champ a besoin d'engrais, ils le couvrent du limon du Nil, réservant à d'autres usages le fumier qu'ils ont dans les étables : ainsi ils font sécher les excrémens des animaux, et les brûlent au lieu de bois qui est rare en Égypte.

Jusqu'ici les Oasis avaient été peu explorées. Répault présenta à l'Institut un mémoire intitulé: *Recherches sur les Oasis*, dont Fourier fut chargé de faire l'examen.

Les oasis sont des portions de terre cultivées, situées comme des îles au milieu des déserts de la Lybie. Des eaux abondantes entretiennent une végétation continuelle; on y trouve beaucoup d'arbres d'espèces variées, et les habitans y recueillent une quantité considérable de fruits.

L'histoire civile des oasis est peu féconde en événemens. Selon Hérodote, cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse, chargés de faire l'inutile conquête du pays des Ammoniens, périrent dans les sables à quelque distance de la grande oasis. Nous ne parlerons point du voyage si connu d'Alexandre au temple d'Ammon. Les successeurs de ce grand homme, les deux premiers Ptolémées, dont la gloire est durable puisqu'elle est confiée au souvenir reconnaissant des sciences et des lettres qu'ils ont aimées, firent jouir ces petites contrées, ainsi que tout le reste de l'Égypte, du bienfait d'une administration sage,

Quelques siècles après, ces cantons isolés retentirent des controverses théologiques. Les héritiers des Césars et des Marc-Aurèle exécutaient les décrets des conciles en exilant les sectaires dans les oasis. Nestorius y expia pendant plusieurs années le crime d'avoir trop distingué les deux natures, dans le même temps qu'Eutychès était puni pour les avoir confondues. L'éloignement des oasis, qui ne les défendit point alors contre les dissensions ecclésiastiques, ne les a point garanties dans des temps plus modernes de l'avarice oppressive des beys.

Après avoir expliqué d'une manière savante le phénomène d'optique appelé *mirage* par les marins, Monge communiqua un mémoire sur la fontaine de Moïse. Nous avons suivi Bonaparte dans ces lieux célèbres. Les observations du président de l'Institut achèvent de les faire connaître. Sur la rive occidentale du golfe de Suez, presque en face de la vallée de

l'Egarement, se trouvent ces sources fameuses dans tout l'Orient. De tout temps la fontaine de Moïse a dû être d'un grand intérêt pour les Arabes de Tor qui habitent les environs du Sinaï. Ces Arabes, obligés de tirer d'Égypte une partie de leur subsistance et les objets d'industrie étrangère, portent en échange les produits des maigres forêts qui couvrent leurs montagnes. Ce transport n'a jamais pu se faire que par caravanes, et la fontaine de Moïse a toujours été une de leurs stations. D'ailleurs, dès qu'il y a eu des établissemens maritimes dans le fond du golfe, elle a été nécessairement fréquentée, parce qu'elle était une ressource indispensable, quand, après une longue sécheresse, les citernes remplies d'eau pluviale étaient épuisées; mais l'époque à laquelle elle paraît avoir excité le plus grand intérêt est celle de la guerre des Vénitiens unis aux Égyptiens contre les Portugais, après la découverte du passage aux Indes par le cap

de Bonne-Espérance. On sait que ces républicains, pour défendre le sceptre du commerce qu'ils avaient conservé jusqu'alors, et qui allait leur échapper, firent construire et armer une flotte à Suez. Il n'est pas probable qu'ils aient établi des chantiers de construction à la fontaine de Moïse dont le local ne présente aucun avantage pour cet objet; mais il paraît qu'ils y formèrent un grand établissement d'aiguade. La fontaine de Moïse présente un phénomène remarquable d'hydrostatique. Les différentes sources qui la composent et qui sont au nombre de huit, sont toutes placées au sommet d'autant de petits monticules coniques, terminés chacun dans la partie supérieure par un cratère qui sert de bassin particulier à sa source, et d'où l'eau s'écoule sur la surface conique par des rigoles naturelles.

Le bon et respectable Denon qui, malgré ses cheveux blancs, avait voulu faire partie de

la croisade scientifique, s'était élancé sur les pas de Desaix jusqu'aux confins de la Haute-Égypte; impatient de voir les monumens primitifs de la contrée, il n'avait pas attendu ses collègues. Ses paisibles conquêtes lui coûtaient autant de fatigues et de privations qu'aux troupes leurs conquêtes sanglantes. Que de fois il fut interrompu dans ses recherches par les charges des Mameloucks et les fusillades des fellahs! Mais aussi de combien de soins et d'égards il était environné par l'attention délicate des officiers et des soldats! Chacun, lorsqu'il dessinait au passage les objets qui le frappaient, s'empressait de venir à son aide; il trouvait, suivant son expression, des genoux pour lui servir de table, des corps pour lui donner de l'ombre. Ce vieillard, aussi aimable que passionné pour les arts, a ainsi retracé sur ses tablettes tout ce qui s'offre de merveilleux le long de la vallée du Nil; son ouvrage

est un gracieux itinéraire depuis Alexandrie jusqu'aux Cataractes.

Au milieu de tous ces travaux de la science les lettres ne furent pas oubliées. Parceval-Grandmaison lisait, aux séances, des fragmens en vers traduits du Camoëns et du Tasse. Marcel faisait passer dans notre langue l'Alcoran, ainsi que les fables arabes de Locman, qui partagent avec celles de Pylpay le mérite d'être originales. Les fables d'Ésope[1], un grand nombre de celles de Phèdre et de La Fontaine n'en sont presque que des versions ingénieuses. Marcel ajoutait à la traduction une notice sur ce fabuliste de la race des esclaves noirs à grosses lèvres et à cheveux crépus, qui fut

[1] Suivant quelques critiques, Locman, Pylpay et Esope ne seraient que le même homme sous des noms différens; ou du moins, si c'étaient trois fabulistes distincts, il serait difficile de dire quel est celui qui précéda les deux autres. Nous avons suivi l'opinion la plus probable.

vendu aux Hébreux sous le règne de Salomon, et dont l'emploi était de garder les troupeaux de son maître : c'est dans cette occupation oisive, qu'ayant reçu de Dieu, ainsi que le disent les Orientaux, le don de la sagesse, il composa ses apologues, ses paraboles, et ses maximes proverbiales dont on fait monter le nombre à plus de dix mille et dont peu sont parvenues jusqu'à nous.

Les travaux de l'Institut du Caire sont réunis en un seul corps d'ouvrage, et forment un des plus beaux monumens qui jamais aient été élevés par les arts et les sciences.

CHAPITRE XXIII.

Bataille d'Aboukir.

(An VII. — 1799.)

Quoique l'expédition de Syrie et celle de la Haute-Égypte eussent lieu dans le même temps, nous avons cru devoir en faire deux corps de narration entièrement séparés, sans nous astreindre à suivre l'ordre chronologique qui nous eût à chaque instant fait parcourir une distance immense, en nous transportant des ruines de Thèbes aux remparts de Saint-Jean-d'Acre, des cataractes du Nil aux rives du Jourdain.

L'ordre des événemens nous ramène vers Bonaparte non loin des murs d'Alexandrie,

où il va remporter une victoire digne du fondateur de cette ville célèbre.

A son retour de Syrie, Bonaparte avait trouvé les Egyptiens dans l'attente du débarquement prochain d'une armée turque. Les bruits qui en couraient acquérant de jour en jour plus de consistance, le général en chef dut prendre ses mesures pour la bien recevoir. En conséquence des ordres furent donnés pour mettre en état de défense les forts qui se trouvent entre Alexandrie et Rosette, la plage qui s'étend de l'une à l'autre de ces deux villes étant, selon toutes les probabilités, le point de débarquement que choisiraient les Turcs. Les généraux Destaing et Lagrange furent dirigés contre les Mameloucks, dont les mouvemens annonçaient l'intention de se rapprocher des côtes que devait envahir l'armée du Grand-Seigneur. Junot et Cambis occupèrent, l'un le fort d'El-Arich, l'autre celui de Katieh. Menou commandait à Rosette, Marmont à

de cent bâtimens, tant anglais que turcs. Marmont s'était empressé d'envoyer des exprès à tous les généraux, pour leur demander les secours disponibles. Destaing lui ayant amené six cents hommes, le gouverneur d'Alexandrie résolut d'aller avec douze cents soldats s'opposer au débarquement; mais à peine s'était-il mis en marche, qu'un exprès envoyé par le commandant du fort d'Aboukir, Godard, lui apprit que le débarquement avait eu lieu. Godard sollicitait des renforts, et promettait de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Marmont crut devoir éviter de se commettre avec un ennemi si supérieur en nombre, et rentra dans Alexandrie. Malheureusement il crut aussi sans doute que Godard était en mesure de résister, puisqu'il ne lui envoya pas de secours. Cette confiance eut des suites funestes, qui pouvaient le devenir bien plus encore.

La garnison d'Aboukir était de trois cents hommes. Après soixante heures de combat,

attaquée par mer et par terre, et réduite à trente-cinq combattans, elle fut contrainte à mettre bas les armes. Si les Français ne périrent pas jusqu'au dernier, ils le durent à Sydney-Smith qui les arracha à la fureur des Turcs irrités de leur opiniâtre résistance.

Toutes ces nouvelles parvinrent en même temps au général en chef. Aussitôt il expédia de tous côtés des ordres pour rassembler une armée à Ramanieh. Ce fut à cette occasion que Desaix se rapprocha de la Basse-Égypte pour couvrir le Caire. Heureusement les Turcs, effrayés sans doute d'avoir à combattre les vainqueurs des Mameloucks [1], songèrent plutôt à se fortifier dans la presqu'île d'Abou-

[1] Avant l'arrivée des Français, les Turcs et les Mameloucks se livraient de fréquens combats, pour la possession de l'Egypte. Ceux-ci, presque toujours vainqueurs, étaient de beaucoup inférieurs en nombre à leurs ennemis. Mourad lui-même, qui, forcé par la nécessité,

kir, qu'à profiter du premier moment de trouble qu'avait causé leur présence, en se portant sur Alexandrie ou dans l'intérieur des terres. Tandis que Mustapha-pacha, généralissime de l'armée ottomane, élevait une double ligne de retranchemens, Bonaparte faisait ses préparatifs, et embrassait toute l'étendue des positions ennemies de ce coup-d'œil qui commanda si long-temps à la victoire.

Arrivé le 24 juillet à Alexandrie, il ménagea peu le général Marmont dans les reproches qu'il lui adressa pour ne pas s'être opposé au débarquement. Sur ce que Marmont objectait qu'il n'avait que douze cents hommes, et que les troupes turques s'élevaient à dix-huit mille : « Eh bien ! s'écria Bonaparte, avec vos douze

appelait dans ce moment les Turcs de tous ses vœux, en avait été long-temps la terreur. Il ne tarda point à comprendre combien lui seraient funestes de pareils auxiliaires.

» cents hommes je serais allé jusqu'à Constan-
» tinople. »

Ce fut le lendemain, 25 juillet, qu'eut lieu cette mémorable bataille, qui devait venger, sans le réparer, le désastre d'Aboukir; c'était sur ce même rivage, témoin de l'héroïsme et du malheur des marins français.

L'armée s'avança en bon ordre contre les retranchemens. Les généraux Lannes et Rampon commandaient, l'un la gauche, l'autre la droite. Murat marchait au centre avec toute la cavalerie.

Situé à l'extrémité d'une presqu'île fort étroite, Aboukir n'était, pour les Français, accessible que du côté de la terre, puisqu'ils n'avaient point de marine à opposer à la formidable flotte anglo-turque qui avait jeté l'ancre à une lieue et demie en mer.

L'armée ottomane s'était couverte d'une double ligne de retranchemens, dont l'une, à demi-lieue du fort d'Aboukir, avait pour

principaux points d'appui, à son extrémité de droite un mamelon retranché sur le bord de la mer, un hameau à son centre, et des chaloupes canonnières à son autre extrémité.

L'autre ligne, moins distante du corps de la place, offrait des moyens de défense plus redoutables. Elle s'étendait de l'un à l'autre rivage comme la première; mais, plus resserrée, elle était garnie d'un plus grand nombre de points fortifiés, au centre desquels s'élevait une redoute couverte de canons.

L'armée française s'avança d'abord avec une imposante lenteur; mais à peine fut-elle à portée des retranchemens, qu'une colonne, dirigée par le général Destaing, se précipita soudain sur le mamelon qui appuyait la droite de la première ligne, tandis que Murat, forçant tous les obstacles, s'élançait rapidement pour couper la retraite à l'ennemi. Ce mouvement eut tout le succès qu'on en pouvait at-

tendre : deux mille Turcs furent tués ou contraints de se jeter dans la mer.

Après le succès de cette manœuvre habile qui ne dura que quelques minutes et ne coûta pas un homme aux assaillans, le général Destaing se porta sur le hameau que le général Lannes attaquait de front. En vain Mustapha détacha-t-il un renfort considérable de la seconde ligne, pour s'opposer à ce mouvement : le renfort fut culbuté par Murat, et le hameau enlevé. La première ligne tomba ainsi au pouvoir des Français.

La seconde ligne ennemie présentait, comme nous l'avons dit, plus de difficultés, et l'on devait s'attendre que les Turcs la défendraient en désespérés, puisqu'ils se trouvaient dans une position à ne pouvoir échapper à la mort que par la victoire.

Bonaparte résolut d'attirer, par des charges vigoureuses, l'attention des ennemis sur les deux extrémités de leur ligne, tandis qu'une

forte réserve épierait le moment d'enlever la redoute du centre, principal point de défense des Ottomans.

Ceux-ci n'attendirent pas dans leurs retranchemens l'attaque des Français : ils vinrent à leur rencontre avec intrépidité.

La droite de l'ennemi fut d'abord repoussée par Murat; mais la cavalerie que cet intrépide général commandait, se trouvant engagée entre le feu des chaloupes canonnières et celui de la redoute, se vit dans la nécessité de faire un mouvement rétrograde qui donna aux Turcs l'audace de revenir à la charge. Repoussés de nouveau, ce double mouvement se renouvela plusieurs fois, sans que la cavalerie française pût parvenir à passer la ligne de feu que lui opposaient à la fois la redoute, les chaloupes et les retranchemens.

A la gauche, le combat n'était pas moins animé. Les Turcs avaient d'abord attaqué avec plus de courage que d'ordre; bientôt exaspérés

par leurs pertes, ils abandonnèrent les fusils dont ils étaient armés, pour se jeter, le sabre et le pistolet à la main, sur des ennemis dont le courage impassible semblait irriter leur fureur.

L'infanterie française parvint, quoique avec difficulté, à repousser ces frénétiques ; mais arrivée devant les retranchemens, elle fut à son tour, comme la cavalerie, obligée, par le feu de la redoute, de faire un mouvement rétrograde, laissant trente à quarante officiers et soldats sur le champ de bataille. Le général Fugière, qui commandait la colonne, eut le bras emporté par un boulet. Transporté près de Bonaparte, il lui fit entendre ces paroles prophétiques : « Général, peut-être un jour envierez-vous mon sort : je meurs au champ d'honneur [1]. »

Les attaques des Français étaient donc tes-

[1] Ce brave survécut à sa blessure et est mort en 1811, commandant la succursale des invalides, à Avignon.

tées sans résultat positif, quand on vit les Turcs donner un nouvel exemple du féroce usage dont nous avons fait mention dans le récit du siége de Saint-Jean-d'Acre. Ils descendirent en tumulte de la redoute et des retranchemens pour venir couper la tête aux morts et aux blessés français.

Murat saisit l'instant de cette excursion imprudente : s'élançant avec sa cavalerie entre la redoute et les barbares, il parvient enfin à franchir les formidables retranchemens.

La colonne du général Fugière reprend à son tour l'offensive, impatiente de venger son valeureux chef. Ceux des ennemis qui tenaient la plaine, effrayés de voir derrière eux la cavalerie de Murat, se troublent et ne font plus qu'une molle résistance.

Bonaparte a senti que le moment décisif est arrivé. Il jette au combat sa réserve qui s'élance sur la redoute avec une ardeur jusqu'alors à peine contenue. Redoute et retranchemens,

tout est rapidement emporté. Leurs défenseurs, à qui un article du Coran défend de capituler avec les chrétiens, périssent tous, soit dans les flots de la mer, soit sous le fer du vainqueur.

L'infatigable Murat, poursuivant et sabrant tout ce qui se présentait devant lui, se porte entre le village et le fort d'Aboukir. Mustapha était dans le village avec quelques janissaires; se voyant perdu, le malheureux généralissime veut au moins ne pas mourir sans vengeance; il se précipite sur Murat, et le blesse légèrement au bras d'un coup de pistolet. Murat riposte par un coup de sabre qui tranche deux doigts de la main droite de son ennemi : il le fait saisir et l'envoie à Bonaparte. Les janissaires, au nombre de deux cents, mettent bas les armes. Voilà tous les prisonniers que l'on fit dans cette journée.

L'armée turque avant la bataille comptait dix-huit mille hommes. Le fort d'Aboukir en

contenait cinq mille qui s'y étaient réfugiés. Ce fut donc treize mille ennemis qui périrent. La perte des Français fut de deux cents tués et sept cents blessés.

Jamais peut-être victoire aussi complète, aussi importante dans ses résultats, ne coûta moins aux vainqueurs. Il n'est pas douteux que le moindre échec arrivé à l'armée française n'eût été le signal de son extermination. Les Arabes, les Mameloucks, les Égyptiens mécontens, se seraient réunis aux Turcs, et pas un Français n'eût échappé à leurs coups.

Le fort d'Aboukir tenait encore. L'investissement en fut aussitôt formé. Cinq mille osmanlis s'y trouvaient entassés sans vivres, sans espoir de secours, et pendant huit jours ils osèrent se défendre ; enfin exténués de besoin, couverts de blessures, ayant vu couler sous le canon des Français les chaloupes anglaises qui leur apportaient des vivres, ils jetèrent leurs armes et vinrent se prosterner

aux pieds des assiégeans en leur demandant du pain. L'humanité trop peu prévoyante du soldat français fut aussi funeste que sa valeur à beaucoup de ces malheureux : un grand nombre mourut d'excès de nourriture.

Voilà quelle fut l'issue de cette expédition dont l'Angleterre et la Turquie attendaient un tout autre résultat. La bataille d'Aboukir couronna glorieusement les travaux de Bonaparte en Égypte. Après la victoire, Kléber, dans un transport d'admiration, le pressa dans ses bras et lui dit : « Général, vous êtes grand comme le monde ! »

CHAPITRE XXIV.

Départ de Bonaparte pour la France.
(An VIII. — 1799.)

« Paris, le 7 prairial an VII.

» Au général Bonaparte, commandant en
» chef l'armée d'Orient.

» Les efforts extraordinaires, citoyen gé-
» néral, que l'Autriche et la Russie viennent
» de déployer, la tournure sérieuse et presque
» alarmante que la guerre a prise, exigent
» que la république concentre ses forces. Le
» Directoire vient en conséquence d'ordon-
» ner à l'amiral Brueys d'employer tous les
» moyens qui sont en son pouvoir, pour se
» rendre maître de la Méditerranée et pour

» se porter en Égypte, à l'effet d'en ramener
» l'armée que vous commandez. Il est chargé
» de se concerter avec vous sur les moyens à
» prendre pour l'embarquement et le trans-
» port. Vous jugerez, citoyen général, si vous
» pouvez avec sécurité laisser en Egypte une
» partie de vos forces, et le Directoire vous au-
» torise, dans ce cas, à en confier le com-
» mandement à qui vous jugerez convenable.

» Le Directoire vous verrait avec plaisir
» ramené à la tête des armées républicaines,
» que vous avez, jusqu'à présent, si glorieu-
» sement commandées.

» *Signe :* TREILHARD, LA RÉVEILLÈRE-
LEPEAUX et BARRAS. »

Telle était la missive que Bonaparte avait reçue au Caire, à son retour de la Syrie; elle eût suffi pour éveiller dans son ame le désir de revoir la France, quand bien même plusieurs lettres de ses frères ne lui auraient pas

déjà retracé les dangers de la patrie et les vœux de ses concitoyens qui le rappelaient sur le premier théâtre de ses exploits. Il connaissait les revers éprouvés par les armées républicaines en Allemagne et en Italie; le cri de ses frères de gloire devait le trouver sensible.

Il conçut dès-lors le projet de retourner en Europe, et de braver les périls d'une traversée hasardeuse; mais il avait trop de générosité, il entendait trop bien les intérêts de sa renommée, pour quitter son armée au moment où elle allait avoir à combattre les Turcs: c'est de la victoire seule qu'il pouvait obtenir la sanction du départ.

La destruction de l'armée ottomane sur la plage d'Aboukir leva les obstacles qui le retenaient encore en Égypte. Il donna l'ordre secret de mettre promptement les frégates la *Muiron* et la *Carrère* en état de faire voile, avec injonction au contre-amiral Gantheaume, chargé de cet ordre, de le tenir au courant,

jour par jour, de tous les mouvemens de la flotte anglaise qui croisait devant Alexandrie.

Bonaparte, tout entier à ses projets, s'était rendu dans cette ville dès le lendemain de la bataille d'Aboukir. Il la quitta le 3 août, pour retourner au Caire.

De-là il adressa une lettre au grand-visir, afin de déterminer la Porte à renoncer à l'alliance des Anglais, offrant même, à cette condition, de la remettre en possession de l'Égypte. Cette lettre ne produisit aucun résultat.

Il expédia aussi à tous les commandans de provinces et de places, des instructions tendant à leur faire capter l'amitié des Musulmans. Déjà il avait donné l'exemple en écrivant au divan du Caire, après la bataille d'Aboukir, qu'il avait abjuré le dogme de la Trinité, pour embrasser celui de l'Unité, base de la religion de Mahomet. D'autres ordres furent donnés non-seulement pour tout ce qui pouvait contribuer au bien-être du soldat,

mais encore dans l'intérêt des sciences. Aucune branche d'administration n'échappa à son inquiète sollicitude.

Tout-à-coup, Bonaparte apprend que la croisière anglaise a disparu depuis le 11 août. Il faut saisir le moment et partir ; mais comment annoncer sa résolution à une armée qui le regarde comme un dieu tutélaire? Quels adieux adresser à des compagnons qui ont souffert, combattu, vaincu avec lui, et qui croient leur destinée attachée à la sienne? Soit crainte d'abattre leur courage, soit qu'il voulût s'épargner le tableau d'une séparation déchirante, Bonaparte, en quittant le Caire, supposa une tournée dans les provinces de la Basse-Égypte.

Le 21 août, il était de nouveau à Alexandrie; c'est de cette ville qu'il adressa au général Kléber une lettre dont voici les principaux articles :

» Vous trouverez ci-joint, citoyen général,

» un ordre pour prendre le commandement » de l'armée. La crainte que la croisière an» glaise ne paraisse d'un moment à l'autre, me » fait précipiter mon voyage de deux ou trois » jours. J'emmène avec moi les généraux Ber» thier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, » et les citoyens Monge et Berthollet.

» Vous trouverez ci-joints tous les papiers » anglais de Francfort jusqu'au 10 juin; vous » y verrez que nous avons perdu l'Italie, que » Mantoue, Turin et Tortone sont bloqués. » J'ai lieu de croire que la première de ces » places tiendra jusqu'au mois de novembre; » j'ai l'espérance qui me sourit d'arriver en » Europe avant le commencement d'octobre.

» Vous trouverez ci-joints un chiffre pour » correspondre avec le gouvernement, et un » autre pour correspondre avec moi.

» L'arrivée de notre escadre à Toulon, ve» nant de Brest, et de l'escadre espagnole à » Carthagène, ne laisse aucune espèce de doute

» sur la possibilité de faire passer en Egypte
» les fusils, sabres et fers coulés dont vous au-
» rez besoin et dont j'ai l'état le plus exact,
» avec une quantité de recrues suffisantes pour
» réparer les pertes des deux campagnes. Le
» gouvernement vous fera connaître alors ses
» intentions, et moi, homme public ou parti-
» culier, je prendrai des mesures pour vous
» faire avoir fréquemment des nouvelles.

» Si, par des événemens incalculables, toutes
» les tentatives étaient infructueuses, et qu'au
» mois de mai vous n'eussiez reçu aucun se-
» cours ni nouvelles de France; si, cette année,
» malgré toutes les précautions, la peste était
» en Égypte, et que vous perdissiez plus de
» quinze cents soldats, perte considérable,
» puisqu'elle serait en sus de celle que les évé-
» nemens de la guerre occasioneraient jour-
» nellement; je dis que, dans ce cas, vous
» ne devez point vous hasarder de soutenir
» la campagne prochaine, et vous êtes auto-

» risé à conclure la paix avec la Porte otto-
» mane, quand même l'évacuation devrait en
» être la condition principale. Il faudrait seu-
» lement éloigner l'exécution de cet ordre,
» si cela était possible, jusqu'à la paix géné-
» rale.

» Vous savez aussi bien que personne,
» citoyen général, combien la possession de
» l'Égypte est importante pour la France.
» L'empire turc, qui tombe en ruines de tous
» côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation
» de l'Égypte par la France serait un malheur
» d'autant plus grand que nous verrions, de
» nos jours, cette belle province passer en
» d'autres mains étrangères.

» Les nouvelles des revers ou des succès de
» la république en Europe doivent influer
» puissamment sur ces calculs.

» Vous connaissez, citoyen général, quelle
» est ma manière de voir la politique de l'É-
» gypte. Il faut endormir le fanatisme en

» attendant qu'on puisse le déraciner. En
» captivant l'opinion des grands scheicks du
» Caire, on a l'opinion de toute l'Égypte et
» de tous les chefs du peuple. Il n'y a rien
» de plus dangereux pour nous que ces chefs
» peureux et pusillanimes, qui ne savent pas
» se battre, et qui, semblables à tous les prê-
» tres, imposent le fanatisme sans être fana-
» tiques. . . . .

» Quant aux fortifications, Alexandrie et
» El-Arich, voilà les deux clefs de l'Égypte.
» J'avais le projet de faire établir cet hiver
» des redoutes de palmiers, deux depuis Sala-
» hieh jusqu'à Katieh, et deux de Katieh à
» El-Arich; une de ces dernières se serait
» trouvée dans l'endroit où le général Menou
» a trouvé de l'eau potable.

» La place importante que vous allez oc-
» cuper va vous mettre à même de déployer
» les talens que la nature vous a donnés. L'in-
» térêt de ce qui se passe est vif, et les résul-

» tats en seront immenses sur le commerce et
» la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront
» les grandes révolutions.

» Accoutumé à ne voir la récompense des
» peines et des travaux de la vie que dans l'o-
» pinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte
» avec le plus grand regret. L'intérêt de la
» patrie, sa gloire, l'obéissance, les événe-
» mens extraordinaires qui viennent de se
» passer, me décident à traverser les escadres
» ennemies pour me rendre en Europe.

» L'armée que je vous confie est toute com-
» posée de mes enfans. J'ai eu dans tous les
» temps, même au milieu de leurs plus grandes
» peines, des marques de leur attachement.
» Entretenez-les dans ces mêmes sentimens,
» vous le devez pour l'amitié et l'estime toute
» particulière que j'ai pour vous, et l'atta-
» chement que je vous porte.

» Bonaparte. »

C'est ainsi qu'au moment de quitter l'Égypte, il s'occupait encore des moyens de la conserver ; il joignit à cette lettre une pièce officielle ainsi conçue :

« Il est ordonné au général Kléber de » prendre le commandement en chef de » l'armée d'Orient, le gouvernement m'ayant » appelé auprès de lui.

» BONAPARTE. »

Bonaparte écrivit aussi au divan : comptant peut-être un peu trop sur la crédulité de cette assemblée, il lui annonçait qu'il s'éloignait pour quelques mois des côtes de l'Égypte, afin d'aller à la rencontre des Anglais, et qu'il reviendrait après les avoir battus. Les plus belles promesses accompagnaient cette assurance.

C'est en faveur de Menou qu'il fit pour la dernière fois usage des droits du commandement suprême : il donna, en partant, à

ce général, le gouvernement des provinces d'Alexandrie, de Rosette et de Bahieh.

Enfin, le 22 août, à 10 heures du soir, une petite embarcation vint le prendre avec mystère et le transporta à bord de la *Muiron*, avec les généraux Berthier, Andréossy, les savans Denon, Berthollet et Monge. Le contre-amiral Gantheaume commandait cette frégate. La *Carrère*, aux ordres du chef de division Dumanoir, reçut les généraux Lannes, Murat et Marmont.

Au moment d'appareiller, une frégate anglaise fut signalée. Les compagnons de Bonaparte en tirèrent un mauvais augure pour le succès du voyage. « Ne craignez rien, leur dit » il, nous arriverons; la fortune ne nous tra» hira point. Nous arriverons en dépit des » Anglais. »

Effectivement la traversée fut aussi heureuse qu'on pouvait le désirer. Habilement dirigées par Gantheaume, les deux frégates longèrent

les côtes d'Afrique, route peu fréquentée des Anglais, touchèrent, en passant, à Ajaccio, et mouillèrent enfin, le 9 octobre, dans le port de Fréjus. Mais en suivant encore les traces de Bonaparte, nous avons cédé à l'ascendant irrésistible qu'il exerça si long-temps sur les hommes; notre devoir nous rappelle en Égypte, où l'armée française, veuve du général qui l'y avait amenée, se montrera toujours digne d'elle-même: les Pyramides, le mont Thabor, Aboukir, ces trois batailles immortelles, vont se renouveler dans les champs où fut Héliopolis.

CHAPITRE XXV.

Installation de Kléber.
(An VIII. — 1800.)

Les Egyptiens qui mesurent le génie aux dimensions du corps, et la puissance au déploiement du luxe et à la richesse des vêtemens, avaient eu de la peine à se persuader que Bonaparte fût un habile capitaine; sa taille ne leur paraissait pas en rapport avec sa réputation; ils s'étonnaient qu'une armée aussi valeureuse obéît aux ordres d'un chef dont le costume n'était pas plus brillant que celui du soldat; ils ne pouvaient croire qu'un homme de cette stature eût remué le monde. Mais insensiblement une opinion si défavorable s'effaça devant l'éclat de ses actions; et Bonaparte

grandit aux yeux des Égyptiens de toute la hauteur de ses victoires.

Le nouveau général en chef, au contraire, n'avait besoin que de se montrer pour imposer à la multitude ; la nature lui avait donné une de ces organisations heureuses qui impriment à la fois l'amour et le respect. Kléber possédait tous les avantages extérieurs : ses traits étaient d'une belle régularité ; son ame tranquille et forte semblait se réfléchir dans la majesté de sa figure ; il y avait dans sa démarche et dans ses mouvemens une certaine fierté qu'au premier coup-d'œil on aurait prise pour de l'orgueil ; enfin sa taille élevée, ses nobles proportions, prêtaient à sa personne un air si héroïque que dès long-temps les soldats l'avaient surnommé *le Mars français*.

Le caractère de Kléber ne démentait pas les espérances que son aspect faisait naître : c'était un cœur et un esprit des anciens temps ; plein de prudence, de circonspection dans ses pro-

jets, il mettait à leur exécution la rapidité convenable, et savait même, quand il le fallait, devenir téméraire. Il n'avait pas, comme Bonaparte, le privilége d'embrasser d'un seul regard mille objets compliqués, et de se déterminer, au milieu des embarras du champ de bataille, par de soudaines inspirations; mais la réflexion l'éclairait admirablement, et il obtenait par le calcul les résultats que son prédécesseur devait au génie.

Depuis long-temps le nom de Kléber était cher aux soldats français: la victoire l'avait consacré! Ardent républicain, il avait fait ses premières armes sous Custine: bientôt après il passa dans la Vendée, et signala son génie militaire au combat de Torfou. Envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse, le général se couvrit de gloire dans les champs de Fleurus, il s'empara de Maëstricht, après onze jours de tranchée ouverte, et l'année suivante gagna la fameuse bataille d'Altenkirken. C'est avec ces

glorieux antécédens, que Kléber était venu en Égypte, et depuis il avait ajouté à sa renommée le lustre de plusieurs exploits mémorables.

Kléber était animé de la plus vive sollicitude pour les soldats, leur bien-être l'occupait sans cesse; il se plaçait entre eux et le peuple conquis, tenant dans un juste équilibre la balance entre les vainqueurs et les vaincus; des deux côtés on le saluait souvent du titre de père.

Bonaparte connaissait dès long-temps ces grandes qualités, et il était digne de les apprécier. Aussi, malgré quelques contestations qu'il avait eues avec lui en plusieurs rencontres et notamment au siége d'Acre, il n'hésita point à lui laisser le commandement; on a vu la lettre par laquelle il l'informait de sa nouvelle dignité. Kléber était à Rosette lorsqu'il la reçut: ce général se rendit sur-le-champ au Caire, pour s'y faire reconnaître en qualité de chef

de l'armée d'Orient, et pourvoir à toutes les exigences des événemens.

Quelles furent les émotions diverses qu'éprouvèrent les soldats français, lorsqu'on leur communiqua la proclamation suivante :

« Soldats,

» Des nouvelles de l'Europe m'ont décidé
» à partir pour la France. Je laisse le com-
» mandement au général Kléber ; l'armée
» aura bientôt de mes nouvelles : je ne puis
» en dire davantage. Il me coûte de quitter
» des soldats auxquels je suis le plus attaché ;
» mais ce ne sera que momentanément, et le
» général que je vous laisse a la confiance du
» gouvernement et la mienne.

» BONAPARTE. »

Ce fut comme un coup de foudre : chaque soldat semblait atterré, et l'on eût dit que Bonaparte avait emporté avec lui toutes les

espérances de l'armée; mais bientôt ses promesses revenant à la mémoire, chacun se réjouit en songeant qu'on allait le revoir à la tête de puissans renforts : lorsqu'après les premiers regrets, le soldat tourna les yeux vers le nouveau général en chef, il trouva dans ce choix des motifs de consolation. Kléber était en effet celui de tous les capitaines de l'armée d'Orient, qui avait le plus de réputation; Desaix seul pouvait balancer sa renommée et lui disputer la confiance des troupes.

L'installation de Kléber fut pendant quelques jours une suite de solennités. Il adressa aux Français et aux Égyptiens plusieurs proclamations dans lesquelles il manifestait l'intention de suivre la politique tolérante de son prédécesseur. Il tint si bien parole, que le divan et le peuple ne le virent plus qu'avec une sorte de vénération. Au respect que lui attiraient ses qualités personnelles, il faut joindre celui qui, en Orient, accompagne le

luxe et la magnificence. Kléber s'environna de toute la pompe asiatique et exigea des habitans les honneurs que l'on rendait aux beys. Il se fit escorter d'une double rangée de kahouas (bâtonniers) qui le précédaient, criant en arabe : « Voilà le sultan, commandant en » chef! Musulmans! prosternez-vous. » Alors les passans s'inclinaient en croisant les mains sur la poitrine, et ceux qui étaient montés sur des mulets ou sur des ânes devaient en descendre pour se prosterner. C'est par-là qu'il imposa à la multitude.

La première pensée du nouveau général en chef fut de chercher à réaliser les projets de Bonaparte relativement au bien-être des troupes. Les diverses branches du service étaient en proie à toutes sortes d'exactions ; jusque-là le besoin sans cesse renaissant de combattre avait fait négliger un peu le soin d'administrer, et les spéculateurs s'engraissaient des privations du soldat. Kléber poursuivit les abus

avec persévérance et châtia rigoureusement les malversations. La fabrication du pain fut soumise à l'examen le plus sévère; les hôpitaux et les cantonnemens éprouvèrent de nombreuses améliorations. Un agent français, qui avait frappé une contribution illicite de 75,000 francs, convaincu de ce crime au milieu du divan de Rosette, est obligé de restituer la somme aux habitans, et meurt fusillé sur la place publique. Kléber porta aussi un œil vigilant sur l'état des fortifications, et accéléra en même temps l'approvisionnement des magasins. Il semblait tout préparer pour une campagne, et cependant il n'aspirait en secret qu'à rouvrir à l'armée le chemin de la France.

Ce désir se montra assez clairement dans la harangue qu'il adressa aux troupes le 1er vendémiaire an VIII, jour anniversaire de la fondation de la république. Voici sa péroraison :

« Vos drapeaux, braves compagnons d'ar-

» mes, se courbent sous le poids des lauriers,
» et tant de travaux demandent un prix.
» Encore un moment de persévérance, vous
» êtes près d'atteindre et d'obtenir l'un et
» l'autre. Encore un moment, et vous don-
» nerez au monde une paix durable après
» l'avoir combattu. »

Les fêtes de ee grand jour furent encore plus pompeuses que les années précédentes. Le peuple et l'armée jouissaient dans le Delta d'un repos que troublaient à peine les indices de l'orage qui couvait en Syrie ; vers la même époque les Mameloucks avaient fait encore une tentative dans la Haute-Égypte ; on va voir quelle en fut l'issue.

CHAPITRE XXVI.

Fin de l'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte.
(An VIII. — 1800.)

Loin de s'affaiblir par ses succès, Desaix avait su se créer de nouvelles ressources dans le pays conquis, et ses forces semblaient augmenter avec ses victoires. La sagesse de son administration lui avait attiré la confiance des habitans qui, trouvant sous ses lois un bonheur et une sécurité jusqu'alors inconnus, se remirent à cultiver leurs champs comme en pleine paix et laissèrent les beys débattre seuls leurs intérêts. D'un autre côté, le général était parvenu à traiter avec le schérif de la Mecque. Que pouvaient les Mameloucks abandonnés à eux-mêmes? Mourad, privé du secours des

fellahs, n'osait presque plus quitter la grande Oasis, heureux d'avoir mis un désert entre lui et les Français. Mais de sa retraite ce bey correspondait sans doute avec les Anglais, car ses mouvemens étaient habilement combinés avec ceux des forces navales ennemies. Ainsi ses cavaliers avaient paru dans la Basse-Égypte, tandis que les Turcs débarquaient sur la plage d'Aboukir; et maintenant, informé que des vaisseaux britanniques menacent Kosseïr, le voilà qui sort du désert et se montre à la hauteur de Girgé.

Ce prince infatigable était destiné à voir avorter toutes ses espérances. Desaix fit avancer contre lui le chef de brigade Morand qui arrêta sa marche au village d'El-Gunaïmi, et après l'avoir battu, le poursuivit sans relâche pendant cinquante lieues de pays, le joignit de nouveau à Samanhoud et le mit une seconde fois en déroute. Dans ces deux affaires Mourad perdit plusieurs hommes, plus de cent

chevaux et le double de chameaux chargés. Il n'échappa lui-même que par un rare bonheur.

L'attaque corrélative des Anglais sur Kosseïr se dénouait de la même manière. Ils vinrent avec deux frégates canonner le château qui défend cette place. L'adjudant Donzelot ne se laissa pas intimider par leur attitude menaçante; quoiqu'il n'eût qu'une faible garnison, il se disposa à recevoir chaudement les ennemis. Ceux-ci, au moyen des chaloupes de débarquement, mirent deux fois à terre environ quatre cents hommes, qui deux fois furent rejetés en désordre dans leurs embarcations. La première descente leur coûta une soixantaine d'hommes; dans la seconde on leur enleva un canon de six qu'ils avaient débarqué. Après ces tentatives infructueuses, les Anglais prirent le large et disparurent. Six mille boulets qu'on ramassa attestaient la vivacité du feu des frégates.

Le général Desaix voulut frapper un grand coup et forcer Mourad à accepter les conditions avantageuses qu'il lui avait souvent offertes. Il réunit à Siout neuf cents dromadaires qu'on habitua au bruit de la fusillade et du canon; un pareil nombre de soldats furent exercés à des manœuvres convenables au genre de combats qu'ils allaient livrer. L'instruction achevée, Desaix divisa cette troupe en deux colonnes qui se mirent à la poursuite des Mamelouks, l'une sous sa direction immédiate, l'autre sous les ordres de l'adjudant-général Boyer.

Mourad était près des frontières du Fayoum, lorsqu'il vit arriver cette singulière cavalerie : ne doutant pas qu'elle ne fût aisée à vaincre, il se disposa à l'attaque ; mais, à son premier mouvement, les Français s'élancèrent à terre, se formèrent en carré et reçurent leurs ennemis par une fusillade à bout portant. Les Mamelouks firent trois charges consécutives

sans plus de succès, et opérèrent enfin une retraite précipitée. La troupe de Boyer, qui seule avait pris part à l'action, se remit aussitôt sur leurs traces : quoique vivement pressés, ils parvinrent à éviter de nouvelles rencontres.

Vers la fin d'octobre, Mourad traversa le Nil, près d'Atfiehheb, presque sous les yeux des postes établis par le général Rampon, et s'enfonça dans la vallée de l'*Égarement*, marchant du côté de Suez. Tout-à-coup il revint sur ses pas et se dirigea de nouveau vers la Haute-Égypte.

Les Français n'avaient pas cessé de le harceler, mais rien ne put le contraindre à accepter le combat; les colonnes de dromadaires rentrèrent à Siout sans avoir obtenu aucun résultat décisif.

La constance de Mourad-Bey, au milieu de tant de revers et de fatigues, avait quelque chose de trop héroïque pour n'avoir pas vivement

ému l'ame généreuse de Desaix : il admirait cette volonté forte, ce courage indomptable que le malheur semblait retremper, et quoique les Mameloucks ne fussent plus capables d'inspirer des craintes sérieuses, il offrit à leur chef une des meilleures provinces de l'Égypte avec une entière indépendance, s'il voulait devenir l'allié de la république. Mourad n'estimait pas moins les Français et leurs généraux ; mais, trop fier pour céder un pays qu'il regardait comme sa propriété, il rejeta toutes les propositions d'accommodement. Il ne se montra plus traitable que lorsque le grand-visir parut avec sa nombreuse armée : l'horreur de la domination turque lui fit rechercher l'alliance de la France ; mais n'anticipons pas sur les événemens.

L'affaiblissement de ce bey et sa conduite fugitive le mettaient hors d'état d'agir avec succès : la Haute-Égypte devenait un théâtre peu digne des vastes talens militaires de De-

saix : le général en chef s'empressa de le rappeler et lui confia un commandement dans l'armée qu'il rassemblait sous les murs du Caire pour s'opposer aux efforts de la Porte ottomane. Desaix, en quittant la contrée qu'il avait soumise, emporta les regrets de tous les habitans : l'intégrité de son caractère et la modération de ses actes lui avaient gagné les cœurs, et aujourd'hui encore les peuples de la Haute-Égypte, dans leurs récits poétiques, ne le désignent jamais que par le surnom de *Sultan-le-Juste*.

CHAPITRE XXVII.

Débarquement et défaite des janissaires sur la côte de Damiette.

(An VIII. — 1800.)

La terrible leçon d'Aboukir avait rendu le grand-visir d'une extrême circonspection; il réunissait sous ses drapeaux, en Syrie, une armée formidable, ne voulant hasarder le combat que lorsqu'il serait sûr de la victoire. Cependant, soit qu'il cédât à l'influence britannique, ou qu'il eût dessein d'opérer une diversion utile à ses projets, il détacha un corps d'élite de sept mille janissaires, sous le commandement de Séïd-Ali-Bey, avec ordre de tenter une descente sur la côte de Damiette. Le commodore Sidney-Smith facilita les moyens

de l'expédition, et bientôt ses vaisseaux portèrent les Musulmans en vue de cette partie de l'Égypte.

Séïd-Ali choisit pour point de débarquement l'endroit où le bras du Nil, qui arrose Damiette, vient se jeter dans la Méditerranée. Ce lieu s'appelle le Bogaz et donne son nom à un fort construit à l'embouchure du fleuve pour en défendre l'entrée.

Les janissaires commencèrent par s'emparer du fort ; ensuite ils s'établirent sur la rive droite du Nil et s'y retranchèrent.

A la nouvelle de cette invasion, Kléber fit partir deux bataillons et cent cinquante dragons pour se joindre aux troupes de la province; mais Desaix, qui conduisait ce renfort, apprit en chemin que sa coopération était inutile, et que le général Verdier, avec les mille hommes qu'il commandait, venait de détruire les espérances des janissaires.

En effet, ce général les avait attaqués le

1er novembre dans leurs retranchemens; après avoir vainement tenté de résister à l'impétuosité française, ils s'étaient rembarqués en désordre, laissant sur le rivage deux mille morts, huit cents prisonniers et cinq pièces d'artillerie. Anglais et Turcs s'éloignèrent à la hâte d'une côte si peu hospitalière.

CHAPITRE XXVIII.

Traité d'El-Arich.
(An VIII. — 1800.)

Malgré les heureux débuts de son généralat, Kléber ne pouvait s'aveugler sur les difficultés de sa position. L'Égypte vaincue n'était pas entièrement soumise; le peuple voyait dans les Français autant d'ennemis de sa propriété, et son cœur s'ouvrait à l'espoir d'un changement. L'armée occupait les points capitaux des cataractes à El-Arich, d'El-Arich à Alexandrie, et d'Alexandrie aux cataractes; et presque réduite de moitié, elle manquait d'armes, de poudre, de plomb et de fer coulé. La pénurie des finances ne permettait point de s'en procurer; des essais de fonderies eu-

rent lieu, et ne furent suivis d'aucun résultat. Les nœuds de la coalition formée contre les Français ne firent que se resserrer davantage. Il ne s'agissait pas de combattre seulement quelques hordes de Mameloucks découragés, une petite armée avait à neutraliser les efforts réunis de trois grandes puissances, la Porte, l'Angleterre et la Russie. Vainement Kléber attendit de l'argent, des hommes et des munitions; deux flottes sur lesquelles se fondait encore son espoir repassèrent le détroit de Gibraltar, et rentrèrent dans l'Océan.

A cette nouvelle, le nouveau général en chef se détermina à continuer les négociations qu'avait entamées Bonaparte, et transmit les motifs de sa conduite aux membres du Directoire exécutif. La fatale lettre où il peignait ses vives inquiétudes sur le salut de l'armée, tomba entre les mains des Anglais qui s'empressèrent de la publier afin d'enhardir la puissance ottomane et de la rendre inaccessi-

ble à toute espèce d'accommodement. Mais déjà le grand-visir avait agréé les deux plénipotentiaires que Kléber lui avait envoyés; c'étaient le général Desaix et l'administrateur général Poussielgue. Le ministre de l'Angleterre, le commodore Sidney-Smith, les autorisa sans difficulté à établir leurs conférences à bord de son vaisseau. Ils convinrent ensuite de se rendre au camp même des Turcs, faute de pouvoir établir avec le grand-visir des relations faciles et régulièrement suivies.

Kléber, de son côté, pour donner aux négociations un appui imposant, porta une partie de ses forces vers la frontière de la Syrie; son armée affaiblie allait présenter encore une attitude respectable.

Un officier anglais, John Douglas, la voyant disséminée, donna au grand visir l'infâme conseil de marcher sur El-Arich, et se chargea d'en diriger le siége, au moment où un armistice allait être arrêté. La garnison, surprise

et entraînée par de perfides suggestions, n'essaya aucun moyen de défense. La plupart des soldats refusèrent d'obéir à leurs officiers, et facilitèrent aux Turcs l'entrée de la citadelle. Un grenadier, du petit nombre des Français demeurés fidèles à l'honneur, se plaça au milieu de plusieurs barils de poudre et tira son dernier coup de fusil : l'explosion fit écrouler une partie du fort, et les lâches qui s'y tenaient renfermés périrent sous ses décombres avec ceux qui avaient profité de leur odieuse trahison.

L'attentat d'El-Arich méritait un châtiment sévère; les règles de la guerre avaient été indignement violées; on n'avait répondu à la franchise et à la loyauté que par une insigne félonie. Le brave général Desaix et l'administrateur général Poussielgue ne purent désormais se prêter qu'avec une sorte de répugnance aux négociations entamées. Cédant à des considérations particulières, le général en

chef leur envoya l'ordre exprès de traiter d'une manière définitive, sans compromettre néanmoins l'honneur de la France et de l'armée. On en vint à de nouvelles ouvertures; une convention se conclut, et Kléber y donna son approbation. Les principaux articles étaient conçus en ces termes.

ART. 1er. « L'armée française se retirera » avec armes, bagages et effets sur Alexan- » drie, Rosette et Aboukir, pour y être em- » barquée et transportée en France, tant sur » ses bâtimens que sur ceux qu'il sera néces- » saire que la Sublime-Porte lui fournisse.

2. » Il y aura un armistice de trois mois » en Égypte, à compter du jour de la signa- » ture de la présente convention, et, dans le » cas où la trève expirerait avant que les bâ- » timens à fournir par la Sublime-Porte fus- » sent prêts, ladite trève sera prolongée jus- » qu'à ce que l'embarquement puisse être » complètement effectué.

4. » Les places de Katieh et Salahieh se-
» ront évacuées par les troupes françaises, au
» plus tard, le dixième jour après la ratifica-
» tion de la présente convention. La ville de
» Mansourah sera évacuée le quinzieme jour,
» Damiette et Belbeïs le vingtième; Suez six
» jours avant le Caire; les autres places si-
» tuées sur la rive orientale du Nil seront
» évacuées le dixième jour; le Delta sera
» évacué quinze jours après l'évacuation du
» Caire. La rive occidentale du Nil et ses dé-
» pendances resteront entre les mains des
» Français jusqu'à l'évacuation du Caire, et
» comme elles doivent être occupées par l'ar-
» mée française jusqu'à ce que toutes les
» troupes soient descendues de la Haute-
» Égypte, ladite rive occidentale et ses dé-
» pendances pourront n'être évacuées qu'à
» l'expiration de la trève, s'il est impossible de
» les évacuer plus tôt. Les places évacuées par
» l'armée seront remises à la Sublime-Porte

» dans l'état où elles sont actuellement.

8. » Aussitôt après la ratification de la » présente convention, tous les Turcs et au- » tres nations sans distinction, sujets de la » Sublime-Porte, détenus ou retenus en » France, ou au pouvoir des Français en » Égypte, seront mis en liberté, et récipro- » quement tous les Français détenus dans les » villes et échelles de l'empire ottoman, ainsi » que toutes les personnes, de quelque na- » tion qu'elles soient, attachées aux légations » et consulats français, seront mis en liberté.

10. » Aucun habitant de l'Égypte, de quel- » que religion qu'il soit, ne sera inquiété ni » dans sa personne ni dans ses biens, pour » les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les » Français pendant leur occupation de l'É- » gypte.

» Fait, signé et scellé de nos sceaux respec- » tifs, au camp des conférences, près d'El- » Arich, le 4 pluviose an VIII de la républi-

» que française, et le 28 de la lune de Chaa-
» ban, l'an de l'hégire 1214.

» Signé le général de division *Desaix*,
» le citoyen *Poussielgue*, plénipotentiaires du
» général Kléber, et leurs excellences *Musta-*
» *pha-Rachid*, *Effendi-Defterdar* et *Musta-*
» *pha-Rasycheh*, *Reis-Al-Koultal*, plénipo-
» tentiaires de son altesse le suprême visir. »

Les autres articles étaient relatifs au mode d'évacuation. Quelle que soit leur importance, il deviendrait inutile de les transcrire ici, puisque la force des événemens empêcha qu'ils ne fussent complètement exécutés ; ceux que nous avons relatés suffisent pour faire voir que Kléber et ses mandataires avaient mis, autant qu'il était en eux, le nom français à couvert de toute injure. Mais enfin c'était une capitulation, et l'on pouvait combattre encore.

CHAPITRE XXIX.

Rupture du traité d'El-Arich.—Bataille d'Héliopolis.— Alliance de Mourad-Bey avec les Français. — Soulèvement et soumission du Caire.

(An VIII. —1800.)

A PEINE la convention d'El-Arich fut-elle publiée, qu'elle produisit généralement une sensation fâcheuse. On s'étonna bientôt que les plénipotentiaires du général en chef n'eussent point exigé la signature de l'amiral Sidney-Smith, le représentant du roi d'Angleterre. Kléber fut le premier à s'apercevoir que dans la rédaction du traité l'on avait omis une formalité essentielle, et il accéléra l'exécution de ce traité sans attendre qu'il eût été ratifié par le gouvernement britannique; il

lui tardait de revoir la patrie, et de quitter un sol ingrat, sur lequel il pensait que les Français ne pouvaient plus désormais recueillir qu'une gloire stérile ou funeste.

Déjà les dispositions de l'embarquement étaient déterminées, lorsqu'une circonstance imprévue vint contrarier ses projets. On lui annonça la révolution du 18 brumaire, et la république, en lui promettant de prompts secours, semblait exiger qu'il différât l'évacuation de l'Égypte. Il ne persista pas moins dans sa résolution, et se contenta d'informer l'armée des changemens politiques survenus en France.

La nouvelle de l'élévation de Bonaparte excita un enthousiasme général; chacun y crut voir la garantie du passé, la sécurité du présent et la certitude d'un brillant avenir; leurs espérances étaient fondées sans doute, mais beaucoup d'entre eux devaient ne point les voir se réaliser.

Sitôt qu'ils eurent évacué les forts de Salahieh, Belbeïs, Katieh et ceux de la Haute-Égypte, les Français apprirent qu'on apportait des obstacles à leur embarquement. Une lettre émanée du ministre plénipotentiaire anglais auprès de la Porte ottomane devint le signal d'un prochain renouvellement d'hostilités; elle renfermait la défense expresse d'exécuter immédiatement le traité d'El-Arich. Kléber, indigné, ordonna de réarmer les forts, et de faire revenir les munitions qu'on avait transportées à Alexandrie. Il déclara en même temps à Mustapha-Pacha, commissaire de la Porte, que l'évacuation de l'Égypte était différée, et manifesta l'intention de marcher contre le grand-visir, si celui-ci opérait le moindre mouvement au-delà de Belbeïs.

Nonobstant ces réclamations et ces menaces, le chef des Ottomans ne tarda point à lever son camp; l'avant-garde parut dans la plaine de la Qoubbeh aux portes du Caire, et vint s'établir en

vue des avant-postes français. Un officier anglais, muni des dépêches de l'amiral Keith, informa Kléber que le gouvernement britannique ne consentait à aucune capitulation avec l'armée de la république, excepté le cas où elle mettrait bas les armes, et abandonnerait ses vaisseaux, ses munitions et ses bagages aux puissances alliées. Le général en chef, à la lecture d'une pareille lettre, éprouva toute l'indignation qu'elle devait inspirer à un honnête homme; il ne répondit rien à l'émissaire et se contenta de faire imprimer la missive anglaise avec ce *post-scriptum :*

« Soldats, on ne répond à une telle insolence que par la victoire; préparez-vous à combattre. »

Tous jurèrent de venger l'injure qu'ils venaient de recevoir; un cri de guerre unanime retentit de toutes parts; elle était inévitable. Le commodore Sidney-Smith paraissait seul disposé à la suspendre; le grand-visir rejeta

ses conseils. Quelques conférences eurent lieu; elles ne servirent qu'à favoriser les menées de Jussuf. Il tira d'El-Arich un grand nombre de pièces d'artillerie, et renforça son parc. Les fellahs, commandés par les scheicks, et les habitans des provinces de Mansourah, de Menoufieh, de Garbieh, de Quelioubeh, de Charqieh, accoururent se ranger sous ses drapeaux. Des firmans furent répandus dans les différentes contrées de l'Égypte: on y représentait les Français comme des barbares et des infidèles, odieux infracteurs des lois divines et humaines. Des émissaires furent dirigés vers les tribus nomades, et bientôt la révolte éclata même au sein des villes les moins fanatisées.

On ne pouvait dès-lors se méprendre sur les desseins du grand-visir: il parlait de concorde et organisait des séditions. La confiance n'était plus de saison. Il fallait qu'il retournât à Belbeïs, puis à Salahieh, et enfin jusqu'aux frontières de la Syrie; autrement on saurait

l'y contraindre. L'armée française pouvait encore trouver son honneur et sa sûreté dans ses forces. Le danger croissait. A la voix de Kléber, les troupes qui occupaient la Haute et la Basse-Égypte se concentrèrent sous les murs du Caire. Il convoqua les officiers supérieurs, leur communiqua les nouvelles qui lui étaient parvenues, et mit le comble à leur indignation. Les prétentions injurieuses du gouvernement anglais et les perfides menées de la Sublime-Porte demandaient une vengeance éclatante.

Le général en chef, fatigué des intrigues de l'ennemi, déclare formellement au grand-visir que la république et la puissance ottomane doivent se considérer en état de guerre, et arrête les bases de son plan de bataille.

Quatre bataillons carrés forment sa première ligne; Friant commandera les deux bataillons de droite, et Reynier les deux bataillons de gauche. L'espace d'un carré à l'autre est

rempli par la cavalerie, qui occupe l'intervalle du centre sous les ordres de Leclerc et appuyé par une partie du régiment des dromadaires. L'artillerie de réserve, placée derrière le centre, forme la seconde ligne; les sapeurs du génie et quelques pelotons de grenadiers lui servent de soutien. Sur les côtés marchent plusieurs pièces, flanquées par des tirailleurs; des compagnies d'élite doublent les angles, et une armée de dix mille hommes présente une masse impénétrable.

L'armée ottomane comptait soixante-dix mille combattans; elle avait son avant-garde retranchée dans le village de Matarieh, sur les ruines d'Héliopolis, et elle prolongeait ses avant-postes depuis le Nil jusqu'à Sibylli-Hallem. L'aile droite, en arrivant devant cette mosquée, aperçoit un poste de six cents chevaux, et les met en fuite au premier coup de canon. A peine le jour commençait à poindre, l'aile gauche se présente devant Matarieh, et

s'arrête, afin de donner à l'aile opposée le temps de venir dans la direction d'El-Marck couper la retraite de l'avant-garde ennemie.

Tandis que ces mouvemens s'exécutaient, une colonne d'infanterie et de cavalerie turque s'avançait du côté du Caire. Les guides de Kléber reçurent l'ordre de charger le corps de Mameloucks qui la précédait, et faillirent être enveloppés par leurs adversaires. Le quatorzième régiment de dragons et le vingt-deuxième de chasseurs se précipitèrent dans la mêlée, et dégagèrent les premiers assaillans. Toutefois le général en chef craignit de trop se dégarnir, et ne put s'opposer à une manœuvre dont il sentait toute l'importance; il lui fallut s'en tenir à l'attaque du village de Matarieh.

Les grenadiers, placés aux angles des carrés, se forment aussitôt en deux colonnes, et marchent au pas de charge, sous les feux des batteries turques. La colonne de gauche, as-

saillie par les janissaires, leur oppose une vive fusillade, et jonche la terre de leurs corps; ceux que les balles ont épargnés sont atteints par les baïonnettes de la seconde colonne. Un petit nombre courent se cacher dans les maisons de Materieh, et n'échappent au fer des vainqueurs qu'en devenant la proie des flammes. Drapeaux, pièces de canon, chameaux, tout tomba au pouvoir des Français, et il ne leur resta plus qu'à se diriger sur le gros de l'armée du grand-visir.

Il s'était mis en mouvement pour protéger son avant-garde, et avait pris position derrière un bois de palmiers, autour d'El-Marek. Le général Friant l'eut bientôt repoussé et contraint de fuir vers le village d'El-Khanka. Les troupes françaises y arrivent avant le coucher du soleil. A leur approche, les Turcs se replient en désordre et se jettent dans le désert.

Le lendemain Kléber, entendant le bruit

du canon que l'on tirait au Caire, juge à propos d'y envoyer, en toute hâte, quatre bataillons, et de son côté il se met en marche pour Belbeïs, qu'occupaient mille chevaux et une nombreuse infanterie. Friant, guidé par les savantes manœuvres du général en chef, s'élève sur le flanc de la cavalerie, l'effraie et la disperse. L'infanterie, harcelée par le général Reynier, oppose une résistance inutile. Chassés de leurs positions, les Turcs rendent enfin la place et se mettent à la discrétion de Kléber, qui leur permet de rejoindre le grand-visir, et de conserver quelques armes pour se défendre contre les Arabes.

Il détache ensuite sur le Caire deux escadrons, cinq bataillons et plusieurs pièces d'artillerie, recommande à leurs chefs, les généraux Friant et Donzelot, d'éviter les engagemens périlleux, et se porte sur Salahieh avec ses guides, le septième régiment de hussards et la brigade de Béliard. Le général Reynier

qui le précède établit ses bivouacs en avant de Koraïm; trois ou quatre mille cavaliers turcs le surprennent et l'enveloppent; Kléber accourt à travers une masse ennemie qui s'oppose vainement à son passage, se joint à lui et continue sa marche victorieuse.

Le général en chef s'attendait à trouver l'armée de Jussuf rassemblée à Salahieh; mais le grand-visir épouvanté s'était enfoncé dans le désert avec environ cinq cents hommes de bonne escorte. On n'apercevait dans son camp que des tentes renversées, des coffres brisés, des caisses remplies de parfums et de vêtemens, des selles et des harnois épars, des pièces d'artillerie, des litières et des ameublemens confondus ensemble; rien ne put échapper au pillage; la perfidie anglaise entraîna la destruction de l'armée ottomane et la perte des richesses immenses qu'elle possédait.

L'intérieur de l'Égypte réclamait seul alors

l'attention de Kléber. Son premier soin fut de recourir aux moyens d'assurer la reddition des places situées sur le littoral de la Méditerranée : lui-même, à la tête du septième régiment de hussards, des troisième et quatorzième régimens de dragons, de la quatre-vingt-huitième brigade et d'une partie de la soixante-neuvième, reprit la route du Caire.

Cette place avait été le théâtre d'événemens d'une nature alarmante. Les habitans du faubourg de Boulak, armés de sabres et de fusils, s'étaient portés le 20 mars au fort Camin, et avaient failli tuer ou massacrer les troupes françaises qui l'occupaient. Pendant que les deux armées luttaient dans la plaine, des bruits mensongers se répandaient au milieu de la cité sur l'issue de la bataille. La défaite de l'ennemi, disaient les uns, est inévitable; il est taillé en pièces, disaient les autres; la populace exaltée criait victoire, courait au quartier qu'habitaient les négocians d'Europe, les accablait

d'injures, brisait les portes de leurs maisons, de leurs comptoirs et de leurs magasins, les égorgeait sans pitié et jetait leurs corps dans le canal Khalidji. L'arrivée des Turcs, des fellahs, des Mameloucks et des Arabes qui s'étaient détachés de l'armée du grand-visir, doubla la rage du peuple et le danger des Européens. La maison de Mohammet Bey-el-Elfi (quartier-général) était devenue leur unique refuge; ils y auraient été anéantis, si le brave Duranteau, qui commandait ce poste, n'eût repoussé les assaillans, forcé Nassif-Pacha de vider la place d'Esbekieh et fait élever des retranchemens pour mettre son asile à l'abri d'un coup de main.

Pendant deux jours entiers, Duranteau soutint l'attaque de dix mille hommes, et cent quatre-vingts soldats lui suffirent pour conserver un poste auquel le général ennemi attachait une haute importance. Il sentait cependant combien sa situation était critique,

le besoin de secours lui paraissait de plus en plus impérieux, lorsqu'il vit s'avancer la colonne du général Lagrange, qui se faisait jour à travers quatre mille cavaliers turcs et Mameloucks, et venait annoncer la victoire d'Héliopolis. Arrivèrent ensuite les divisions des généraux Friant et Donzelot, et les Français songèrent à prendre le rôle de l'offensive.

Les Turcs construisirent dans les rues des barricades de douze pieds de hauteur et à double rang de créneaux ; ils se défendirent pied à pied, et réduisirent les assaillans à la nécessité de mettre le feu aux maisons voisines du quartier-général et aux environs d'Esbekieh. Le spectacle du Caire bombardé et livré aux flammes ne servit qu'à développer en eux une activité peu commune. C'était une chose remarquable que de les voir créer des fabriques de poudre, et déterrer des pièces enfouies depuis long-temps, employer les grilles des mosquées à la fabrication de nouveaux bou-

lets; rechercher ceux qu'on leur lançait, délirer de joie à l'idée de les renvoyer à leurs ennemis.

Parut enfin le général Kléber. Son caractère le portait naturellement aux voies de conciliation, et, dans cette circonstance, il avait à ménager une armée déjà bien affaiblie par plusieurs campagnes; d'ailleurs il ne possédait qu'un petit nombre de fers coulés; les munitions étaient presque épuisées. Aussi, tout en réunissant un surcroît de forces, en disposant de nouvelles batteries, en se munissant de matières combustibles, il s'empressa de mettre en usage les ressorts secrets de la politique pour amener une prompte soumission; il sut se créer des intelligences dans la ville, et semer la défiance entre les habitans et les osmanlis. Le résultat de ces pratiques mystérieuses ne tarda pas à se faire sentir: les chefs ottomans lui proposent une capitulation, dont il accepte les principaux articles;

mais aucune des conditions ne sera exécutée, car à peine la nouvelle de l'arrangement est-elle connue dans la cité, que les meneurs du peuple et tous ceux qui se sont signalés par des excès, craignant les représailles françaises, emploient toute sorte de moyens afin d'empêcher l'accomplissement de la convention. Les prêtres s'arment de la parole de Dieu, les vieillards et les femmes se précipitent aux pieds des soldats, les suppliant, avec des sanglots et des cris lamentables, de ne pas les abandonner à la fureur du glaive chrétien. Les musulmans sont émus, et, lorsque les Français se présentent conformément au traité pour occuper certains postes, on refuse de les leur livrer, on les traite en ennemis. Kléber jugea dès-lors qu'il serait obligé d'en venir à des extrémités terribles.

L'homme qui dans ces circonstances rendit le plus de services aux Français, ce fut Mourad, le valeureux chef des Mameloucks. Il leur

faisait passer des subsistances, des munitions et jusqu'à des matières combustibles. La haine du gouvernement turc, dont les récriminations étaient à craindre, avait mis ce bey du parti de la France. Lorsqu'il eut appris les conférences d'El-Arich, il s'était empressé de se rapprocher de Kléber, qui reçut ses émissaires et lui envoya les siens. Deux jours avant la bataille d'Héliopolis, il fit demander au général en chef s'il devait obéir à l'injonction du grand-visir qui lui ordonnait de se réunir à l'armée. Kléber lui répondit qu'il le verrait au milieu de ses ennemis sans l'en estimer moins. Dès le commencement de l'action, le bey avait passé sur la rive droite du Nil, et c'est là qu'il était encore lorsque les Français victorieux revinrent pour réduire le Caire.

Un traité consacra cette alliance; Mourad obtint le gouvernement du Haut-Saïd et envoya aussitôt son kachef (lieutenant) Osman-Bardissy, afin de chasser de l'Égypte supérieure Dervich-

Pacha, qui était en devoir d'en prendre possession au nom du Sultan. En informant Kléber de cette nouvelle, Mourad ajoutait. « Faites-moi savoir si vous demandez la tête de ce pacha, ou si vous exigez seulement qu'il se retire de l'Égypte. Je vous promets qu'il ne tardera pas à repasser en Syrie. » Le général français ne voulut accepter que la dernière promesse; peu de jours suffirent au bey pour la remplir fidèlement.

L'obstination meurtrière des habitans du Caire ne pouvait fléchir que devant des actes de sévérité; les mesures que l'on avait prises et les secours de Mourad mettaient les Français en état de porter des coups décisifs; le général en chef n'hésita plus à prendre conseil des événemens, quoique son ame répugnât à la violence.

Friant, avec un détachement de sa division, pénètre dans le quartier Cophte, situé au nord de la ville, chasse l'ennemi de ses positions,

et lui enlève quatre drapeaux. Le lendemain Reynier s'empare du Santon Abousieh, et vers le soir un peloton du régiment des dromadaires pénètre dans l'ancienne maison de la direction du génie, où les Turcs s'étaient réfugiés. Ceux-ci continuent à déployer une activité extraordinaire ; ils ont résolu de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Le général Friant cerne le faubourg Boulak, emporte d'assaut les retranchemens qui en défendent l'approche, et oblige les habitans à implorer sa clémence.

La prise de ce faubourg devait accélérer celle de la capitale; une pluie imprévue contraria les projets de Kléber : il suspendit ses opérations, et ne les recommença que le 18 avril. Les premières attaques se dirigèrent contre la maison de Sitty-Fatmeh, qui servait de point d'appui à la gauche des Turcs; elle fut détruite à l'entrée de la nuit par une explosion de mine, et une foule d'osmanlis et de Mameloucks pé-

rirent sous ses débris. Soudain le combat s'engage sur tous les points. Friant, secondé par Donzelot, réduit le quartier Cophte et celui des bouchers. Reynier attaque le quartier Bab-El-Charieh avec le même succès. Robin, à la tête d'une compagnie de carabiniers, court s'emparer d'une pièce de canon qui battait le poste du Santon Abousieh ; il rencontre les troupes de Nassif-Pacha et de Hassan Bey-Djeddaoui, les harcèle, les atteint et les met en déroute ; la fuite ne sauve que quelques chefs.

L'ennemi perd tous ses postes ; les Français s'y établissent ; l'acharnement des vainqueurs et des vaincus redouble ; la capitale de l'Égypte sera bientôt réduite en cendres si elle tarde à se soumettre.

On transmet à Kléber des propositions déplacées ; il les entend, sourit et ne répond aux agens qu'on lui envoie qu'en leur montrant d'une fenêtre de son palais le vaste incendie

du Caire et les ruines fumantes de Boulak.

Sur ces entrefaites le général en chef apprend que les Anglais ont récemment débarqué des troupes au port de Suez. Il ordonne à l'adjudant-général Ma-Séchi d'aller en reprendre le commandement, et au chef de brigade Lambert de l'accompagner. Leurs troupes se composaient d'une compagnie de grenadiers, de cent dromadaires, d'un détachement de la vingt-unième légère, d'un second détachement du quatorzième de dragons, de quelques sapeurs et de trois pièces d'artillerie. En vain publia-t-on qu'elles n'étaient qu'un reste de l'armée française, et qu'on aurait peu de peine à les exterminer; parvenues à leur destination, elles attaquèrent la place de Suez, et entrèrent dans la ville malgré la résistance opiniâtre de leurs adversaires.

Le chef de brigade Lambert, et une partie des troupes qu'il commandait rejoignirent

l'armée, sitôt que le but de leur expédition eut été rempli.

De nouvelles conférences eurent lieu, durant cet intervalle, entre le général de l'armée française et les émissaires des chefs de l'armée ottomane. Kléber communiqua son traité avec Mourad, et dicta les articles de la capitulation, qu'Ibrahim-Bey et Nassif-Pacha ratifièrent avec empressement. L'échange des otages destinés à en garantir la validité s'effectua le 22 avril; les trois jours suivans furent consacrés à l'évacuation du Caire, et le général en chef y fit son entrée solennelle le 27, après avoir rassemblé ses troupes dans la plaine de la Qoubbeh, passé tous les corps en revue, et commandé plusieurs manœuvres dont l'heureuse et prompte exécution dut révéler aux beys le secret de nos victoires et de nos triomphes.

CHAPITRE XXX.

Assassinat de Kléber.
(An VIII. — 1800.)

Par une politique habile, Kléber sut faire tourner au profit de ses troupes les soulèvemens du Caire et des principales villes révoltées, tout en augmentant la réputation de clémence et de modération qu'il s'était acquise dans l'Égypte. Les coupables s'attendaient à de grands châtimens : ils ne doutaient pas que la vengeance du général n'égalât leurs fureurs ; quel fut l'étonnement et la joie du peuple lorsqu'on lui annonça qu'il pouvait racheter, pour de modiques sommes, un crime qu'il s'était déjà résigné à payer de son sang ! Kléber se contenta d'imposer à la capitale une con-

tribution de douze millions; des mesures analogues frappèrent Samanhoud, Damiette, Tantah, Méhalet-el-Kébir : la caisse militaire se remplit; on put acquitter les dettes de l'armée et pourvoir à ses besoins.

Lorsque la tranquillité fut entièrement réablie, un des premiers soins du général en chef fut de régulariser la levée du *Miry* et de la rendre moins vexatoire. Jusqu'alors cette opération avait été confiée aux généraux commandans des provinces; Kléber chargea les divans de la répartition de l'impôt, et commit aux chefs des corporations le soin des recouvremens. Comme ceux-ci étaient responsables, ils versaient avec exactitude leur contingent dans les coffres et magasins militaires, et le peuple en même temps voyait avec moins de peine son argent ou ses denrées passer par des mains connues à des mains étrangères.

Grâce à une administration sévère, les finances de l'armée devinrent de jour en jour

plus florissantes. Kléber en profita pour augmenter le bien-être des soldats et faire exécuter divers travaux destinés à faciliter la défense de l'Égypte, si elle était encore attaquée. Les fortifications du Caire et de Boulak furent réparées et augmentées; les officiers du génie et de l'artillerie eurent ordre de pourvoir à l'accroissement des ouvrages sur plusieurs points des côtes de la Méditerranée, dont une nouvelle reconnaissance venait d'indiquer la faiblesse.

Les secours promis par Bonaparte ne pouvaient arriver; l'armée, continuellement éclaircie par les atteintes de la guerre et d'un climat étranger, avait besoin de se recruter; sans espoir du côté de la France, il fallait lever des soldats sur le sol même qu'on avait conquis par les armes, et changer des ennemis en auxiliaires; c'est à quoi réussit Kléber. Sa sagesse et l'amour qu'il avait inspiré aux vaincus enfantèrent des légions. Bonaparte s'était

créé un corps de cavalerie avec les Syriens qui, après avoir servi sa cause, avaient cru devoir le suivre en Egypte pour se soustraire à la vengeance de Djezzar; Kléber fit entrer dans ce corps des fellahs arabes et même plusieurs Mameloucks d'Ibrahim-Bey, qui étaient restés au Caire après l'issue de la fastueuse expédition du grand-visir. Un bataillon de cinq cents hommes fut formé de Cophtes; neuf cents Grecs vinrent grossir la légion étrangère que Bonaparte avait organisée; enfin, le général en chef incorpora dans la vingt-unième demi-brigade légère des nègres esclaves qui lui furent vendus par les caravanes de Nubie et d'Éthiopie.

Le dernier jour d'avril fut témoin d'un spectacle dont le souvenir jette du charme au milieu des scènes militaires qui constituent le drame de l'expédition d'Égypte. Une tente avait été dressée dans l'île de Gezyreh-Terseh, au-dessus de Giseh. Là, s'étaient donné ren-

dez-vous, sans armes, deux hommes qui ne s'étaient encore vus que le fer à la main. C'est le brave Mourad qui s'avance d'un côté, de l'autre, c'est le généreux Kléber. Les deux guerriers entrelacent leurs vaillantes mains, et se donnent mutuellement l'assurance d'une juste admiration. Ils s'estimaient dès long-temps ; ils ne se quittèrent pas sans s'aimer. Combien on regrette que Desaix ne fût pas présent à cette entrevue ! Il lui eût été doux d'embrasser l'adversaire dont il avait su apprécier la valeur et l'inébranlable constance ; mais Desaix avait fait voile pour l'Europe, immédiatement après le traité d'El-Arich ; son rendez-vous était à Marengo.

Ce traité d'El-Arich, si indignement violé, servit cependant encore de prétexte aux Anglais pour essayer de nouvelles intrigues. On vit une espèce d'agent subalterne, nommé Morier, proposer au vainqueur d'Héliopolis les passe-ports nécessaires pour l'évacuation de

l'Égypte. Cet homme se qualifiait de mandataire du gouvernement britanique et du divan de Constantinople. Des papiers perdus par lui et tombés entre les mains des Français le firent reconnaître comme l'instrument de quelque secrète machination. Kléber ne répondit aux ouvertures perfides de ses ennemis qu'en publiant dans le *Courrier d'Égypte*, les notes dont le hasard l'avait rendu possesseur.

C'est ainsi qu'il veillait à la sûreté de ses soldats et de leur conquête; mais au milieu de tant de soins, il oubliait sa propre conservation, et ne voyait pas les piéges qu'on tendait à sa confiance.

A peine échappé des périls du désert, le cœur gonflé de honte et de rage, le grand-visir, de retour en Syrie, se hâta de publier des écrits où le chef de l'armée française était représenté comme un homme sans foi, un destructeur de religions. Au nom de Mahomet et du Coran, le ministre invitait tous les

bons Musulmans au *combat sacré*, leur rappelant que des récompenses éternelles attendent ceux qui égorgent un infidèle : il promet en outre sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frappera le commandant des chrétiens en Égypte. Cet appel au fanatisme est entendu, et bientôt se présente un Séide.

Soleyman-el-Halebi se faisait remarquer à Jérusalem, une des villes saintes, par son ardente piété. Agé d'environ vingt-quatre ans, il était dévoré d'une profonde mélancolie qu'entretenait dans son ame l'exaltation religieuse. Le *combat sacré* lui ouvrait les portes des cieux : il n'hésite pas à se dévouer, et reçoit de la main des agens du grand-visir un poignard afin de consommer le glorieux sacrifice. On lui donne aussi trente pièces d'argent, avec un dromadaire pour faire la route. Des lettres de recommandation doivent lui procurer un asile et des appuis au Caire : cet

asile est une mosquée, ces appuis sont des prêtres.

Ainsi c'est à l'ombre des autels que ce malheureux jeune homme vient s'affermir dans son horrible dessein et en mûrir l'exécution. Trois ulemas ou chefs de la loi musulmane sont dans sa confidence : au lieu de le détourner du crime, ils augmentent dans son cœur la soif du sang infidèle : ils lui montrent au paradis la palme de l'assassinat.

Pendant un mois Soleyman se prépare au *combat sacré* par des prières et des jeûnes : il suit tous les jours sa victime, il étudie avec soin ses habitudes, et se familiarise avec les localités du quartier-général. Enfin il ne lui reste plus qu'à trouver une occasion favorable, et le sort l'offre trop tôt à ses désirs sacriléges.

Kléber demeurait depuis quelque temps à Giseh ; il y habitait la maison de plaisance de Mourad-Bey, en attendant qu'on eût réparé celle qu'il occupait ordinairement au Caire,

et qui avait beaucoup souffert du dernier siége. Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Roudah, il entra dans la capitale et vint demander à déjeuner au général Damas, son chef d'état-major. Plusieurs officiers supérieurs, des membres de l'Institut, des chefs d'administration, assistaient à ce repas. Kléber fut très-gai; l'amélioration du sort de l'armée avait rempli son cœur d'une joie qui se répandait dans ses paroles. Lorsqu'on se fut levé de table, il prit à part l'architecte Protain et lui proposa d'aller au quartier-général pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kléber était attenante à celle de Damas. Comme ils traversaient la galerie qui sépare les deux bâtimens, un homme assez mal vêtu, profitant du moment où l'architecte était à quelque distance, s'approche du général en chef, se prosterne avec humilité, et semble vouloir présenter un placet; Kléber, de son côté, ému de l'air de misère

du suppliant, s'avance et se penche vers lui; Soleyman se relève alors, tire un poignard et perce sa victime au milieu du cœur. Le général tombe en criant : Je suis assassiné ! Protain accourt, saisit le meurtrier, il veut le retenir jusqu'à ce qu'on soit arrivé ; mais Soleyman le frappe de six coups de poignard et le renverse. Il retourne vers Kléber étendu, et lui fait trois nouvelles blessures. Rage inutile ! l'infortuné guerrier ne pouvait survivre à la première atteinte.

La galerie où se commettait ce grand attentat, donnait sur la place d'Esbekieh ; un guide qui passait au moment où le général s'était écrié : Je suis assassiné ! courut tout épouvanté dans la maison du général Damas et glaça d'effroi les convives encore réunis, en leur rapportant cette exclamation. On se lève en désordre, on s'empresse, on trouve la victime baignée dans son sang et privée même de la consolation de sentir les douleurs et les soins

de l'amitié. Kléber respirait encore; mais les secours de l'art lui furent vainement prodigués; il ne proféra plus une seule parole et bientôt l'armée d'Egypte fut veuve du vainqueur d'Héliopolis.

Qui pourrait peindre la fureur des soldats à la nouvelle de cet horrible forfait. Kléber n'est plus! Kléber a été assassiné! Vengeance aux mânes de Kléber! Ce fut le cri qu'ils poussèrent d'une même voix. Ils prirent leurs armes et se mirent à parcourir les rues du Caire, le désespoir dans l'ame et la rage dans les yeux. Les habitans, frappés de crainte, se renfermèrent dans leurs maisons et attendirent avec stupeur la foudre qui grondait sur leurs têtes. Peu s'en fallut que la capitale ne fût changée en un monceau de ruines; les soldats voulaient la livrer aux flammes; on fut obligé de battre la générale pour les réunir; toute l'autorité des officiers ne parvint qu'avec peine à empêcher la plus affreuse des catastrophes.

Cependant on poussait avec ardeur les perquisitions, et les Mameloucks eux-mêmes, qui connaissaient mieux les localités, aidaient les Français dans leurs recherches. L'architecte Protain, après avoir repris ses sens, avait donné le signalement du meurtrier. Sur ses indications, on remit en liberté un scheick signalé par sa haine contre les Français, et sur lequel s'étaient portés les soupçons. Enfin, dans les jardins du quartier-général, sous le feuillage d'un nopal touffu, on découvrit Soleyman. Vainement Protain déclara le reconnaître, vainement plusieurs personnes témoignèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par la victime, en vain on lui présenta le poignard ensanglanté trouvé dans sa cachette ; le malheureux, pressé de questions et de preuves, s'obstina cependant à nier son crime, et il fallut pour arracher un aveu de sa bouche lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage de l'Orient. Alors on apprit

avec horreur les instigations de Jussuf-Pacha ; l'assassin ne parut plus que le mandataire du premier ministre d'un empire.

Le général Menou, qui se trouvait depuis peu de jours au Caire, prit le commandement en chef de l'armée par le droit d'ancienneté ; son premier acte fut de signaler à l'univers la honte du grand-visir ; voici la proclamation par laquelle il révélait officiellement d'infernales machinations :

« Soldats,

» Un horrible attentat vient de vous enlever
» un général que vous respectiez et chérissiez.
» Je vous dénonce, je dénonce au monde
» entier le chef de cette armée de barbares
» que vous avez détruite dans la plaine de
» Matarieh. C'est lui qui de concert avec son
» aga des janissaires a mis le poignard à la
» main de Soleyman, qui, par le plus noir
» des attentats, vient de nous enlever celui dont
» la mémoire doit être chère à tout bon Fran-

» çais. Soldats ! Kléber, en dix jours de temps,
» a dissipé cette nuée de barbares qui venait
» fondre sur l'Égypte; Kléber, par les régle-
» mens les plus sages, avait diminué un grand
» nombre de dilapidations, inévitables dans
» les grandes administrations ; Kléber avait
» payé l'arriéré, et mis la solde au courant.
» Il s'occupait d'un plan de restauration gé-
» nérale. Soldats ! le plus bel hommage que
» vous puissiez rendre à la mémoire du brave
» Kléber, est de vous résigner vous-mêmes
» à cette discipline qui fait la force des armées ;
» c'est de vous rappeler sans cesse que vous
» êtes républicains, et que partout vous devez
» donner l'exemple de la discipline, de la mo-
» ralité, comme vous donnez celui de l'in-
» trépidité et de l'audace dans les combats.
» Obéissance aux chefs de tous les grades ;
» nous sommes républicains, ayons-en les
» vertus ! Soldats ! l'ancienneté de grade m'a
» porté provisoirement au commandement de

» l'armée; je n'ai à vous offrir que mon
» zèle et mon attachement inviolable à la ré-
» publique. J'invoquerai le génie de Bona-
» parte, et les mânes du brave Kléber; et mar-
» chant à votre tête, nous travaillerons tous de
» concert pour les intérêts de la république.

» ABDALLAH JACQUES MENOU. »

Une commission militaire fut nommée pour juger Soleyman et les ulemas de la mosquée d'El-Heasar dont il avait dénoncé la complicité. Trois de ces ministres furent arrêtés; confondus par les déclarations et les reproches de lâcheté dont les accablait le fanatique Syrien, ils montrèrent le plus grand abattement; mais l'assassin, du moment où tout fut découvert, ne cessa de se glorifier de son action et de la rapporter à Dieu.

Les trois prêtres furent condamnés à avoir la tête tranchée; le tribunal, pour épouvanter quiconque voudrait imiter le zèle exécrable de

Soleyman, ordonna qu'il aurait d'abord le poing brûlé et qu'il serait ensuite empalé : son corps, abandonné sur l'instrument du supplice, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. L'exécution du jugement fut fixée au jour des obsèques de la victime.

Depuis le moment où Kléber avait cessé de vivre, le canon tirait de demi-heure en demi-heure : la solennité des funérailles fut annoncée dans la matinée du 17 par des salves d'artillerie dont la citadelle donna le signal et que répétèrent tous les forts. Les troupes de la province, les officiers supérieurs, les chefs d'administration, les autorités de la ville, chrétiens et musulmans, unis par le même sentiment de douleur, vinrent solennellement au quartier-général prendre cette dépouille glorieuse. Le corps était placé sur un char funéraire traîné par six chevaux : un drap noir parsemé de larmes d'argent le couvrait, et son deuil formait un lugubre contraste avec

les insignes du commandement. Le convoi suivit dans un ordre religieux les principales rues du Caire, au bruit mesuré du canon et de la mousqueterie : il s'avança lentement vers le camp retranché, désigné sous le nom d'Ibrahim-Bey. Dans la gorge du bastion, on avait élevé un tertre dont le sommet était couronné de cyprès : tous les emblêmes de la douleur s'y montraient aux regards attristés. Là, sur un socle entouré de candelabres fut déposé le cercueil de plomb où les restes de Kléber dormaient embaumés.

L'état-major mit pied à terre : officiers et soldats vinrent jeter sur le corps des fleurs, des couronnes, des larmes : chacun laissa éclater librement les accens de son désespoir. Alors le secrétaire de l'Institut d'Égypte, Fourier, du haut d'un bastion qui dominait les troupes rangées en bataille, prononça l'éloge funèbre de l'infortuné général, et par le tableau de son courage, de ses vertus, de ses talens,

pénétra tous les cœurs d'une émotion profonde. Après avoir proclamé les grandes qualités de la victime, l'orateur raviva les espérances des soldats en faisant apparaître tout-à-coup dans cette enceinte religieuse le souvenir de Bonaparte :

« Armée, qui réunissez les noms de l'Italie, » du Rhin et de l'Égypte, le sort vous a pla- » cée dans des circonstances extraordinaires; » il vous donne en spectacle au monde entier, » et, ce qui est plus encore, la patrie admire » votre sublime courage; elle consacrera vos » triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez » pas que vous êtes ici même sous les yeux » de ce grand homme que la fortune de la » France a choisi pour fixer la destinée de » l'état ébranlé par les malheurs publics. Son » génie n'est point cerné par les mers qui » nous séparent de notre patrie; il subsiste » encore au milieu de vous; il vous aime, il » vous excite à la valeur, à la confiance dans

» vos chefs, sans laquelle la valeur est inutile,
» à toutes les vertus guerrières dont il nous a
» laissé tant et de si glorieux exemples. Puis-
» sent les douceurs d'un gouvernement pros-
» père couronner les efforts des Français!
» c'est alors, guerriers estimables, que vous
» jouirez des honneurs dus aux vrais citoyens;
» vous vous entretiendrez de cette contrée
» lointaine que vous avez deux fois conquise,
» et des armées innombrables que vous avez
» détruites, soit que la prévoyante audace
» de Bonaparte aille les chercher jusque dans
» la Syrie, soit que l'invincible courage de
» Kléber les dissipe dans le cœur même de
» l'Égypte. Que de glorieux et touchans sou-
» venirs vous aurez à reporter dans le sein
» de vos familles! Puissent-elles jouir d'un
» bonheur qui adoucisse l'amertume de vos
» regrets! Vous mêlerez souvent à vos récits
» le nom chéri de Kléber; vous ne le pro-
» noncerez jamais sans être attendris, et vous

» direz : Il était l'ami et le compagnon des
» soldats ; il ménageait leur sang et diminuait
» leurs souffrances.

» Et vous, Kléber, objet illustre, et dirai-
» je infortuné, de cette cérémonie qui n'est
» suivie d'aucune autre, reposez en paix,
» ombre magnanime et chérie, au milieu des
» monumens de la gloire et des arts ! habitez
» une terre depuis si long-temps célèbre ; que
» votre nom s'unisse à ceux de Germanicus,
» de Titus, de Pompée et de tant de grands
» capitaines et de sages qui ont laissé, ainsi
» que vous, dans cette contrée, d'immortels
» souvenirs ! »

Il dit, et de tous les points de la ville une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie exprima les derniers adieux de l'armée.

Alors le cortége se remit en mouvement et prit le chemin de l'esplanade de l'Institut où Soleyman et ses complices devaient subir la peine de leur crime. Ils arrivèrent, les ulemas

fondant en larmes et maudissant la destinée qui leur avait fait connaître le jeune Syrien; celui-ci marchant d'un pas ferme, avec une contenance assurée, et reprochant à ses compagnons de supplice une faiblesse indigne des vrais croyans. Le courage de ce fanatique ne se démentit pas un moment, et, s'il répandit quelques pleurs, ce fut lorsque, dans la prison, on lui rappela sa famille.

Les trois ulemas furent d'abord décapités : le frémissement qui circula dans la foule immense des spectateurs, à l'aspect de cette sanglante opération, n'arriva point jusqu'au cœur de Soleyman : il regardait, avec une indifférence dédaigneuse, le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans pouvoir lui arracher un cri; avec la même fermeté il supporta les intolérables douleurs du second supplice : ses traits se décomposè-

rent à peine, et lorsque le pal, fixé perpendiculairement, l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude et prononça, d'une voix sonore, la profession de foi des musulmans : « Il n'y a point d'autre Dieu que » Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Soleyman resta vivant sur le pal pendant près de quatre heures : plusieurs fois il avait demandé à boire; les exécuteurs s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, disant que le breuvage arrêterait sur-le-champ les pulsations de son cœur; mais lorsqu'ils se furent retirés, un factionnaire français, cédant à la pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil. A peine Soleyman eut-il bu, qu'il expira.

Le moins criminel avait été puni! Le grand-visir apprenait à Jaffa le succès de ses machinations, et se félicitait comme si le coup qui avait fait tomber Kléber eût frappé toute l'armée.

CHAPITRE XXXI.

Promotion de Menou au grade de général en chef de l'armée. — Débarquement des Anglais et arrivée des Turcs. — Bataille de Canope. — Mort de Mourad-Bey. —Capitulation des Français.—Évacuation de l'Egypte. (An IX. — 1801.)

A L'ÉPOQUE de la mort de Kléber, Menou se trouvait le plus ancien général divisionnaire de l'armée : d'après les réglemens militaires, l'ancienneté lui donnait des droits au commandement en chef et les autres généraux crurent devoir le lui offrir malgré l'opinion peu favorable qu'ils avaient de sa capacité. Une grande bravoure personnelle était la seule qualité de Menou, et ce mérite il le partageait avec toute l'armée. Néanmoins il accepta le

commandement et ne parut pas effrayé de l'immense responsabilité qu'il assumait sur sa tête. Cette assurance était d'un augure bien sinistre. On eut bientôt lieu de reconnaître que le jugement qu'on avait porté du nouveau généralissime était malheureusement trop fondé.

Dès les premiers temps de l'arrivée des Français en Égypte, Menou avait embrassé la religion mahométane et reçu, en se faisant circoncire, le prénom d'Abdallah. Cette abjuration ridicule, sans lui gagner le cœur des musulmans, lui avait attiré la désapprobation de ses compagnons d'armes. Pendant une grande partie de la guerre, confiné dans la province assez tranquille de Rosette, il avait nourri, dans le silence et l'obscurité, les sentimens de jalousie et d'ambition qui le dominaient. C'était surtout au héros d'Héliopolis qu'il portait envie. A peine l'eut-il remplacé dans le commandement suprême, qu'il abusa

de son autorité pour susciter aux amis de Kléber une multitude de petites persécutions: c'était attaquer toute l'armée. A ce principal motif de mécontentement s'en joignirent bientôt beaucoup d'autres : sous prétexte de prévenir les dilapidations, il bouleversa les administrations et chassa ou changea les employés les plus habiles et les plus intègres. Dans le même temps il prohibait plusieurs coutumes chères aux Egyptiens, ou consacrées par le Koran, sans égard aux motifs pour lesquels Bonaparte et Kléber les avaient religieusement respectées. Ce n'était pas tout : tantôt, sur des bruits absurdes, il détachait des colonnes à la subsistance desquelles il n'avait point pourvu, et qui se trouvaient forcées de piller pour vivre; tantôt, négligeant des bruits mieux fondés, il laissait des partis arabes dévaster les campagnes.

Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte; Français et Egyptiens étaient également mécontens. Menou, qui n'ignorait pas cette disposition des

esprits, jugea à propos de retirer aux amis de Kléber les emplois qu'ils possédaient à juste titre, pour se faire des partisans par une nouvelle distribution. Cette dernière mesure eut le résultat inévitable de semer la division entre les dépossédés et les nouveaux possesseurs. Les choses en vinrent au point que l'on eut à redouter une guerre de Français à Français au milieu d'un pays ennemi. Il fut même question de renfermer Menou dans la forteresse du Caire, et de confier le commandement à des mains plus habiles.

Sur ces entrefaites un bâtiment, venu de France, apporta des dépêches du gouvernement consulaire qui confirmaient la promotion de Menou. Dès-lors toute atteinte à son autorité, toute infraction à ses ordres, devenaient des actes de rébellion contre le gouvernement français. Il fallut se résigner et attendre dans le silence et la soumission les tristes effets de l'impéritie du général en chef.

Cependant l'Angleterre avait décidé la Sublime-Porte à faire de nouveaux efforts contre les Français; elle-même devait prendre une part active à l'expédition, en fournissant une flotte et une nombreuse armée de terre. Menou, quoique prévenu de ces préparatifs menaçans, négligea néanmoins tous les moyens de résistance qui étaient en son pouvoir, dans l'aveugle croyance qu'ils ne seraient pas dirigés contre lui, et dans l'espérance, non moins insensée peut-être, de se trouver bientôt à la tête d'une armée considérable envoyée par le gouvernement français. Il ne daigna pas même faire fortifier les points naturellement exposés.

Il est vrai que Bonaparte n'avait point oublié l'armée à laquelle il devait une partie de sa gloire; mais les efforts que, par ses ordres, fit le contre-amiral Gantheaume pour débarquer des troupes en Égypte ne purent tromper la vigilance des croisières britanniques, et restèrent sans succès.

Tout-à-coup l'imprévoyant Menou apprit qu'une escadre anglaise avait paru devant Alexandrie le 1er mars (1801). Il ne put se résoudre encore à adopter l'idée d'une descente, et tourna même en dérision les craintes des autres généraux à cet égard. Il fallut bien se rendre à l'évidence, cependant, quand un nouveau courrier vint lui annoncer le débarquement des Anglais à Aboukir, malgré les héroïques efforts de la faible garnison d'Alexandrie, commandée par l'intrépide et habile Friant. Le combat avait duré trois heures, pendant lesquelles seize cents Français avaient lutté contre douze mille Anglais protégés par le feu d'une multitude de chaloupes canonnières.

Menou reconnut alors la faute qu'il avait commise, en n'imitant pas Bonaparte et Kléber qui, dans des circonstances pareilles, s'étaient rapidement portés, avec toutes leurs forces, vers les points menacés; il dirigea sur Alexan-

drie les troupes qui se trouvaient au Caire ; mais le mal était désormais irréparable, et la nouvelle d'un second échec, éprouvé par les généraux Lanusse et Friant, vint changer sa présomption en pusillanimité.

On assemble un conseil de guerre. Tous les généraux français sont convaincus de la nécessité de tenter un coup décisif contre les Anglais, avant qu'ils aient fait leur jonction avec l'armée turque qui s'avance par la Syrie. C'était vouloir mourir au champ d'honneur : on marche à l'ennemi.

Les Français combattirent à Canope comme à Aboukir, comme à Héliopolis, comme à tant d'autres lieux illustrés par leurs exploits. Ils ne comptaient que huit mille trois cents combattans contre seize mille deux cents ennemis protégés par des retranchemens garnis d'une formidable artillerie. Le désavantage du nombre, celui de la position semblaient avoir irrité leur courage, et si les dispositions mili-

taires du général en chef l'eussent secondé, la victoire ornait d'une nouvelle couronne les drapeaux de la république.

Il en fut autrement.

A la première faute de faire attaquer les redoutes par des corps faibles et isolés que l'ennemi écrasa l'un après l'autre, Menou joignit bientôt celle de jeter intempestivement au milieu de l'action toute sa cavalerie de réserve. En vain, le général Roize, qui la commandait, voulut opposer quelques représentations; elles furent vaines. « Mes amis, dit alors ce brave à sa troupe, on nous envoie à la gloire et à la mort : marchons! » Ils s'élancent : la première et la seconde lignes anglaises sont rompues. Roize et ses compagnons pénètrent jusque dans le camp ennemi; mais arrivés là, ils se trouvent embarrassés dans les cordes qui assujettissent les tentes, et périssent après avoir fait des prodiges de valeur. Dans cette action, un officier de dragons,

ayant mis pied à terre, se précipita dans la tente où se trouvait le général Abercromby, et accabla ce chef de tant de coups, que trois jours après il en mourut. Assurément, si l'on eût fait précéder et accompagner cette charge brillante de mouvemens d'infanterie bien dirigés, elle eût produit un résultat plus décisif que la trouée qui signala son impétuosité et qui fut bientôt fermée. La destruction d'une aussi vaillante réserve entraîna la retraite de l'armée française.

Après la défaite, Menou se renferma dans Alexandrie, malgré les conseils des autres généraux qui voulaient continuer d'agir activement contre les Anglais. L'effet immédiat de cette mesure irréfléchie fut de séparer les forces de l'armée française dans le moment où il importait le plus de les réunir; mais le fatal moment était arrivé.

La capitale de l'Egypte succomba la première. Béliard y commandait. Ayant appris

l'arrivée de l'armée turque, il se porta à sa rencontre; il avait obtenu déjà sur elle quelques avantages, quand la nécessité de défendre le Caire contre les Anglais, le rappela précipitamment dans cette ville, où il se vit aussitôt assiégé par les armées ottomane et anglaise réunies, et sommé de se rendre.

Par l'inconcevable incurie du général en chef, les vivres, les munitions de guerre manquaient dans la place. Pour comble de malheur, les Français venaient de faire une perte irréparable : Mourad était mort de la peste à Bénisouef, au moment où il s'était mis en mouvement pour rejoindre ses alliés. Le Bey, chez lequel les hautes vertus naturelles n'avaient pu être étouffées par une éducation barbare, était l'objet de l'amour et de l'admiration de ses Mameloucks : ils donnèrent, à sa mort, les marques de la plus profonde douleur. Ses armes furent brisées sur son tombeau; nul d'entre eux ne se jugea digne de les

porter. Osman-Bey-El-Tamburdji, élu pour lui succéder, ne put suivre la politique de son prédécesseur envers les Français. A l'aspect des troupes innombrables qui pénétraient en Égypte, il crut, dans l'intérêt des siens, devoir se réunir au corps d'armée commandé par le capitan-pacha. Il informa le général Béliard de sa résolution, en lui promettant toutefois de ne point agir contre ses anciens alliés. Osman-Tamburdji tint parole. Mais l'absence de ses secours, au moment d'une pareille crise, était un coup trop sensible : cette nouvelle, arrivée au Caire quelque temps avant la sommation des ennemis, doublait les embarras des Français.

Dans cette position délicate, Béliard réunit en conseil l'élite des officiers qui se trouvaient alors au Caire, et leur soumit l'importante question de sa conduite future. Les membres de l'assemblée exprimèrent tour à tour leur opinion. Les uns voulaient qu'on attendît,

pour prendre un parti, que les instructions de Menou fussent arrivées : le général Donzelot fut d'avis qu'on se jetât dans la Haute-Égypte afin d'y faire la guerre à la manière des Mameloucks : le chef de brigade Dupas proposa comme une mesure toute française de marcher à l'ennemi au lieu de l'attendre : « Croyez-moi, s'écria-t-il, guerriers de Bo-» naparte et de Kléber, abandonnons nos re-» tranchemens, allons affronter l'ennemi dans » les siens ; c'est là que la gloire nous attend » encore. » Le premier mouvement du conseil fut de se laisser aller à une opinion si généreuse ; mais bientôt quelques membres se lèvent et prouvent jusqu'à l'évidence que ce n'est là qu'une erreur du courage. Cinq mille soldats peuvent-ils espérer de forcer dans leur camp ces multitudes d'Osmanlis dont le fanatisme cette fois s'appuie sur la discipline de quinze mille hommes de troupes anglaises? Il y aurait plus que de l'imprudence à le ten-

ter. Quant au projet de campagne dans la Haute-Égypte, lors même qu'il serait praticable dans un pays ennemi, sous un ciel dévorant, à quel résultat conduirait-il ? à se faire pousser de jour en jour vers le fond de la contrée, jusqu'à ce qu'enfin, acculés aux cataractes, les Français n'eussent plus d'autre asile que le désert, d'autre perspective que la misère, la faim, le désespoir et la plus horrible des morts. Les mêmes membres pensent que, dans l'impossibilité d'une défense avantageuse, le devoir du chef est de conserver à la république cinq mille braves, si toutefois leur salut ne doit coûter aucun sacrifice à l'honneur.

Ces conseils dictés par la sagesse finirent par ramener presque toutes les opinions, et l'on ne songea qu'à profiter du temps où l'on pouvait encore exiger plutôt qu'obtenir une capitulation honorable. En conséquence, Béliard envoya un parlementaire à Hutchinson

qui s'empressa d'ouvrir l'oreille aux propositions des Français : des commissaires nommés de part et d'autre se réunirent dans un lieu intermédiaire, et procédèrent sans délais à la rédaction des articles d'une capitulation où rien ne fut écrit qui ne fût digne de la république et de ses soldats :

« *Convention pour l'évacuation de l'Égypte* » *par le corps de troupes de l'armée française* » *et auxiliaire aux ordres du général de division Béliard, conclue entre les citoyens* » *Donzelot, général de brigade, Morand,* » *général de brigade, Tarayre, chef de brigade,* » *de la part du général de division Béliard;* » *et M. le général major Hope, de la part de* » *son excellence le général en chef de l'armée* » *anglaise; Osman-Bey, de la part de son* » *altesse le suprême visir, et Isaac-Bey, de la* » *part de son altesse le capitan-pacha.* »

» Les commissaires ci-dessus nommés s'étant » réunis dans un lieu de conférence entre les

» deux armées, après l'échange de leurs pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

» Article 1er. Les corps de l'armée française de terre et de mer, les troupes auxiliaires aux ordres du général de division Béliard, évacueront la ville du Caire, la citadelle, les forts Boulacq et Gizeh et toute la partie de l'Égypte qu'ils occupent en ce moment.

» 2e. Les corps de l'armée française et les troupes auxiliaires se retireront par terre à Rosette en suivant la rive gauche du Nil avec armes, bagages, artillerie de campagne, caissons, munitions, pour y être embarqués, et de là transportés dans les ports français de la Méditerranée avec leurs armes, artillerie, caissons, munitions, bagages, effets, aux frais des puissances alliées. L'embarquement desdits corps de troupes françaises et auxiliaires devra se faire aussitôt qu'il sera possible de l'effectuer, mais au plus

» tard dans cinquante jours à dater de la ra-
» tification de la présente convention ; il est
» d'ailleurs convenu que lesdits corps seront
» transportés dans lesdits ports du continent
» français par la voie la plus prompte et la
» plus directe.

» 3°. A dater de la signature et ratification
» de la présente convention, les hostilités
» cesseront de part et d'autre ; il sera remis
» aux armées alliées le fort Sulkouski et la
» porte des Pyramides de la place de Gizeh.
» La ligne des armées respectives sera déter-
» minée par des commissaires nommés à cet
» effet, et il sera donné les ordres les plus
» précis pour qu'elle ne soit pas dépassée,
» afin d'éviter les rixes particulières, et s'il en
» survenait, elles seraient terminées à l'amia-
» ble.

» 4°. Douze jours après la ratification de la
» présente convention, la ville du Caire, la
» citadelle, les forts et la ville de Boulacq se-

» ront évacués par les Français et auxiliaires,
» qui se retireront à la ferme d'Ibrahim-Bey,
» île de Raoudah et dépendances, le fort de
» Lequoy et Gizeh, d'où elles partiront le plus
» tôt possible, et au plus tard dans cinq jours
» pour se rendre au point de l'embarquement.
» Les généraux des armées anglaise et otto-
» mane s'engagent en conséquence à faire
» fournir, à leurs frais, aux troupes françaises
» et auxiliaires, les moyens de transport par
» eau pour porter les bagages, vivres et effets
» au point de l'embarquement : tous ces
» moyens de transport par eau seront mis le
» plus tôt possible à la disposition des troupes
» françaises à Gizeh.

» 5e. Les journées de marche et de cam-
» pement de l'armée française et des auxiliai-
» res seront réglées par les généraux des
» armées respectives, ou par des officiers
» d'état-major nommés de part et d'autre;
» mais il est clairement entendu que, suivant

» cet article, les journées de marche et de
» campement seront fixées par les généraux
» des armées combinées; en conséquence,
» lesdits corps de troupes françaises et auxi-
» liaires seront accompagnés dans leur marche
» par des commissaires anglais et ottomans,
» chargés de faire fournir les vivres néces-
» saires pendant la route et les séjours.

» 6e. Les bagages, munitions et autres ob-
» jets voyageant par eau seront escortés par
» des détachemens français et par des cha-
» loupes armées des puissances alliées.

» 7e. Il sera fourni aux troupes françaises
» et auxiliaires et aux employés à leur suite
» les subsistances militaires, à leur départ de
» Gizeh jusqu'au moment de l'embarquement,
» conformément aux réglemens des armées
» françaises, et du jour de l'embarquement
» jusqu'au débarquement en France, confor-
» mément aux réglemens maritimes de l'An-
» gleterre.

» 8e. Il sera fourni par les commandans des » troupes britannique et ottomane, tant de » terre que de mer, les bâtimens nécessaires, » bons et commodes, pour les transports dans » les ports de la France, de la Méditerranée, des » troupes françaises et auxiliaires, et de tous » les ingénieurs et autres employés à la suite » de l'armée. Tout, à cet égard, ainsi que » pour les vivres, sera réglé par des commis- » saires nommés à cet effet par le général de » division Béliard, et par les commandans » en chef des armées alliées, tant de mer que » de terre. Aussitôt la ratification de la pré- » sente, ces commissaires se rendront à Ro- » sette et à Aboukir, pour y faire préparer » tout ce qui est nécessaire à l'embarquement.

» 9e. Les puissances alliées fourniront » quatre bâtimens, et plus s'il est possible, » préparés pour transporter les chevaux, les » futailles pour l'eau, et les fourrages néces- » saires jusqu'à leur débarquement.

» 10°. Il sera fourni aux corps de l'armée
» française et auxiliaires, par les puissances
» alliées, une escorte de bâtimens de guerre
» suffisante pour garantir leur sûreté et assurer
» leur retour en France. Lorsque les troupes
» seront embarquées, les puissances alliées
» promettent et s'engagent à ce que, jusqu'à
» leur arrivée sur le continent de la républi-
» que française, elles ne seront nullement in-
» quiétées; comme, de son côté, le général
» Béliard et le corps de troupes sous ses or-
» dres promettent de ne commettre aucune
» hostilité pendant ledit temps, ni contre la
» flotte, ni contre les pays de S. M. Britanni-
» que, de la Sublime Porte ou de leurs alliés.
» Les bâtimens qui transporteront et escorte-
» ront lesdits corps de troupes ou autres fran-
» çais, ne s'arrêteront à aucune autre côte
» que celle de la France, à moins d'une né-
» cessité absolue. Les commandans des trou-
» pes française, anglaise et ottomane, pren-

» nent réciproquement les mêmes engagemens
» que ci-dessus, pour le temps que les troupes
» françaises resteront sur le territoire de
» l'Égypte, depuis la ratification de la présente
» convention jusqu'au moment de leur em-
» barquement. Le général de division Béliard,
» commandant les troupes françaises et auxi-
» liaires, de la part de son gouvernement,
» promet que les bâtimens d'escorte et de
» transport ne seront pas retenus dans les ports
» de France, après l'entier débarquement
» des troupes, et que les capitaines pourront
» s'y procurer à leurs frais, et de gré à gré,
» les vivres dont ils auront besoin pour leur
» retour. Le général Béliard s'engage en outre
» de la part de son gouvernement, à ce que les-
» dits bâtimens ne seront point inquiétés jus-
» qu'à leur retour dans les port sdes puissan-
» ces alliées, pourvu qu'ils n'entreprennent
» et ne servent à aucune opération militaire.

» 11. Toutes les administrations, les mem-

» bres de la commission des sciences et arts,
» enfin tous les individus attachés aux corps
» de l'armée française, jouiront des mêmes
» avantages que les militaires. Tous les mem-
» bres desdites administrations et de la com-
» mission des sciences et arts emporteront en
» outre avec eux, non-seulement tous les
» papiers qui regardent leur gestion, mais
» encore les papiers particuliers, ainsi que les
» autres objets qui les concernent.

» 12e. Tout habitant de l'Égypte, de quel-
» que nation qu'il soit, qui voudra suivre
» l'armée française, sera libre de le faire,
» sans qu'après son départ, sa famille soit
» inquiétée ou ses biens séquestrés.

» 13e. Aucun habitant de l'Égypte, de
» quelque religion qu'il soit, ne pourra être
» inquiété dans sa personne ni dans ses biens
» pour les liaisons qu'il aurait eues avec les Fran-
» çais pendant leur occupation de l'Égypte,
» pourvu qu'il se conforme aux lois du pays.

» 14e. Les malades qui ne pourront pas
» supporter le transport seront admis à un
» hôpital, où ils seront soignés par des offi-
» ciers de santé et employés français jusqu'à
» leur parfaite guérison : alors ils seront ren-
» voyés en France les uns et les autres, aux
» mêmes conditions que les corps de troupes.
» Les commandans des troupes des armées
» alliées s'engagent à faire fournir, sur des
» demandes en règle, tous les objets qui se-
» ront nécessaires à cet hôpital, sauf les avan-
» ces à être remboursées par le gouverne-
» ment français.

» 15e. Au moment de la remise des villes
» et forts désignés dans la présente conven-
» tion, il sera nommé des commissaires pour
» recevoir l'artillerie, les munitions, maga-
» sins, papiers, archives, plans et autres
» effets publics, que les Français laisseraient
» aux puissances alliées.

» 16e. Il sera fourni, aussitôt que possible,

» par le commandant des troupes de mer des » puissances alliées, un aviso pour conduire » à Toulon un officier et un commissaire des » guerres, chargés de porter au gouverne- » ment français la présente convention.

» 17e. Toutes les difficultés ou toutes les » contestations qui pourraient s'élever sur » l'exécution de la présente convention, se- » ront terminées à l'amiable par les commis- » saires nommés de part et d'autre.

» 18e. Aussitôt la ratification de la pré- » sente convention, tous les prisonniers an- » glais et ottomans qui se trouvent au Caire, » seront mis en liberté, de même que les » commandans en chef des puissances alliées » mettront en liberté les prisonniers français » qui se trouvent dans leurs camps respectifs.

» 19e. Un officier supérieur de l'armée an- » glaise, un officier supérieur de S. A. le capi- » tan-pacha, seront échangés contre des ota- » ges de pareils nombre et grades des troupes

» françaises, pour servir de garantie à l'exé-
» cution du présent traité. Aussitôt que le dé-
» barquement des troupes sera effectué dans
» les ports de France, les otages seront réci-
» proquement rendus.

» 20e. La présente convention sera, par un
» officier français, portée et communiquée au
» général en chef Menou, à Alexandrie, et il
» sera libre de l'accepter pour les troupes
» françaises et auxiliaires de terre et de mer
» qui se trouvent avec lui dans cette place,
» pourvu que son acceptation soit notifiée au
» général commandant les troupes anglaises
» devant Alexandrie, dans dix jours, à compter
» de celui où la communication lui aura été
» faite.

» 21e. La présente convention sera ratifiée
» par les commandans en chef des troupes
» et armées respectives, vingt-quatre heures
» après la signature.

» Fait quadruple, au camp des conféren-

» rences entre les deux armées, le 8 messidor
» an IX, à midi (27 juin 1801), ou le 16 du
» mois de safar 1216.

» *Donzelot*, général de brigade; *Morand*,
» général de brigade; *Tarayre*, chef de bri-
» gade; *John Hope*, brigadier général;
» *Osman-Bey*, *Isaac-Bey*.

» Approuvé : *J. Hély Hutchinson*, général
» en chef.

» Approuvé de la part de lord *Keith : Ja-*
» *mes Stevenson*, capitaine royal *Navy*.

» Nous avons approuvé les articles de la
» présente convention, pour l'évacuation de
» l'Égypte, et sa remise à la Porte-Ottomane :
» *Hadgi Jussuf-Zia*, visir.

» Nous avons approuvé les articles de la
» présente convention, pour l'évacuation de
» l'Égypte, et sa remise à la Porte-Ottomane :
» *Hussein-Pacha*, *Capitan-Derya*.

» Approuvé et ratifié la présente con-
» vention, le 9 messidor an IX de la Ré-

» publique française (28 juin 1801.)

» Le général de division, *Béliard.* »

On le voit, l'esprit du traité d'El-Arich avait présidé à la capitulation du Caire ; mais celle-ci devait s'accomplir sans obstacle.

Les troupes ne voulurent pas quitter la province sans emporter les dépouilles héroïques de Kléber ; on les tira du tombeau ; lorsque ces restes glorieux sortirent de la capitale de l'Égypte, le canon français les salua : les Anglais et les Turcs, instruits du motif de ces explosions, y répondirent par plusieurs salves d'artillerie. Ombre sublime ! vous êtes-vous réveillée à ce bruit accoutumé ? Avez-vous vu vos amis et vos ennemis confondre leurs hommages devant votre mémoire immortelle ?

Mais quel spectacle se présente sur la rive droite du Nil ! le corps d'armée descend vers les plages de la Méditerranée, et partout sur son passage accourent les habitans : déjà op-

primés par les Osmanlis, ils laissent éclater leurs regrets en recevant les adieux des soldats: « Nous sommes bien sûrs, s'écrient-ils, que » vous reviendrez un jour, parce que c'est la » faute de votre général en chef, si vous êtes » forcés de nous quitter à présent. » Près de huit mille Orientaux, profitant du douzième article de la convention, suivirent les troupes et s'embarquèrent avec elles à Aboukir, le 9 août (21 thermidor). Telle était la haute opinion que le caractère français avait inspirée que, malgré l'inimitié des cultes religieux, ces émigrés se montrèrent empressés à venir chercher un asile dans la patrie lointaine de leurs dominateurs.

Le général Menou entra dans un violent accès de rage en apprenant la nouvelle de la capitulation du Caire, et jura qu'il ne la ratifierait jamais. Il osa même dans un ordre du jour attaquer l'honneur des braves officiers qui, en la souscrivant, avaient conservé à la

France quatre à cinq mille de ses enfans les plus dévoués. Lui-même cependant allait se trouver dans la nécessité de se soumettre à des conditions moins avantageuses. Environné chaque jour plus étroitement, sans vivres ni autres munitions, il passait toutes les journées à chercher sur les flots de la Méditerranée les secours promis par Bonaparte et refusés par les destins. Dans cette attente plus que douteuse, il négligeait de s'opposer aux progrès de l'ennemi. Si les généraux de division, Friant, Songis et Rampon, n'eussent obvié à son incurie, la garnison d'Alexandrie n'aurait quitté cette place que pour passer sur les pontons anglais. Par un singulier mélange de présomption et de faiblesse, cet homme disait vouloir soutenir seul l'honneur de l'armée d'Orient, et faisait précisément tout le contraire de ce qu'il fallait faire pour atteindre ce but.

Cependant l'armée anglo-turque resserrait

de plus en plus la place. Les assiégeans, en élargissant les ouvertures de quelques digues, étaient parvenus à joindre le lac Marcotis au lac Madieh et à inonder tout l'espace de terrain qui les séparait. Par cette opération, on ne pouvait plus communiquer avec Alexandrie que par les éminences du bord de la mer. La surface des deux lacs était couverte de chaloupes canonnières dont le nombre fut encore augmenté à l'arrivée de Hutchinson. Ce général après la prise du Caire, ne songea plus qu'à forcer les Français dans leur dernier asile. Pendant que ses embarcations déposaient des troupes à la colonne de Pompée où étaient les retranchemens extérieurs, il occupait la majeure partie des assiégés par une fausse attaque sur le camp de Nécropolis [1]. En vain

[1] Nécropolis, ville des Morts. C'est une vaste enceinte couverte de tombeaux. On en trouve partout de semblables en Égypte dans le voisinage des grandes cités.

chercha-t-on à porter l'attention de Menou sur la véritable attaque, il laissa enlever le fort Marabou, dont les généreux défenseurs furent obligés de capituler. Par ces succès, les assiégeans se trouvaient maîtres de tous les points de communication : la place était complètement bloquée. Encore peu de jours, et le défaut de munitions de guerre et de bouche allait livrer les Français à la merci de l'ennemi : pour comble de malheur, des symptômes de peste s'étaient manifestés. Dans cette extrémité, les généraux français tinrent conseil en l'absence de leur chef, et décidèrent qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour traiter à des conditions honorables. On fit part de cette décision à Menou, qui reçut fort mal le général Rampon, chargé de la lui communiquer. Le général Darmagnac revint à la charge. « Quoi ! vous aussi ! vous que j'ai fait général ! lui dit Menou furieux. — Reprenez votre brevet, répondit Darmagnac ; je ne suis plus

général, si vous avez cru par-là m'isoler de l'honneur et de l'intérêt de l'armée. »

Après de longues hésitations, Menou consentit enfin à demander un armistice durant lequel on devait traiter d'une capitulation. Plusieurs projets furent tour à tour discutés dans le conseil, adoptés par la presque unanimité des voix, mais rejetés par le chef de l'armée anglaise. Menou se montrait exigeant: il ne voulait pas sentir que, par sa faute, il s'était mis presque à la discrétion de l'ennemi, et qu'il était dominé par les événemens pour n'avoir pas su les dominer. Offensé de ses irrésolutions, et croyant peut-être qu'elles n'avaient pour but que de gagner du temps, Hutchinson répondit aux dernières propositions des Français par la lettre suivante :

« Monsieur le général, si vous êtes de bonne foi, vous accepterez les articles suivans :

» Art. 1er. L'armée française que vous commandez sera transportée en France avec ar-

mes, bagages, et seulement onze pièces de campagne.

» 2. La place sera remise au bout de dix jours; l'embarcation aura lieu dans les dix jours suivans, et le départ aussitôt que la flotte sera prête.

» 3. Quant à la commission des sciences et arts, elle n'emportera aucun des monumens publics, ni manuscrits arabes, ni cartes et dessins, ni mémoires, ni collections, et elle les laissera à la disposition des généraux et commandans anglais.

» 4. Les détails d'exécution seront les mêmes que pour la convention du Caire. »

Le ton de cette lettre s'éloignait de toutes les convenances; le conseil en fut vivement blessé; mais les circonstances étaient trop impérieuses pour qu'on pût long-temps s'occuper de petits intérêts d'amour-propre. Hutchinson n'avait accordé que quelques heures de réflexion; tout se disposait dans son camp

pour une attaque générale : les momens étaient précieux.

Une discussion extrêmement vive eut lieu dans le conseil. Quelques membres s'élevèrent avec plus d'énergie que de prudence contre tout accommodement ; leur opposition amena même des scènes déplorables ; néanmoins, le résultat de cette scène orageuse fut l'acceptation des articles proposés.

En conséquence, le 15 fructidor (2 septembre), le général Menou signa une capitulation que nous croyons inutile de transcrire, parce que la lettre du général anglais et la convention du Caire suffisent pour la faire connaître : toutes les conditions en sont fondées sur ces deux pièces.

La nouvelle du prochain retour en France fut accueillie par l'armée avec un calme silencieux qui n'était pas pourtant de l'indifférence. Ces braves étaient accoutumés à se frayer une route autrement que par des trai-

tés; mais la nécessité parlait, et ils avaient la conscience d'avoir fait leur devoir; dévorés par ce désir intérieur qui, sur les terres lointaines, ramène toujours la pensée de l'homme vers la douce patrie, ils renfermèrent dans leurs cœurs les indices d'une joie achetée si cher : ils cachèrent leur bonheur à l'ennemi comme une honte; et tandis que les Anglais et même les Turcs admiraient les efforts d'une résistance héroïquement prolongée, les troupes françaises ne savaient si elles devaient gémir d'avoir échappé à une destruction inévitable.

Les savans de l'expédition enfermés dans Alexandrie ne supportèrent point patiemment la clause qui les dépouillait du fruit de tant de travaux. A peine cet article fut-il connu, qu'ils récriminèrent contre le pouvoir abusif qui disposait de leurs propriétés sans même les consulter. Menou, obligé de reconnaître la justice de leur réclamation, insista auprès

du chef de l'armée anglaise, pour que cette étrange condition fût résiliée; mais une si belle proie excitait la convoitise britannique, et Hutchinson ne voulut rien entendre. Indignés d'une pareille prétention, les savans députèrent vers le général ennemi trois de leurs collègues chargés de lui déclarer que, s'il persistait à exiger leurs dessins, manuscrits et collections, ils les jetteraient à la mer et dénonceraient à l'Europe l'odieuse violence qui frappait avec eux le monde civilisé. Ces menaces intimidèrent enfin Hutchinson : il révoqua la mesure spoliatrice, et les savans sauvèrent par l'énergie de leur caractère le précieux trésor de connaissances qu'ils avaient acquis au milieu des dangers.

Sur ces entrefaites, les choses se disposaient des deux côtés pour l'exécution de la capitulation : le transport des troupes s'effectua par convois ; elles furent toutes embarquées avant la fin de septembre, à l'exception des malades.

Menou monta le dernier sur le navire qui devait le prendre : il sentait qu'il était séparé de l'armée par sa conduite, et semblait rougir de se mettre à la tête des braves qui, sans lui, n'eussent jamais reçu leurs passe-ports pour la France que des mains de la victoire.

CONCLUSION.

Commencée sous d'heureux auspices, traversée par des événemens inouis et soutenue par une constance de courage non moins extraordinaire, ainsi se termina l'expédition d'Égypte, belle encore dans ses malheurs et admirable jusque dans ses revers. Jamais peut-être le monde n'a contemplé un spectacle aussi merveilleux; aucun peuple dans aucun temps n'a fourni l'exemple d'un semblable prodige. Trente mille hommes franchissent les mers et viennent, d'une zône tempérée sous un ciel brûlant, conquérir un vaste territoire, soumettre une population nombreuse, relever les sciences, les arts et la liberté qui rampent dans la poussière au milieu des débris et des ruines. Ils n'ont pas seulement à

vaincre les fléaux du climat, la milice intrépide des beys, les belliqueux habitans du désert; il leur faut encore combattre les préjugés religieux et triompher des habitudes sociales. Cette petite armée, abandonnée à elle-même après l'incendie de sa flotte, tient en respect tout un empire, gouverne pendant près de trois ans des peuples ennemis, leur donne des institutions et leur enseigne l'industrie. Dans ce court espace de temps, victorieuse des obstacles intérieurs, elle s'élance à travers les déserts jusqu'en Syrie, et surpasse dans la Palestine les miracles des Croisades. C'est peu : deux armées formidables veulent lui enlever sa conquête : l'une descend sur le rivage de la Méditerranée, et culbutée aussitôt, périt dans les flots qui l'ont apportée; l'autre s'avance par terre avec un appareil menaçant; son poids seul semble devoir écraser les Français, et son poids ne sert qu'à l'engloutir au milieu des sables. Comment donc ces braves ont-ils

été réduits à céder le prix de leurs travaux ? Il a fallu pour cela employer le poignard d'un assassin ; l'orgueilleuse incapacité d'un chef a fait le reste. En vain l'Europe et l'Asie envoient en même temps leurs légions contre les vainqueurs de l'Égypte : supposez Bonaparte ou Kléber à la tête des Français, au lieu de Menou ; et la plage d'Aboukir va se retrouver, et les champs d'Héliopolis vont reparaître.

Que reste-t-il de cette brillante conquête ? un livre admirable. Que disons-nous ? Il en reste pour les enfans de la patrie un sujet d'émulation éternelle et le glorieux témoignage de leur puissance. L'épée de nos soldats a tracé sur le front des pyramides ces mots ineffaçables : « Rien n'est impossible à des Français. »

Le séjour des Européens en Égypte a eu encore un avantage qui doit diminuer les regrets d'avoir perdu cette belle contrée : ils ont réveillé parmi ses habitans le goût du travail

et de l'aisance, l'idée qu'il vaut mieux obéir à des lois immuables qu'aux caprices des hommes. Le flambeau des lumières a été entrevu au milieu des ténèbres, et l'Égypte commence déjà à remonter au rang des nations.

Les voyageurs qui avaient visité ce pays avant la conquête, ne le reconnaissent plus à présent : ils trouvent, au sein des villes et même dans les campagnes, les traces du commerce et de l'industrie ; tout a pris le riant aspect de la civilisation renaissante.

Pourquoi faut-il qu'un nouveau despote soit venu, non pas arrêter, mais diriger à son profit ce mouvement imprimé par notre influence ? L'avarice de Méhémet-Ali a fait de l'Égypte un vaste domaine qui s'exploite pour son compte, et les Égyptiens ne sont que ses fermiers. Après avoir exterminé le reste des Mameloucks, ce satrape insolent se regarde comme le propriétaire de la contrée ; mais en excitant les peuples au travail pour s'enrichir,

il les force à exercer leur intelligence ; et quand les hommes pensent, le règne des tyrans est bien près de sa fin ! Sa cupidité couve les principes de sa ruine. Pourquoi ne serait-il pas permis de l'espérer ? Secouant enfin un sommeil de vingt siècles, l'Égypte sera tôt ou tard un État constitué : les Français y ont semé les lumières, et elle recueillera la liberté.

FIN.

NOTE.

✱

Le *Moniteur* du mois de frimaire, an VII, contient sur l'Égypte une pièce très-curieuse, que nous n'avons pas cru devoir incorporer dans l'*Histoire de l'Expédition*, parce que plusieurs raisons prouvent jusqu'à l'évidence qu'elle n'est point authentique; mais, comme elle est pleine d'intérêt et qu'elle reproduit parfaitement les mœurs superstitieuses de la contrée et la politique de Bonaparte, nous pensons être agréables au public, en l'insérant ici dans son intégrité : la rareté de ce morceau est un motif de plus qui nous détermine à le transcrire.

« *Entrevue de Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Orient, et de plusieurs muphtis et imans, dans l'intérieur de la grande pyramide, dite Pyramide de Chéops.*

Ce jourd'hui, 25 thermidor de l'an VI de la république française, une et indivisible, répondant au 28 de la lune de Méharem, l'an de l'hégyre 1213, le général en chef, accompagné de plusieurs officiers de l'état-major de l'armée et de plusieurs membres de l'Institut national, s'est

transporté à la grande pyramide, dite de Chéops, dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muphtis et imans, chargés de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin il est arrivé avec sa suite, sur la croupe des montagnes de Gizeh, au nord-ouest de Memphis. Après avoir visité les cinq pyramides inférieures [1], il s'est arrêté avec une attention particulière à la pyramide de Chéops, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des mesures trigonométriques, la hauteur perpendiculaire.

Cette hauteur s'est trouvée être d'environ 155 mètres (plus de 465 pieds), ce qui est près du double de celle des monumens les plus élevés de l'Europe [2].

Le général et sa suite, ayant pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ont trouvé d'abord un canal de cent pieds

[1] L'auteur de l'*Expédition d'Égypte*, dans son septième chapitre, n'a parlé que de quatre pyramides, quoique ces monumens soient en plus grand nombre : il a cru devoir négliger les moins importantes. Au même lieu, se trouve aussi le fameux Sphinx dont tous les voyageurs ont donné la description.

[2] Cette assertion n'est pas exacte : la flèche de Strasbourg, qui est le monument de l'Europe le plus élevé, a 428 pieds 4 pouces, ou à peu près 138 mètres de hauteur y compris la croix. Saint-Pierre de Rome, au-dessus de la croix, a 421 pieds d'élévation, ou à peu près 136 mètres. On voit donc qu'il n'y a que 17 mètres de différence entre la pyramide de Chéops et la flèche de Strasbourg. Voyez à ce sujet les mesures des principaux édifices de l'Europe, consignées dans les voyages d'Italie, par M. de Lalande, édition de 1789, tome 4, page 60 et suivantes.

de long et de trois pieds de large, qui les a conduits par une pente rapide vers les salles qui servaient de tombeau au Pharaon qui érigea ce monument. Un second canal fort dégradé, et remontant vers le sommet de la pyramide, les a menés successivement sur deux plates-formes, et de-là à une galerie voûtée, de la longueur de 118 pieds, aboutissant au vestibule du tombeau. C'est une salle voûtée, d'environ 17 pieds de long, sur 15 de large, dans un des murs de laquelle on remarque la place d'une momie, qu'on croit avoir été l'épouse du Pharaon.

On voit, dans cette salle, la trace des fouilles faites avec violence par les ordres d'un calife arabe, qui fit ouvrir la pyramide, et qui croyait que ces lieux recélaient un trésor. L'effet des mêmes tentatives se remarque dans une seconde salle perpendiculaire à la première, et plus haute de cent pieds, où l'on croit qu'était le corps du Pharaon.

Cette dernière salle, à laquelle le général est enfin parvenu, est à voûte plate, et longue de trente-deux pieds, sur seize de large et dix-neuf de haut. On ignore ce que les Arabes spoliateurs découvrirent dans ce sanctuaire de la pyramide; le général n'y a trouvé qu'une caisse de granit, d'environ huit pieds de long, sur quatre d'épaisseur, qui renfermait sans doute la momie du Pharaon. Il s'est assis sur le bloc de granit, a fait asseoir à ses côtés les muphtis et imans, Suleiman, Ibrahim et Muhamed, et il a eu avec eux, en présence de sa suite, la conversation suivante:

Bonaparte. Dieu est grand, et ses œuvres sont merveil-

leuses : voici un grand ouvrage de main d'hommes! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide?

Suleiman. C'était un puissant roi d'Égypte, dont on croit que le nom était Chéops. Il voulait empêcher que des sacriléges ne vinssent troubler le repos de sa cendre.

B. Le grand Cyrus se fit enterrer en plein air pour que son corps retournât aux élémens. Penses-tu qu'il ne fit pas mieux? le penses-tu?

S. (*s'inclinant.*) Gloire à Dieu, à qui toute gloire est due.

B. Honneur à Allah! Quel est le calife qui a fait ouvrir cette pyramide et troubler la cendre des morts?

Muhamed. On croit que c'est le commandeur des croyans, Mahmoud, qui régnait il y a plusieurs siècles, à Bagdad; d'autres disent le renommé Aaron-Raschild (Dieu lui fasse paix), qui croyait y trouver des trésors; mais quand on fut entré par ses ordres dans cette salle, la tradition porte qu'on n'y trouva que des momies, et sur le mur, cette inscription en lettres d'or : « L'impie commettra l'iniquité sans fruit, mais non sans remords. »

B. Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier.

M. (*s'inclinant.*) C'est le propos de la sagesse.

B. Gloire à Allah! il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; Mohamed est son prophète, et je suis de ses amis.

S. Salut de paix sur l'envoyé de Dieu; salut aussi sur toi, invincible général, favori de Mohamed.

B. Muphti, je te remercie. Le divin Coran fait les dé-

lices de mon esprit et l'attention de mes yeux; j'aime le prophète, et je compte, avant qu'il soit peu, aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée; mais ma mission est auparavant d'exterminer les Mameloucks.

Ibrahim. Que les anges de la victoire balaient la poussière sur ton chemin, et te couvrent de leurs ailes. Le Mamelouck a mérité la mort.

B. Il a été frappé et livré aux anges noirs, Moukir et Quarkir. Dieu, de qui tout dépend, a ordonné que sa domination fût détruite.

S. Il étendit la main de la rapine sur les terres, les moissons, les chevaux de l'Égypte...

B. Et sur les esclaves les plus belles, très-saint muphti. Allah a desséché sa main. Si l'Égypte est sa ferme, qu'il montre le bail que Dieu lui a fait; mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

Ib. O le plus vaillant entre les enfans d'Issa [1]! Allah t'a fait suivre de l'ange exterminateur pour délivrer sa terre d'Égypte.

B. Cette terre était livrée à vingt-quatre oppresseurs rebelles au grand-sultan, notre allié (que Dieu l'entoure de gloire), et à dix mille esclaves venus du Caucase et de la Géorgie. Adriel, ange de la mort, a soufflé sur eux, nous sommes venus, et ils ont disparu.

M. Noble successeur de Scander [2], honneur à tes

[1] Jésus-Christ.

[2] Alexandre.

armes invincibles, et à la foudre inattendue qui sort du milieu de tes guerriers à cheval[1]!

B. Crois-tu que cette foudre soit une œuvre des enfans des hommes? le crois-tu? Allah l'a fait mettre en mes mains par le génie de la guerre.

M. Nous reconnaissons, à tes œuvres, Allah qui t'envoie; serais-tu vainqueur, si Allah ne l'avait permis? Le Delta et tous les pays voisins retentissent de tes miracles.

B. Un char céleste montera, par mes ordres, jusqu'au séjour des nuées, et la foudre descendra vers la terre le long d'un fil de métal, dès que je l'aurai commandé.

S. Et le grand serpent, sorti du pied de la colonne de Pompée, le jour de ton entrée triomphante à Scandérieh[2], et qui est resté desséché sur le soc de la colonne, n'est-ce pas encore un prodige opéré par ta main?

B. Lumières des fidèles, vous êtes destinés à voir encore de plus grandes merveilles, car les jours de la génération sont venus.

Ib. La divine unité te regarde d'un œil de prédilection, adorateur d'Issa, et te rend le soutien des enfans du prophète.

B. Mohamed n'a-t-il pas dit : Tout homme qui adore Dieu, et qui fait de bonnes œuvres, quelle que soit sa religion, sera sauvé? »

Suleiman, Muhamed, Ibrahim (*ensemble, en s'inclinant.*) Il l'a dit.

[1] L'artillerie volante qui a beaucoup étonné les Mamelouks.

[2] Alexandrie.

B. Et si j'ai tempéré, par ordre d'en haut, l'orgueil du vicaire d'Issa, en diminuant ses possessions terrestres, pour lui amasser des trésors célestes, dites, n'était-ce pas pour rendre gloire à Dieu, dont la miséricorde est infinie ?

M. (*d'un air interdit.*) Le muphti de Rome était riche et puissant; mais nous ne sommes que de pauvres muphtis.

B. Je le sais : soyez sans crainte; vous avez été pesés dans la balance de Baltazar, et vous avez été trouvés légers. Cette pyramide ne renfermait donc aucun trésor qui vous fût connu ?

S. (*les mains sur l'estomac.*) Aucun, seigneur. Nous le jurons par la cité de la Mecque.

B. Malheur et trois fois malheur à ceux qui recherchent les richesses périssables, et qui convoitent l'or et l'argent semblables à la boue !

S. Tu as épargné le vicaire d'Issa, et tu l'as traité avec clémence et bonté.

B. C'est un vieillard que j'honore (que Dieu accomplisse ses désirs, quand ils seront réglés par la raison et la vérité !) mais il a le tort de condamner au feu éternel tous les Musulmans, et Allah défend à tous l'intolérance.

Ib. Gloire à Allah et à son prophète qui t'a envoyé au milieu de nous pour réchauffer la foi des faibles, et rouvrir aux fidèles les portes du septième ciel.

B. Vous l'avez dit, très-zélés muphtis, soyez fidèles à Allah, le souverain maître des sept cieux merveilleux, à Mohamed, son visir, qui parcourut tous ces cieux dans

une nuit. Soyez amis des Francs, et Allah, Mohamed et les Francs vous récompenseront.

Ib. Que le prophète lui-même te fasse asseoir à sa gauche, le jour de la résurrection, après le troisième son de la trompette.

B. Que celui-là écoute qui a des oreilles pour entendre. L'heure de la résurrection politique est arrivée pour tous les peuples qui gémissaient sous l'oppression. Muphtis, imans, mullahs, derviches, kalenders, instruisez le peuple d'Égypte, encouragez-le à se joindre à nous pour achever d'anéantir les beys et les Mameloucks. Favorisez le commerce des Francs dans vos contrées, et leurs entreprises pour parvenir d'ici à l'ancien pays de Brama. Offrez-leur des entrepôts dans vos ports, et éloignez de vous les insulaires d'Albion, maudits entre les enfans d'Issa; telle est la volonté de Mohamed. Les trésors, l'industrie et l'amitié des Francs, seront votre partage, en attendant que vous montiez au septième ciel, et qu'assis aux côtés des houris aux yeux noirs, toujours jeunes et toujours pucelles, vous vous reposiez à l'ombre du *Laba*, dont les branches offriront d'elles-mêmes aux vrais Musulmans tout ce qu'ils pourront désirer.

S. (*s'inclinant.*) Tu as parlé comme le plus docte des mullahs. Nous ajoutons foi à tes paroles; nous servirons ta cause, et Dieu nous entend.

B. Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Salut de paix sur vous, très-saints muphtis.

Le général est alors ressorti avec sa suite de la pyramide de Chéops, et il est retourné au Caire, laissant les autres membres de l'Institut national occupés à terminer leurs observations. »



TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




3 2044 010 650 802


MAY 1 - 1990
WIDENER
CANCELLED
MAR 2 0 1992
MAR - 2 1992
BOOK DUE

